

INSTITUT NATIONAL D'ARCHEOLOGIE ET D'ART

JERBA

Une île méditerranéenne dans l'Histoire



Recueil de notes, articles et rapports anciens

Tunis

Ministère des Affaires Culturelles

Institut National d'Archéologie et d'Art

INSTITUT NATIONAL D'ARCHEOLOGIE ET D'ART

BIBLIOTHEQUE HISTORIQUE

TOME 5

JERBA

Une île méditerranéenne dans l'Histoire

Recueil de notes, articles et rapports anciens

Tunis

PREFACE

Une contrée heureuse, oubliée ou en marge de l'Histoire ; et des habitants si peu soucieux d'entrer en contact avec le monde extérieur ! Serait-ce la destinée que les siècles font accomplir à l'île de Jerba, depuis ces temps lointains où les dieux de l'Olympe avaient voué à mille épreuves Ulysse et que le héros d'endurance, emporté sur la mer par les vents, fut mis « aux bords des Lotophages » ? (1).

Au vrai, malgré les légendaires vertus des fruits du lotus et une imagerie que, dans notre époque de tourisme culturel, la publicité fait reflourir, jamais Jerba ne resta longtemps en marge des péripéties de l'histoire en Méditerranée.

Tout au contraire, comme nous l'enseignent géographes et historiens depuis l'antique Hérodote, l'île de Jerba et le rivage des Syrtes n'ont pas cessé d'être l'objet d'une curiosité durable ni de susciter, au delà de l'appétit de savoir, la convoitise des conquérants. L'on constate même que Jerba fut, pendant des siècles, une place forte avancée de l'Ifriqiya et du pouvoir islamique dans leur lutte acharnée contre Byzance, les rois de Sicile, puis la Maison d'Espagne (en particulier Philippe II, avec sa grande expédition de 1560).

La position stratégique de l'île et sa situation dans le prolongement du continent africain sur la voie de l'Orient, expliquent également qu'elle ait été longtemps mêlée à la course et à l'histoire des opérations menées par les corsaires en Méditerranée...

Certes, en pionnier, l'historien tunisien Salah-Eddine Tlatli (2) a déjà largement contribué à sortir de l'oubli cette histoire si riche de Jerba. Mais il reste tant à faire ! Il y a lieu d'apporter des précisions dans le récit des événements et d'approfondir l'analyse de la situation religieuse dans l'île (Archéologie de la communauté juive ; l'Islam ibadhite aujourd'hui (3), etc.). C'est un devoir urgent de reprendre la fouille des sites et d'explorer les monuments historiques (Il suffit d'évoquer la grande importance d'une toute récente découverte (4) : celle du mausolée libyco-punique d'Henchir Bourgou). L'on pourrait recueillir des inscriptions et des manuscrits inédits (Nous avons maintenant le témoignage épigraphique, à Houmt Souk, du toponyme *GIRBA*). Enfin l'enquête anthropologique, en sauvant de la dilapidation un patrimoine ethnographique qui perd de sa vitalité, saurait nous éclairer sur l'histoire d'une île restée, des siècles durant, un réservoir d'énergies.

Ce n'est donc pas le moindre mérite de l'*Association de Sauvegarde de l'île de Jerba* (5) que d'inciter à entreprendre les recherches et à entamer les travaux. Cette jeune association culturelle a su rapidement donner l'exemple de l'enthou-

siasme et du travail bien fait et se lier d'amitié avec de nombreux chercheurs de l'Institut National d'Archéologie et d'Art de Tunis.

De la sorte, elle s'inscrit désormais sur la liste des bienfaiteurs du patrimoine jerbien et l'on peut affirmer que la collaboration entre l'INAA et l'Association donnera, sans nul doute, les plus beaux fruits. Mais déjà aujourd'hui nous lui devons beaucoup. Le patronage de l'Association Internationale d'étude des civilisations méditerranéennes, l'appui de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université de Tunis (6), l'assistance financière de divers organismes et de tant de mécènes : bref un magnifique élan et un concours d'efforts qui nous valent l'organisation, à JERBA, entre le 7 et le 11 avril 1982, du premier colloque international sur cette île méditerranéenne et son histoire.

Comme contribution à ce *Colloque* auquel il a prêté largement son concours, l'Institut National d'Archéologie et d'Art est heureux d'offrir ce florilège (7). C'est assurément une manière de rappeler la grande richesse de l'histoire jerbienne et d'inciter les jeunes chercheurs à s'y intéresser. Mais c'est surtout un hommage à une île et à ses habitants.

Héros d'endurance eux aussi, ils n'ont oublié ni Ulysse et les vertus de l'intelligence, ni l'histoire et les leçons de courage qu'elle leur a léguées.

Carthage, 28-3-1982
Azédine BESCHAOUCH
Agrégé de l'Université
Maître de Recherches

(1) Cf. *Odyssée*, IX, 80 et sv.

(2) Dans deux ouvrages essentiels pour la connaissance de l'île : *Djerba et les Djerbiens*, Tunis, 1941, avec une préface de Jean Despois ; *Djerba, l'île des Lotophages*, Tunis, 1967, éd. Cérès.

(3) L'INAA de Tunis a publié dans sa « Bibliothèque historique », Tome 1, Tunis, 1975, un mémoire de Farhat Jaâbiri intitulé *L'organisation des Azzaba chez les Ibadhites de Jerba*.

(4) Cette exploration dont les résultats sont déjà considérables est conduite par notre collègue Melle Jénina Akkari.

(5) On louera, en particulier, l'activité de nos amis, Moncef Bouabid et et Férid El Cadhi, au sein de cette Association.

(6) C'est surtout l'ami Béchir Tlili, Professeur de l'Histoire moderne et contemporaine à la Faculté des Lettres, qui participe de près aux activités de l'Association.

(7) Ce recueil n'aurait pu voir le jour sans le soutien de la Direction de l'INAA et le dévouement de nos collègues Sadok Ben Bâaziz et Mansour Ghaki que je me fais un plaisir de remercier vivement.

Original

K. LANZ : Chronik des Edlen en Ramon Muntaner

Traduction

J.A.C. BUCHON : Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le XIIIème s. chronique de Ramon Muntaner

CAPITOL CLIX

Com lalmirall en Roger de Luria anant en Sicilia barreja la Barbaria, e correch la illa de Gerba e Colometa, e venca la batalla de Matagrifo, es combate en Brandis, ab los Francesos els tolque lo pont, e arriba a Macina hon li fo feyta festa.

Veritat es, que com los Francesos foren desbaratats e exlts de Cathalunya, lo senyor rey en Pere fo en Barcelona, e dona al almirall a ell e als seus la illa de Gerba ; e encara li dona castells e Hochs bons e honrrats del regne de Valencia. E axi lalmirall anasen alegre e pagat per moltes rahons ; que nul hom pus alegre no pogra esser, com ell fora, sino fora la mort del senyor rey en Pere, que li dolia molt : e axi coon ja dauant hauets entes, com ell hach pres comiat del senyor rey Nanfos, com fo tornat a Çaragoça, e puix com sen vench el regne de Valencia vesitar sos llochs, e puix com se reculli e sen ana per la Barbaria. E axi com sen anaua per la Barbaria, ell barreja ilochs e pres naus e lenys ; e axi com ho prenia, siu trametia a Valencia al faedor seu. Si que ana axi costejant tota la Barbaria, entro que fo a Gerba, e a Gerba endreça la illa, e la ordona, e correch tot Ris qui es en la terra ferma ; e aquells de Ris sotsmeterensen a ell, que li pagassen ço que aquells de Gerba li pagauen, e que fossen sotsmesos a ell, axi com aquells de la illa de Gerba.

E com aco fo feyt e hach refrescada la gent, ell feu la via de Colometa costejant la costera, e axi mateix feu terrasauia(1) a munt de barques, e nach molts esclaus e esclaves, e naus e lenys que pres carregats de spielaries, que venien de Alexandria a Tripol : e tot co prenia. E depuis que fo de lla Tunis, ell ho trametia a Macina. Queus dire ? hach la ciutat de Colometa, e barreja tota la cuitat, saluant lo castell de la cuitat qui es fort be murat, que tenen jueus : e aquell combate un jorn. E en laltre jorn ell hach aparellades ses escales per combatre e per muntar ; e axi aquells de dins faeren li parlar paeli, e donaren li una gran suma dor e dargent, tant que ell vae, que molt mes li valia que si los cremas neis barrejas ; que si una vegada los cremas, james no hi habitara negu, e ara feya compte, que tots anys ne hauria trahut.

E com tot aço hach feyt, parti de Colometa. Apres feu la via de Cret e pres terra en Candia ; e lla ell refresca, e puix ell sen vench batent la Romania, e barreja molts llochs ; e puix passa per boca de Setull, e pres terra al port de les Guatles, e venchsen puix a Çuron, e los Vanacian donarenli gran refrescament e

(1) VAR B. Terasania

CHAPITRE CLIX

Comment l'amiral En Roger de Loria, allant en Sicile, ravagea « les terres de Barbarie, parcourut l'île de Gerbes et Tolometta, remporta la victoire de Matagrifon, se battit à Brindes contre les Français, leur enleva le pont, et arriva à Messine où on lui fit fête.

Il est verité que, quand les Français eurent été mis en déroute et chassés de la Catalogne, le seigneur roi En Pierre était allé à Barcelonne, et avait donné à l'amiral et aux siens l'île de Gerbes, à quoi il avait ajouté des châteaux et de beaux et bons lieux dans le royaume de Valence. L'amiral s'en alla donc très satisfait, par plusieurs raisons ; et nul ne pouvait en effet être plus content que lui, si ce n'est que la mort du seigneur roi En Pierre lui causait un grand chagrin. Je vous ai déjà raconté comme quoi il prit congé du seigneur roi En Alphonse, comme quoi il alla à Saragosse, puis au royaume de Valence, pour visiter tous ses domaines, et comme quoi enfin il s'embarqua et prit sa route par la Barbarie. Là, en s'en allant par la Barbarie, il ravagea tout le pays et s'empara de nefes et lins ; et, à mesure qu'il les prenait, il les envoyait aussitôt à son agent à Valence. Il alla parcourant ainsi les côtes de Barbarie jusques à Gerbes. Quand il fut arrivé à Gerbes, il mit toute l'île en bon état, et puis il courut tout le port de Ris(1) qui est en terre ferme, et les gens de Ris se soumirent à lui et consentirent à lui payer tout ce que lui avait payé l'île de Gerbes, et à se soumettre à lui aux mêmes conditions qui avaient été acceptées par l'île de Gerbes.

Cela fait, après avoir rafraichi son monde, il fit route vers Tolometta, en suivant la côte ; et ainsi, en remontant de ce côté, il fit mer nette de toutes les barques, enleva beaucoup d'esclaves mâles et femelles, et de nefes et lins, tout chargés d'épiceries, qui venaient d'Alexandrie et allaient à Tripoli. Il prenait tout ; et depuis qu'il avait passé au-delà de la côte de Tunis, il faisait expédier le tout à Messine. Que vous dirai-je ? Il s'empara de la cité de Tolometta et la mit toute sens dessus dessous, à l'exception du château, qui a de fortes murailles, et qui est occupé par des Juifs. Il l'attaqua durant un jour ; au second jour, comme il avait disposé les échelles pour l'escalade, ceux de dedans demandèrent à entrer en accommodement et lui donnèrent une forte somme en or et en argent, ce qui lui valut beaucoup mieux que s'il l'eût brûlée ou ravagée ; car, une fois incendiée, jamais personne ne l'aurait plus habitée ; et il comptait bien tous les ans en recevoir tribut. Tout cela réglé, il quitta Tolometta et fit route vers la Crète. Il prit terre à Candie et y rafraichit sa flotte, puis s'en alla battant la Romanie et portant le ravage en tous lieux. Puis il passa par la bouche de Setull(2), prit terre à Porto-Quaglio(3), puis vint à Coron où les Vénitiens lui donnèrent d'abondants rafraichissements(4).

a Çuron e a Mocho. E puix venchsen en la plaja de Matagrifo, e aqui ell pres terra. E les gents del pays axi de cauall com de peu exiren li tants, que be foren cincheents cauallers francesos e molta gent de peu, e arregaren li batalla. E axi ell feu exir los caualls de les galees qui eren tro accentinquanta, e armats e apparellats vengren batalla arregada. E plach a Deus, que sana victoria a lalmirall, axi quels Francesos e tels homens del pays foren tots morts e presos ; perque la Morea daquell temps anant fo molt despoblada, de bona gent. E cont aço bach feyt, venchsen a la ciutat de Clarença, e feu restar la gent, a hach ne molt de thresor. E puix parti daqui, e ana a barrejar la ciutat de Patraix, e puix barreja la Xifelloufa e el ducat e tota la illa de Curfo, la qual jamaltra vegada bauia barrejar ; e puix feu la via de Polla, e pres terra a Brandis. E a Brandis cuyda esser enganat ; que un jorn, abans que ell hi fos, hi hauia entrada gran caualleria de Francesos, de que era cap Lestandard qui era vengut per guardar Brandis e lencontrada, per paor den Berenguer Dentença qui tenia Otrento e corria tota aquella encontrada. E axi com fo exit en terra ab tota la gent, la caualleria exi fora santa Maria del Casal de Brandis. E lalmirall qui vae tanta caualleria, que eren be DCC homens dacauall francesos, tenchse per descebut ; empero comanas a Deus,

puis de Coron à Modon (5), et de là à la plage de Maragrifon (6) où il prit terre. Tous les gens du pays, à pied et à cheval, marchèrent contre lui en si grand nombre qu'il y avait bien cinq cents chevaliers français (7) et une multitude de gens de pied, et ils se rangèrent en bataille. Lui, fit sortir des galères ses chevaux, qui étaient bien au nombre de cent cinquante ; et bien armés et appareillés ils se présentèrent aussi en bataille rangée. Il plut à Dieu d'accorder la victoire à l'amiral, de telle sorte que les Français et les gens du pays furent tous pris ou tués, aussi, à dater de ce jour, la Morée fut-elle fort dépeuplée de vaillants hommes. Après ce combat il vint dans la ville de Clarentza, y fit rester de ses gens et en obtint beaucoup d'argent, puis il s'éloigna et alla ravager et piller la cité de Patras, Céphalonie, le duché (8) et toute l'île de Corfou qu'il avait déjà ravagée une autre fois ; puis de là il se dirigea vers la Pouille, et aborda à Brindes. Dans cette dernière ville il fut sur le point d'être surpris ; car, le jour qui précéda celui de son arrivée, il y était entre un grand nombre de chevaliers français, sous le commandement de l'Estandart qui était venu pour garder Brindes et toute cette contrée contre En Béranger d'Entença qui occupait Otrante et courait tout le pays. Au moment où l'amiral débarquait avec ses troupes, les chevaliers sortaient de Brindes par Sainte-Marie-des-Champs.

En voyant tant de chevaliers qui étaient bien au nombre de plus de sept cents hommes à cheval, tous Français, l'amiral se trouva tout déçu ; toutefois il recommanda son âme à Dieu.

(1) Atlas catalan de 1374 indique près de l'île de Gerbes *Séala de Ris*, le débarcadère de Ris, et *Port-Ris* sur l'emplacement de l'ancienne Girgis, aujourd'hui Zarzis.

(2) D'après la direction du voyage de Roger de Loria, ce nom doit désigner le passage entre l'île de Cérigo (Cythère) et la côte méridionale de Morée. Je ne puis trouver aucun nom qui se rapproche de celui qu'il donne à ce passage.

(3) L'ancien Portus Achilleus () dans l'Eleuthero-Laconie. Voyez l'excellent mémoire de M. Beblale, p. 89.

(4) Guillaume de Ville-Hardoin avait, depuis peu d'années, fait une cession régulière de ces deux villes aux Vénitiens.

(5) Muntaner l'appelle *Moch* et *Moncho* ; c'est le nom que lui donnent aussi Alberic et presque tous les auteurs du temps, *Monchio*. (Voyez mes éclair, pour la citation d'Alberic). Le nom de cette ville était devenu, pendant les Croisades, celui de la Morce entière qu'on trouve désignée par le nom de *Moncionis insula* ; Muntaner la désigne toujours sous celui de Morée.

(6) Guillaume de Ville-Hardoin, prince d'Achaïe, avait fait bâtir en cet endroit un château pour tenir les Grecs en respect (Voyez la note p. 315), et l'avait érigé en seigneurie pour sa seconde fille Marguerite.

(7) Les Français étaient alors maîtres de la Morée, connue sous le nom de Nouvelle-France.

(8) Il s'agit sans doute ici du despotat d'Arta qui est quelquefois désigné à cette époque sous le nom de *duche* de Neopatras et d'Arta, par confusion avec le nom de la famille *Ducas* qui possédait le despotat. Les Catalans s'emparèrent plus tard et le titre de duc de Neopatras est devenu un des titres des rois d'Espagne.

e feu replegar la gent, e va ferir en ells tant esforçadament, que per cert els feu tornar aurrera envers la ciutat, axi quels derroch tor al pont de Brandis, e aqui vacrets feyts darmes de cauallers dins e defora. E los almugauers qui veren aquesta presa, e quels Francesos se tenien tant fort; van trocejar les llances, e puix van sen metre entre ells, e pensen desbuclar caualls e de matar cauallers. Queus dire ? quel pont los tolgueren, e sen foren entrats ab ells, sino fos lalmirall a qui mataren lo cauall : e al lleuar del almirall vaerets colps de darts e de llances, e dels Francesos colps de bordons. Queus dire ? a despit dells lleuaren lalmirall, e un seu caualler dona del peu en terra, qui li dona lo cauall. E com lalmirall fo pujat, llauors vaerets esfore ; finalment lo pont los tolgueren los homens del almirall ; e sen foren entrats ab ells, sino fos que tancaren les portes. E axi lalmirall tornasen alegre e pagal a les galees, e lleua lo camp : e trobaren, que tota hora hagren morts quatrecents canallers e tanta gent de peu, que sens nombre fo. E tot hom guanya assats, e segurament que daltra part hi hach a trametre lo rey Charles, que daquests non calech hauer dupte an Berenguer Dentença, ne aquells qui ab ell eren en la ciutat de Otranto.

Après tot aço lalmirall sen ana a la ciutat de Otranto hon li fo feyta gran honor e gran festa. E aqui refresca la gent, e paga de quatre mesos tots los cauallers e paons qui eren ab en Berenguer Dentença per part del senyor rey de Sicilia. E puix partint de Otranto venchsen a la ciutat de Taranto, e axi matéix los paga, e puix a Cotro e a les Castelles e a Giraix e a la Mandolela e a peu de Datil e al castell de Sanctagata e a Rego. E puix entrassen e puix a Cotro e a les Castelles e a Giraix e a la Mandolela e a peu de Datil e al castell de Sanctagata e a Rego. E puix entrassen a Macina hon troba lo senyor rey en lacme rey de Sicilia, e madona la regina sa mare e lo senyor infant en Fraderich ; e si li fo feyta festa, no mo demanets, que james semblant no lin fo feyta en negu lloch. E madona la regina hach gran plaer de la sua vista, el aculli el honrra molt mills que no solia : e sobre tot dona Bella sa mare hach gran plaer e gran degre e gran pagament. E axi lo senyor rey de Sicilia li feu gran honor, e li dona castells e llochs, e li dona tal poder, que lalmirall feya e desfeya per mar e per terra ço ques volia. E axi lo senyor rey de Sicilia tenchse fort be per accompanyat dell.

Ara vos lexare a parlar del senyor de Sicilia e del almirall, e tornare a parlar del senyor rey Darago.

réunit tous ses gens en masse et alla fêrir sur les ennemis avec une telle impétuosité qu'il les força de se replier du côté de la ville, et les repoussa jusqu'au pont de Brindes ; c'est là qu'il faisait beau voir les prouesses des chevaliers du dedans et du dehors.

Les almogavares voyant cette mêlée, et s'apercevant que les Français tenaient ferme, coupèrent leurs lances par le milieu et se jetèrent au milieu d'eux, éventrant les chevaux et tuant les cavaliers. Que vous dirai-je ? Ils s'emparèrent du pont, et seraient entrés avec eux si le cheval de l'amiral n'eût été tué.

Lorsque l'amiral se releva on vit de fiers coups de dards et de lances, et, du côté des Français, de grands coups de leur longue épée. Que vous dirai-je ? Malgré leurs efforts on fit relever l'amiral ; un de ses chevaliers mit pied à terre et lui donna son cheval. Quand il fut monté, on vit encore de plus grands efforts. Enfin, les gens de l'amiral se rendirent maîtres du pont, et ils seraient entrés dans la ville avec ceux qui s'y retiraient, si les portes n'en eussent été à l'instant closes. Enfin l'amiral retourna joyeux et satisfait vers ses galères ; on leva le champ et on trouva qu'il avait été tué quatre cents chevaliers ennemis et une foule innombrable de gens de pied ; ils firent tous un grand butin, et le roi Charles eut à envoyer d'autres chevaliers pour remplacer ceux-ci, car assurément. En Béranger d'Entença, ni ceux qui étaient avec lui à Otrante, n'avaient plus rien à en craindre.

Après ces choses, l'amiral alla à Otrante, où lui furent faits de grands honneurs et de belles fêtes. Il y rafraîchit sa troupe et paya quatre mois de solde, au nom du roi de Sicile, aux cavaliers et aux hommes de pied qui étaient avec En Béranger d'Entença ; de là il se rendit à Tarente, où il paya également la troupe. Puis il alla à Cotrone, à Le Castalla, à Gerace, à Amandolca, à Pentedattilo, au château de Santa-Agata et à Reggio, et rentra enfin à Messine, où il trouva le seigneur roi En Jacques de Sicile, madame la reine sa mère et le seigneur infant En Frédéric. S'il lui fut fait grande fête, c'est ce qu'il ne faut pas demander, car jamais fête si belle ne lui fut faite en aucun lieu. Madame la reine ressentit grande joie de sa visite, et l'accueillit et l'honora plus encore qu'elle ne le faisait habituellement ; mais dame Bella, sa mère, en ressentit plus grande joie, satisfaction et plénitude de cœur que tous les autres.

Le seigneur roi de Sicile lui fit aussi de grands honneurs et lui donna châteaux et autres lieux, et lui conféra un tel pouvoir, que l'amiral pouvait faire et défaire, sur terre et sur mer, tout ce qu'il voulait. Et ainsi le seigneur roi de Sicile se tint pour fort bien servi par lui. Je cesse de vous parler du seigneur roi de Sicile et de l'amiral, et reviens à parler du seigneur roi d'Aragon.

Tissot Charles

**Géographie comparée de
la Province romaine d'Afrique
(1884)**

Située à l'extrémité méridionale du golfe de Gabès, Djerba n'est séparée du continent que par un canal très resserré à l'ouest et à l'est, là où les deux pointes méridionales de l'île correspondent à celles que projette la terre ferme. En dehors de ces deux pointes, le littoral de l'île forme une courbe en sens inverse de celle que dessine la côte opposée, et le chenal prend ainsi l'aspect d'un bassin elliptique, dont la profondeur contraste avec les ensablements que présentent les deux canaux par lesquels il communique avec la Méditerranée.

Large de 2.500 mètres, en moyenne, le canal occidental est bordé, au sud, par une série d'escarpements assez élevés qui ont fait donner à la pointe continentale le nom de *Ras el-Djeurf* ou *Terf el-Djeurf* « le cap ou l'extrémité des falaises ». Au milieu des bas-fonds qui forment le prolongement sous-marin des deux rivages, et que recouvrent à peine 40 à 50 centimètres d'eau, les courants ont creusé et entretiennent un chenal secondaire fort étroit dont la profondeur varie de 3 à 17 mètres. Elle atteint 22 mètres au point où commence le bassin elliptique dont nous avons parlé.

Le canal oriental est beaucoup moins profond. Large de cinq kilomètres à son ouverture extérieure, comprise entre le Ras ech-Chemmakh et plus orientale des deux pointes que projette la côte sud de Djerba (1), il se rétrécit en forme d'entonnoir, et ne mesure plus que 2.700 mètres à son extrémité intérieure. Deux lignes de roches sous-marines ou d'îlots le barrent dans presque toute sa largeur : la plus orientale se compose de trois petites îles plates désignées sous le nom collectif d' *El-Kaliat*. Le barrage occidental est formé par une ligne de sept îlots rocheux. La profondeur du chenal sous-marin, entre ces deux barrières naturelles, est de 4 mètres du côté de l'est ; du côté opposé elle est moindre de moitié, et n'atteint même pas un mètre à l'entrée du bassin intérieur. Les bas-fonds que sillonne le chenal étant, d'ailleurs, à peine recouverts de deux pieds d'eau, le passage est facilement guéable à marée basse. Les indigènes l'appellent *Trik el-Djemel* « le chemin des chameaux » : c'est celui que suivent effectivement les caravanes. C'est sur ce point, le plus resserré du canal oriental, qu'avait été construit le pont ou plutôt la chaussée dont les Itinéraires antiques nous ont conservé le nom, *pons Zitha*, comme la tradition locale en garde le souvenir, en donnant à ce passage le nom d' *El-Kantara*. Quelques masses de blocage en marquent encore l'emplacement entre Bordj el-Kantara et Bordj el-Bab.

La forme générale de l'île de Djerba est celle d'un quadrila-

(1) Elle porte le nom de *Ras Bougal*.

tère dont le côté sud présente une large échancrure. Le côté nord est le plus long : de Bordj Djilidj au Ras Taghermassa (le cap *Trigamas* des vieilles cartes italiennes) on compte près de trente kilomètres. La côte occidentale, de Bordj Djilidj au Ras Adjin, présente un développement de vingt-deux kilomètres un quart. C'est à peu près la longueur du côté oriental, entre la pointe de Bougal et le cap Taghermassa, et du côté sud entre ce dernier point et le Ras Adjin. Les dimensions attribuées à Meninx par les géographes anciens sont beaucoup plus fortes : Scylax lui donne une longueur de trois cents stades sur une largeur un peu moindre (1). Pline lui donne vingt-cinq milles de longueur sur vingt-deux milles de largeur (2). S'il n'y a pas d'erreurs dans ces mesures, elles devaient s'appliquer à la ceinture des bas-fonds qui entourent les côtes actuelles, dont ils reproduisent fidèlement les contours et qui représenteraient dès lors les dimensions primitives de l'île, progressivement amoindries depuis, soit par un affaissement du sol, soit par l'action des eaux. Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que Pline n'évalue qu'à deux cents pas la largeur du canal qui sépare Meninx du littoral (3). Il est certain, d'ailleurs, que la constitution de la partie orientale du détroit qui sépare l'île du continent s'est singulièrement modifiée depuis les temps historiques. Navigable à l'époque punique, ainsi que le prouve l'itinéraire indiqué par le Stadiasme entre Gergis, Meninx, Githis et Cidiphtha, le chenal ne l'était probablement plus au XIV^e siècle de notre ère, puisque le cheikh Et-Tidjani n'en parle que comme d'un gué ; il ne l'était certainement pas au XVI^e siècle, puisque Dragut, bloqué, en 1551, à l'entrée orientale du canal d'El-Kantara par la flotte d'André Doria, dut faire creuser le gué pour pouvoir gagner avec ses galères la partie occidentale du détroit, d'où il lui fut aisé de se dérober aux poursuites de l'ennemi.

Djerba est extrêmement basse : vue du large, elle apparaît comme une oasis de palmiers émergeant du sein des eaux. La partie centrale de l'île offre seule un plateau de quelques mètres d'élévation. Le sol est sablonneux et sec : aucune rivière, aucun ruisseau ne l'arrose, et les indigènes ne se procurent l'eau nécessaire à la culture qu'au moyen de puits. Djerba n'en

(1) Scyl. Peripl. : Ἐστὶ δὲ ἡ νῆσος αὐτῆς σταδίων τ', πλάτος δὲ μικρῶν ἐλάττων.

(2) V. IV : « Clarissima est Meninx, longitudine XXV millia passuum, latitudine XXII ».

Agathémère évalue le plus grand diamètre de Meninx à 600 stades, le plus petit à 180 stades, ce qui donnerait à cette île la forme allongée qui caractérise Kerkenna. Ces chiffres sont évidemment altérés.

(3) Hist. nat., V, IV : « Ipsa a dextro Syrtis Minoris promontorio passibus CC sita est ». Le Périple indique une distance de trois stades (555 mètres) entre l'île et la terre ferme : ἀπέχει δὲ ἀπὸ τῆς ἠπείρου ὡσεὶ σταδία γ'.

est pas moins, grâce à l'industrie et au travail de ses habitants, la terre la plus fertile de toute la Régence : l'île tout entière n'est qu'une vaste forêt de dattiers, abritant elle-même des vergers d'une merveilleuse richesse. Les oliviers y atteignent des dimensions inconnues même dans le Sabel. La vigne, le pêcher, l'amandier, le figuier, le caroubier, l'oranger, le citronnier, y prospèrent également. Le cheikh Et-Tidjani parle longuement de la beauté des jardins de Djerba et vante surtout ses pommiers, dont les fruits incomparables étaient offerts par les chrétiens à leurs souverains (4). Le Périple de Scylax constatait déjà cette fécondité de Meninx (5).

La population de Djerba peut être évaluée à 40.000 âmes. Essentiellement agricole, elle n'est agglomérée que dans un très petit nombre de centres sans importance et vit, en général, disséminée sur les terres qu'elle cultive. Les différents districts de l'île portent le nom de *حوما* *Houma*, *Houmet* et, par contraction, *Houmt* « quartier ». Les principaux sont : au nord et à l'est, Houmt es-Souk, Houmt Sedrien et Houmt Sedouikch ; au sud, Houmt Adjin et Kalela ; à l'ouest et au nord-ouest, Taouseurkt et Melita. Les seuls mouillages encore accessibles sont : Mersa es-Souk, sur la côte septentrionale ; à l'est, Mersa ez-Zerzis, le *Porto Saggia* des cartes italiennes ; au sud-est, Mersa el-Kantara ; au sud-ouest, Mersa el-Adjin.

Djerba a conservé sans altération le dernier des différents noms qu'elle a successivement ou simultanément portés dans l'antiquité. La tradition en faisait, au temps de Strabon, la « terre des Lotophages » de l'*Odyssée* : on y montrait un autel d'Ulysse et d'autres souvenirs du passage supposé de ce héros (6). Mais la *γαλή Λωτοφάγων* homérique n'est vraisemblablement que la partie du littoral libyen dont le Périple fait la principale demeure des Lotophages (7). Le texte même de l'*Odyssée* semble l'indiquer :

Ἔνθα δ' ἐπ' ἠπείρου βῆμεν⁽⁸⁾.

Ce ne fut probablement que plus tard, à la suite des premières explorations des Cyrénéens, que les Grecs connurent « l'île des Lotophages », ἡ Λωτοφάγων νῆσος, ἡ Λωτοφαγίτις, et le nom que lui donnaient les indigènes, *Meniks* ou *Meninx*, *Μήνιγξ*.

Meninx peut être considérée comme un des principaux centres de la race primitive qui occupait le nord de l'Afrique lors de

(4) Voyage du cheikh Abou Mohammed et Tidjani, p. 115.

(5) Ἐν δὲ τῇ νήσῳ γίνεται λωτός ποιοῦσι δὲ καὶ ἔλαιον πολὺ ἐκ κοτίνων. φερεὶ δὲ κάρπον ἢ νῆσος πολὺν, πύρους καὶ κριθάς. Ἔστι δὲ ἡ νῆσος εὐγείος.

(6) Strabon, XVII, III :

Τὴν δὲ Μήνιγγα νομίζουσιν εἶναι τὴν τῶν Λωτοφάγων γῆν, τὴν ἡὸ Ὀμήρου λεγομένην, καὶ δείκνυται τινα σύμβολα, καὶ βωμὸς Ὀδυσσεύως.

(7) Voir Volcker, *Homer, Geogr.*, p. 110.

(8) *Odyss.*, IX, 85.

l'arrivée des Phéniciens. Aujourd'hui encore, comme au moyen âge arabe, Djerba est exclusivement peuplée de Berbères : l'élément autochtone s'y est maintenu contre la dernière invasion orientale aussi énergiquement qu'il avait résisté aux premières (1). On peut donc considérer comme libyen ce nom de *Meninx*, que Bochart a cherché à expliquer par deux étymologies sémitiques aussi peu satisfaisantes l'une que l'autre. Celui de *Φαρίς*, que nous a conservé Théophraste et qu'on a fait dériver de פריד *Parid*, « Zizyphus », espèce végétale à laquelle appartiendrait le lotus, était peut-être le premier nom punique dont l'expression grecque *Λωτοφαγίτις* était l'analogie. Il est probable cependant que la dénomination libyenne prévalut, même à Carthage. C'est celle que nous retrouvons dans le Stadiasme comme dans tous les autres textes anciens (2), et qui subsiste jusqu'au III^e siècle de notre ère, époque à laquelle elle est remplacée par le nom de *Girba*. Le passage d'Aurelius Victor où il est question de l'élévation de Gallus et de Volusianus à la dignité d'Augustes (3) permet de placer ce changement entre les années 252 et 260.

Meninx comptait dans l'antiquité un assez grand nombre de petits centres habités (4). Le Stadiasme et Strabon ne parlent que de la πόλις ὀμώνυμος, Meninx. Pline nomme deux cités, Meninx et Troar (5). Ptolémée ne cite également que deux villes : Meninx et Gerra. La Table de Peutinger en indique quatre : Girba, Tipasa, Haribus et Uchium.

Une indication de Pline, rapprochée de celles que fournit Ptolémée, donne très approximativement la position de Meninx, et les renseignements du Stadiasme achèvent de la fixer.

(1) Voir Edrisi, p. 151 ; Tidjani, p. 117-121. Les Djerbiotes, qui ne parlaient que le berbère au temps d'Edrisi, se servent aujourd'hui de la langue arabe dans leurs rapports avec les autorités tunisiennes et avec les tribus voisines : on ne pourrait cependant pas les classer parmi les Berbères « arabisants », attendu qu'ils se servent encore exclusivement entre eux de la langue berbère.

(2) Polyb., I, XXXIX. — Strab., III, XVII. — Plut., *Mar.*, c. XL. — Ptol., IV, III, 45.

— Mela, II, VII. — Steph. Byz, s. V^o.

— Le passage dans lequel Scylax paraît donner à Meninx, qu'il ne désigne pas autrement, le nom d' « île des bas-fonds », a été discuté par Mannert, qui regarde ce mot comme une interpolation. C. Müller a défendu avec raison, ce nous semble, le texte du Périple : il est naturel que la « polyonyme » Meninx ait reçu des navigateurs grecs le nom ou le surnom caractéristique qu'elle mérite si bien.

(3) *De Caesaribus historia*, XXXI : « Creati in insula Meninge, quae nunc Girba dicitur ».

(4) *Stadiasmus maris magni*, § 103 : Ἐχει δὲ πόλεις ἱκανὰς, μητρόπολις δὲ ἐστίν [αὐτῇ]. — Strab., XVII, III : Πλείους δὲ εἰσὶν ἐν αὐτῇ πολίχναι, μία δ' ὀμώνυμος τῇ νήσῳ.

(5) V. IV : « Oppida habet duo. Meningem ab Africae latere et altero Troar. » Ce dernier nom présente, suivant les manuscrits, les trois variantes : *Troiar*, *Thoiar* et *Thorar*.

Meninx
Bordj
et Kantara

Nous savons par Pline que Meninx était située dans la partie de l'île qui regarde l'Afrique, par conséquent sur la côte méridionale. Ptolémée, d'autre part, la place par 31°20' et 39°30', à quinze minutes ou dix-huit milles trois quarts à l'est de Gerra. Réduite d'un sixième, d'après la correction fondamentale que doivent subir les notations du géographe alexandrin, cette distance est encore de plus de quinze milles romains. Or la plus grande largeur de Djerba ne dépassant pas vingt-deux milles, d'après Pline, il est probable que Meninx, la plus orientale des deux positions, était située à l'extrémité sud-est de l'île. Ses ruines seraient très vraisemblablement, dès lors, celles qui existent au nord-est de Bordj el-Kantara et portent elles-mêmes le nom d'Henchir el-Kantara. Barth n'a pas tenu compte de ces données en identifiant Meninx à Houmt es-Souk, situé au nord de l'île.

C. Müller fait correspondre Meninx au Port-Saggia des cartes italiennes et anglaises, situé à dix milles environ plus au nord, sur la côte orientale de l'île. La carte de Smyth indique déjà, à cet endroit, une localité du nom de *Menax*. Si ce nom de Menax ou Menaks, dont nous n'avons retrouvé aucune trace à Djerba, avait été réellement conservé par la tradition locale jusqu'à une époque récente, ce serait assurément une présomption en faveur de l'identité de Meninx et de Port-Saggia ; mais le fait n'est rien moins que démontré, et, dans le cas même où il le serait, nous ne saurions y voir une preuve absolue. Les dénominations antiques, primitivement réservées à une seule localité, se sont souvent appliquées, par la suite, à un district tout entier. Port-Saggia a donc pu, par une de ces extensions si fréquentes dans la nomenclature géographique arabe, recevoir le nom de Menaks, qu'auraient dû exclusivement porter les ruines situées à quelques milles de là, Port-Saggia, en outre, n'offre pas de vestiges antiques, et sa position ne concorde pas avec le passage précité de Pline. La conjecture qui place l'ancienne métropole de Djerba à Henchir el-Kantara a pour elle, au contraire, non seulement les indications de ce texte, mais celles d'un autre document antique. Le Stadiasme, en effet, donne les distances qui séparaient Meninx des deux stations dont la position est certaine : Cergis (Djerdjis ou Zerzis) et Gighthis (Sidi-Salem-bou-Ghrara). Meninx est placée à cent cinquante stades de la première et à deux cents stades de la seconde. Ces distances sont mathématiquement celles que donne le compas entre Zerzis et Sidi-Salem-bou-Ghrara, d'une part, et le mouillage d'El-Kantara, de l'autre, tandis qu'elles seraient trop faibles, l'une de trente stades, l'autre de quarante, si l'on identifiait Meninx à Port-Saggia. C. Müller constate lui-même que les cent cinquante stades comptés par le Périple anonyme entre Cergis et Meninx conduisent exactement à Bougal, c'est-à-dire à la hauteur de Bordj el-Kantara.

Les ruines d'Henchir el-Kantara couvrent un espace dont le pourtour peut être évalué à cinq kilomètres. Les fondations du mur d'enceinte existent encore en partie, ainsi que celles de la citadelle. On reconnaît, en outre, au milieu des décombres qui forment sur plusieurs points de véritables collines de ruines « solidifiées », pour nous servir de l'expression de Barth, les vestiges d'un certain nombre de grands édifices. Tous les débris qui jonchent le sol, chapiteaux, fragments de colonnes, de frises, d'entablements, de statues, appartiennent à la meilleure époque de l'art romain, de même que toutes les constructions, par la dimension des matériaux et le soin apporté à leur appareillage, semblent remonter à une date fort ancienne. L'aspect général de ces ruines, en un mot, confirme l'hypothèse qui voit dans ces vestiges ceux de la capitale primitive de l'île.

Le nom de Girba n'apparaît, ainsi que nous l'avons déjà dit, qu'au III^e siècle de notre ère. C'est celui que donne la Table de Peutinger. Plus tard on le voit figurer dans la liste des églises épiscopales de la Tripolitaine (1), et la Notice des dignités de l'Empire d'Occident mentionne un *Procurator Baphii Girbitani provinciae Tripolitanae* (2).

La Table de Peutinger place Girba au nord-ouest de l'île : c'est là que se trouve encore le principal centre de population et le chef-lieu politique de l'île, Houmt Souk. L'indication topographique de la Table et le nom de Djerba que portait encore au XIV^e siècle, d'après le témoignage d'Et-Tidjani (3), la localité dont nous venons de parler, ne permettent pas de douter qu'elle ne représente Girba.

Houmt es-Souk n'offre que très peu de vestiges romains. Les débris de Girba ont été employés en partie à la construction du bourg berbère, en partie à celle du Bordj el-Kebir, massive citadelle du XIII^e siècle, qui domine le port.

Il n'est question de Gerra que dans les Tables de Ptolémée, qui la placent à l'ouest de Meninx, par 31°15' de longitude et 39°15' de latitude, et les commentateurs s'accordent, en général, à ne voir dans ce nom de l'EPPA qu'une transcription défectueuse de l'IPBA ou l'EPBA. Telle est également notre conviction. On peut alléguer, à l'appui de l'hypothèse contrai-

(1) *Episc. Gurbensis*. Il existait une autre Girba dans la Proconsulaire (voir Morelli, I, p. 170).

(2) *Not. Imp. Occid.*, c. XLII. Les teintures de pourpre de Meninx étaient renommées. Pline (IX, LX) leur assigne le premier rang parmi celles de l'Afrique : « Tyri praecipuus hic Asiae ; in Meninge, Africae. » Aujourd'hui encore les tissus de laine de Djerba l'emportent par la vivacité de leurs couleurs sur tous ceux qui se fabriquent dans le reste de la Régence.

(3) P. 122 : « Nous passâmes cette nuit à côté de la vieille ville de Djerba, à l'endroit où était autrefois la Kasba de l'île. Aujourd'hui tout y est abandonné et désert. J'allai la voir et j'en parcourus les ruines. Je vis les restes d'une petite ville de forme carrée et entourée d'un rempart assez élevé qui est encore debout ».

re, que, d'après la position que lui assigne Ptolémée relative-
ment à Meninx, Gerra aurait été située à l'extrémité sud-ouest
de l'île, tandis que Girba se trouvait au nord-ouest ; on peut
faire observer en outre que les plus anciennes cartes de Djerba
indiquent précisément au sud-ouest de l'île une localité du
nom d'Agira. Mais ces considérations n'ont qu'une valeur rela-
tive, et d'autres raisons peuvent être invoquées en faveur de
l'opinion qui a prévalu jusqu'ici. Il est peu vraisemblable, en
effet, que Ptolémée, qui nomme Gerra, inconnue avant lui
comme après lui, ait oublié Girba, assez importante, dès le
siècle suivant, pour remplacer Meninx comme métropole de
l'île. Quant à la question astronomique, on sait jusqu'à quel
point le géographe alexandrin a faussé la direction de la côte
dans toute la région syrtique. Pour obtenir le rapport réel de
deux positions, il faut opérer un redressement qui, dans l'espè-
ce, rétablit Gerra au nord-est de Meninx. Reste l'indice que
semble fournir l'Agira des vieilles cartes italiennes. Il serait
plus que hasardeux d'asseoir une synonymie sur une simple
analogie de noms, alors surtout que les documents dont il
s'agit défigurent la nomenclature indigène au point de faire
Zadaïca de *Sedouïkch* et *Burgare* de *Bougal*.

L'identité de Gerra et de Girba, en dehors des preuves ou des
présomptions que nous venons d'indiquer, résulte, ce nous
semble, d'un renseignement fourni par Marmol et que com-
plète un détail de la Chronique de Ramon Montaner. On sait
que le dernier épisode du combat décisif livré par Corrado
Lanza aux indigènes, en 1310, fut l'enlèvement d'une forteresse
dont Marmol ne précise pas la situation, mais qu'il dit avoir été
élevée « à l'endroit où estoit autrefois la ville de *Gurre* ». *Ramon Montaner*, qui ne nomme pas cette forteresse, nous
apprend de son côté qu'elle n'était qu'à une demi-heure du
château bâti en 1284 par Roger de Loria. Or ce château, le
Bordj el-Kebir dont nous avons parlé, est à la même distance
de Houmt es-Souk. La *Gurre* de Marmol ne serait donc pas
autre chose que le centre antique auquel a succédé Houmt
es-Souk, et son identité avec Girba résulterait de celle de
Girba avec cette même localité.

Taosa
(Henchir
Borgo ?)

Troar ou Thoar était située, d'après Plin, à l'opposite de
Meninx, par conséquent sur la côte septentrionale. Il est diffi-
cile de préciser davantage sa position. Peut-être se retrouve-t-
elle aux ruines de Nasaft, ou Henchir Borgo, situées à deux
milles environ à l'est de Houmt Sedrien. La ville antique
s'étendait jusqu'au rivage, où l'on remarque une anse qui de-
vait servir de port ; elle ne présente plus que des monceaux de
décombres, sauf un pan de mur encore debout dont la
construction semble remonter à la meilleure époque de l'archi-
tecture romaine.

La Table de Peutinger, outre Girba, mentionne trois cités

dont les noms ne se retrouvent pas dans d'autres documents
antiques ; *Tipasa*, au sud-ouest de l'île ; *Haribus*, à l'est de
Tipasa, et *Uchium* au nord-est.

Tipasa, comme l'indique son nom phénicien (1), devait être
située à l'un des deux passages qui mettent l'île en communi-
cation avec le continent. Meninx occupant le passage oriental,
Tipasa ne peut être cherchée qu'à la pointe sud-ouest de
Djerba, en face de Terf el-Djeurf, point où les caravanes arri-
vant de Kabès traversent le bras de mer qui sépare Djerba de la
terre ferme.

Précisément, dans le voisinage de cette pointe, se trouve un
des principaux centres de population de l'île, Houmt Adjin (1) ;
on peut le considérer avec d'autant plus de vraisemblance
comme l'équivalent de Tipasa que sa position relativement à
Houmt es-Souk, est celle que la Table assigne à Tipasa par
rapport à Girba.

On peut déterminer avec certitude la synonymie de *Haribus*,
la troisième des quatre cités indiquées par la Table de Peutinger.
Hares, considéré comme un pluriel féminin par les écri-
vains latins, qui en ont fait *Haribus* à l'un des cas obliques,
n'est pas autre chose que le radical sémitique *heres*, חֶרֶשׁ *testa*,
vas testaceum, « les jarres, les poteries », employé comme nom
de lieu. Or la fabrication de ces grands vases de terre, dont la
forme reproduit fidèlement celle de l'amphore antique, est en-
core aujourd'hui l'une des principales industries de l'île de
Djerba. Il est à remarquer, de plus, que cette industrie a un
centre particulier, le bourg de Kelela, qui lui doit son nom
arabe (2), comme Hares devait le sien à la même spécialité.
Kelela est précisément située entre Houmt Adjin et Henchir
el-Kantara, dans la position que la Table assigne à *Haribus*,
entre Tipasa et la plus orientale des quatre villes qu'elle nous
fait connaître. Cette indication géographique, en confirmant
les indices que fournit l'étymologie, ne laisse aucun doute sur
la correspondance de Hares et de Kelela.

On a vu dans le nom de *Uchium* une transcription barbare de
celui de Meninx. Il est peu probable, en effet, que la Table de
Peutinger, qui cite Tipasa et *Haribus*, ait oublié l'ancienne
métropole, qui, à en juger par les débris d'Henchir el-Kantara,
a dû, grâce à sa position, conserver une très grande importance
jusqu'à la fin de l'époque romaine. Nous sommes donc disposé
à croire que ce nom de *Uchium* cache en effet celui de Meninx.

(1) תִּפְסָא *tipsah'* - transitus -

(2) Nos cartes écrivent *Adjim*. Nous suivons l'orthographe d'Et-Tidjani : **أَجِين**.

(3) *Kelela* ou *Galala* (en adoucissant le *kaf* comme le font toujours les Tun-
siens), de *K'al* **قَل**, pluriel de *K'olla* **قَلَّة** « jarre ».

Melita
(Melita)

Il existe quelques vestiges antiques à Melita, sur la côte occidentale de l'île. On y a trouvé notamment des jarres funéraires remplies de cendres et d'ossements. Le nom de Melita, מליתא « effugium », est tout sémitique, et constitue en lui-même une preuve suffisante de l'origine phénicienne de la localité qui l'a conservé. Nous pouvons donc comprendre *Melita* parmi les localités antiques de l'île des Lotophages et ajouter son nom à la liste des villes que nous font connaître les textes anciens.

Les détails topographiques que nous avons donnés sur Meninx étaient indispensables pour fixer la position des stations du littoral comprises entre Tacape et Gergis. Nous reprenons la description des côtes à Therae, qui se trouve exactement sous le parallèle de la pointe occidentale de Cercinitis.

L'île
de déserte
du Périples
Bseila

L'île déserte mentionnée par le Périples (1) entre Cercinitis et Epichos, à la hauteur d'une ville dont le nom a disparu du texte, mais qui est évidemment Macomades ou Neapolis, paraît être l'un des îlots qui composent le groupe des Keneis. Quelques géographes ont supposé à tort que la νῆσος ἐρήμη de Scylax était la plus petite des Kerkenna. L'expression ἐπεσίω ἐπ' αὐτῇ (τῇ πόλει) prouve qu'il s'agit d'une île côtière, et les Keneis sont les seules îles qui se trouvent dans l'intérieur du golfe

L'embouchure de l'Oued Medjesser marque, à 47 kilomètres au sud-est de Kabès, le point le plus méridional de la courbe décrite par la petite Syrte. A partir de ce point, la côte se relève vers le nord-est et projette deux pointes correspondant aux deux extrémités sud-ouest et sud-est de Djerba. La première est appelée, comme nous l'avons vu, *Ras el-Djeurf* ou *Terf el Djeurf*. L'autre est désignée par la carte de Smyth sous le nom de Ras Shabbou, par la carte du Dépôt de la guerre sous celui de Ras Marmor; les indigènes l'appellent *Er Ras ech-Chemmakh*, « le cap élevé ». Au-dessous de cette grande saillie, qui marque la limite de la petite Syrte du côté de l'est, le littoral prend la direction générale de l'est-sud-est, qu'il conserve jusqu'à la Syrte orientale.

Entre Tacape et Oea (Tripoli), le Stadiasme indique successivement : *Cidiphtha*, une ville dont le nom a disparu, *Meninx*, *Gergis*, *Zeucharis*, *Locri* et *Sabratha*. Le Périples nomme la ville d' *Epichos*, l'île des *Bas-Fonds*, la ville et le port de *Tarchia*, la ville et le port d' *Abrotonum*. Strabon ne donne que trois positions : *Meninx*, le lac de *Zuchis*, avec une ville homonyme, et un lac plus petit. Ptolémée enfin place sur le littoral : *Githis* ou *Githis*, une ville du nom d' *Hedaphtha*, la pointe de *Zitha*, *Sabathra* et le port de *Pisinda*, Πισίνδων λιμῆν.

(1) Scylax. Peripl. : Ἀπὸ δὲ Ἐσχιδῶν [eis Μακομάδα ἢ Νεάπολιν] πλοῦς ἡμέρας καὶ νῆσος ἐπεσίω ἐπ' αὐτῇ ἐρήμη. Μετὰ δὲ ταύτην Κερκινίτις νῆσος.

MONOGRAPHIE

DE

L'ILE DE DJERBA

PAR

A. BRULARD

LIEUTENANT AU 24^e BATAILLON DE CHASSEURS A
PIED

BESANÇON

TYP. et LITH. CH. DELAGRANGE

1885

BISMILLAH'RRAHMANI'RRAHIM (1) !

Dès la plus haute antiquité, la polyonyme île de Djerba a eu sa place marquée dans l'histoire, et il est peu d'auteurs anciens ou modernes qui se soient occupés de l'Afrique sans l'avoir au moins mentionnée. Mais, jusqu'à présent, aucune œuvre complète n'a été entreprise. Seuls, dans sa géographie comparée de la province romaine d'Afrique, le regretté membre de l'Institut, M. Charles Tissot, lui consacre quelques pages dont les données archéologiques nous ont été d'un précieux secours.

Réunir ces documents épars dans les livres anciens ou modernes, et dans les manuscrits trouvés dans le pays, y joindre le fruit de nos observations pendant notre séjour dans l'île, en faire un tout permettant de connaître ce petit coin de terre qu'on est convenu d'appeler « le jardin de la Tunisie ».

Tel est le but de cette modeste étude.

Nous croirions d'ailleurs manquer à un devoir sacré, si nous n'adressions ici nos remerciements à M. Féraud, ministre plénipotentiaire de France à Tanger ; à M. Poignon, consul général de France à Tripoli de Barbarie ; au R.P. Delattre, le docte missionnaire et archéologue de Saint-Louis de Carthage, qui ont bien voulu nous tracer la voie à suivre, et à notre compatriote et ami, M. Patroze, avec lequel nous avons si souvent parcouru l'île en tous sens, et qui a si obligeamment mis à notre disposition sa grande connaissance du pays.

Nous demandons enfin aux quelques lecteurs de cet opuscule de vouloir bien nous pardonner les imperfections qu'ils pourront y rencontrer, et pour lesquelles nous sollicitons leur bienveillante indulgence.

A. BRULARD,

Lieutenant au 24^e bataillon de chasseurs à pied

Villefranche-sur-Mer, le 1^{er} mai 1885.

(1) Cette formule, qui signifie « Au nom du Dieu clément et miséricordieux », est placée en tête de tous les écrits, actes, etc., arabes.

MONOGRAPHIE

DE

L'ILE DE DJERBA

ORIGINE DU NOM DE L'ILE

Doit-on croire à la légende qui a fait de l'île de Djerba la fameuse île de Calypso, et y rechercher la grotte de la déesse, cette grotte placée « sur le penchant d'une colline d'où l'on découvrait la mer quelquefois claire et unie comme une glace, d'autres fois follement irritée contre les rochers où elle se brisait en gémissant et élevant les vagues comme des montagnes ? »

Nous ne le pensons pas, car aucun point de l'île ne nous a paru susceptible d'inspirer, même à une imagination ardente, de semblables descriptions, fort poétiques sans doute, mais trop peu vraisemblables.

Doit-on également croire, avec les contemporains de Strabon, que cette île servit de refuge à Ulysse poursuivi par la colère des dieux, et y rechercher l'autel de ce héros ou toute autre trace de son passage ?

Nous ne le pensons pas non plus ; en effet la *terre des Lotophages* (de $\phi\iota\gamma\epsilon\upsilon\sigma$, manger, et $\lambda\omega\tau\omicron\varsigma$, lotos), mentionnée par Hérodote, puis par Homère, sur lequel s'appuie Strabon, s'applique à toute la petite Syrte, que nous voyons aussi appeler dans le Périple de Scylax : Syrte Cercinnitique, et dans Strabon : Syrte Lotophagitique.

C'est donc plutôt dans ce sens large que nous devons interpréter ce passage de l'*Odyssée*, et admettre comme plus vraisemblable que l'île des Lotophages ne fut connue des Grecs qu'après les premières explorations des Cyrénéens.

Le seul nom punique qui se rapproche de la dénomination grecque se retrouve dans le Parid, ou Zizyphus de Théo-

phraste. Il désigne par là, en effet, une espèce végétale analogue au lotus.

Quant au nom de *Meninx*, par lequel elle est désignée soit simultanément, soit postérieurement, tout porte à croire qu'il est d'origine lybienne, et que l'île a été un des principaux centres de la race primitive qui occupait le nord de l'Afrique au moment de l'arrivée des Phéniciens. L'élément berbère qui y domine encore aujourd'hui en est une preuve.

Vers le milieu du III^e siècle, au moment où Gallus et Volusianus y sont élevés à la dignité d'augustes le nom de *Girba* est substitué à celui de *Meninx*.

Le passage d'Aurélius Victor, dans son *Histoire des Césars* : « *Creati in insula Meninge quae nunc Girba dicitur* », ne laisse aucun doute à cet égard.

C'est de ce mot *Girba*, qu'est venu, par corruption, l'appellation actuelle de Djerba.

Il y a bien encore cette ancienne légende qui fait venir ce nom d'une statue en or, appelée Djerba, très vénérée des anciens, et qui aurait été trouvée dans une église maintenant en ruines, située à l'ouest d'El-Kantara, alors que cette ville était occupée par les Grecs.

Bien que nous n'ayons pu trouver nulle part la confirmation de cette légende, cette concordance homonymique donne un semblant de vraisemblance à cette origine du nom moderne de l'île de Djerba, dont nous allons maintenant étudier la géographie physique et politique.

PREMIERE PARTIE

GEOGRAPHIE PHYSIQUE

CHAPITRE PREMIER

Situation, Contours, Limites

L'île de Djerba (*voir pl. 1*) est située par 9°10' de longitude est et 33°49' de latitude nord, à la limite sud-est du golfe de Gabès, c'est-à-dire au sud-est de la petite Syrte antique.

Sa position nous est indiquée par Mela, qui donne environ 150 kilomètres de distance entre le cap Kaboudia et Djerba, et 111 à l'ouverture de la petite Syrte, mesurée entre Cercinna et *Meninx*.

Elle est séparée du continent par deux canaux : le canal oriental entre le Ras-Ech Chemmakh et la pointe de Bougal, où il a 5 kilomètres, va en se rétrécissant jusqu'à son extrémité intérieure, où il n'a plus que 2 kil. 700 m.

D'ailleurs, le groupe des îles Kaliates et d'autres îlots rocheux forment barrage dans presque toute sa largeur, tout en laissant cependant un chenal dont la profondeur, de 4 mètres à l'est, n'atteint pas 1 mètre à l'ouest vers l'entrée du bassin intérieur.

Deux passages, à marée basse, permettent de communiquer avec le continent : l'un part de Tarbella, mais demande une grande connaissance du chemin à suivre ; l'autre, appelé par les Arabes « *Trick-ed-Djemel* » (chemin des chameaux) et qui n'est autre que le Pons-Zitha des itinéraires antiques, part d'El-Kantara.

Les quelques blocages restants ont permis de retrouver là l'existence certaine d'une ancienne chaussée avec pont-levis. C'est, paraît-il, le chemin que suivaient les Arabes du continent, pour emmener les chameaux qu'ils venaient de piller aux Djerbiens.

Le canal occidental, dont la profondeur varie de 3 à 22 mètres, n'offre à son tour qu'un chenal très étroit, qui est bordé du côté du continent par des escarpements assez élevés.

Les dimensions de ces deux canaux, qui ne permettent donc la navigation qu'à des bateaux d'un très faible tirant, ont, du reste, subi de sérieuses modifications depuis les temps antiques.

MM. Renou et Pomel nous ont appris, en effet, que le littoral méditerranéen, principalement de Djerba à Tripoli, avait subi

une série d'affaissements depuis l'époque romaine, et ils appuient leur dire sur la présence des vestiges de constructions romaines et sur la disparition de l'île de Zirou d'Edrisi.

N'en trouvons-nous pas d'ailleurs encore d'autres preuves dans Pline, qui n'attribue que 200 pas de longueur au canal qui séparait Meninx du continent, dans les récits du Chikr Et-Tidjani qui traite de gué un canal que l'itinéraire du Stadiasme nous a donné comme navigable à l'époque punique ; dans l'histoire du XVI^e siècle enfin, qui nous a montré Dragut obligé de faire creuser ce gué pour pouvoir gagner avec ses galères la partie occidentale du détroit.

La forme de l'île est sensiblement quadrilatère : le côté nord, qui s'étend de Boudj-Djillidj au Ras Tagueness, a une longueur de 30 kilomètres ; les trois autres côtés (côté est du Ras-Tagueness à la pointe de Bougal ; côté sud fortement échan-cré de cette pointe au Ras-Adjim ; côté ouest du Ras-Adjim au Bordj-Djillidj), ont sensiblement la même longueur, qui est d'environ 22 kilomètres. L'île mesure d'autre part 30 kilomètres du nord au sud, et 32 de l'est à l'ouest.

Quant à sa circonférence, elle est d'environ 160 kilomètres, en suivant les sinuosités de la côte.

Ces dimensions sont beaucoup plus faibles que celles que lui attribuent les auteurs anciens ; nous trouvons, en effet, dans le Périple de Scylax, 300 stades de long sur 180 de large, et dans Pline : 25 milles de long sur 22 de large. Nous ne voulons pas parler d'Agathémén qui compte 600 stades sur 180, et qui selon toute apparence attribue à Meninx les dimensions de Cercin-na.

N'y a-t-il pas lieu de chercher la cause de ces différences dans ce phénomène que nous signalions plus haut et relatif à l'affaissement du sol de l'île ?

De fait, les dimensions indiquées par les auteurs que nous venons de citer, correspondraient assez exactement à la ceinture des bas-fonds qui entourent les côtes de l'île, tout en reproduisant aussi exactement les contours.

Nous retrouverions ainsi la Meninx antique.

Aspect

L'île de Djerba est très basse et ressemble à une vaste oasis de palmiers émergeant du sein des eaux. Le grand nombre de koubas qui y ont été successivement construites à la mémoire des hommes illustres ou vénérés, dont les dômes blancs sont autant de petites tâches sur cette grande nappe verdoyante, lui donne un cachet que nous n'avons rencontré chez aucune autre ville de la Tunisie.

Relief du Sol

Comme nous venons de le dire, l'île est généralement plate ; seules, quelques chaînes de collines, dont l'altitude ne dépasse pas une trentaine de mètres, viennent rompre, dans la partie centrale, l'uniformité de la surface.

Cours d'Eau

Un seul cours d'eau, le *Daret-Adlun*, qui a son embouchure à Daret-Adlun, se dirige de l'est à l'ouest, et va se jeter dans la mer, sur la côte ouest.

De plus, à l'époque des pluies, quelques ruisseaux se forment et viennent aider au labour et à l'arrosage des jardins.

Villes et Villages

Peu de centres réellement importants, mais plutôt un certain nombre de groupes de maisons disséminés sur les différents points de l'île.

Le nom de ces groupes est composé d'un ou de plusieurs mots généralement précédés du mot Houmt (quartier, de houma, houmet).

Houmt-es-Souk (le quartier du marché), capitale de l'île (*v. pl. 1 et 2*) dans laquelle nous retrouvons évidemment la Girba de la table de Peutinger, la Gerra de Ptolémée et la Gurre de Ramon-Montaner.

L'indication de la table de Peutinger, qui place Girba au nord-ouest de l'île, alors que cette ville est devenue, vers 260, la nouvelle métropole, est confirmée par la liste des Eglises épiscopales, par la notice des dignités de l'empire d'Occident, et plus tard par les récits du Chikr Et-Tidjani.

Les tables de Ptolémée, qui placent Gerra au sud-ouest, par 30°15' de longitude de 39°15' de latitude, doivent ici, comme par toute la région syrtique, subir une correction qui ramène à l'emplacement d'Houmt-es-Souk. Cette ville, dont cet astronome seul fait mention, et qui a su, à cette époque, acquérir une importance suffisante pour détrôner l'ancienne capitale.

Un seul argument invoqué en faveur de l'emplacement non rectifié de Gerra, c'est la position presque identique de la ville d'Agira donnée par d'anciennes cartes italiennes ; mais doit-on avoir une grande confiance en ces géographes qui ont transformé Bougal en Burgare et Sédouikèche en Zodaïca ?

Quant à la Gurre de Ramon-Montaner, on peut facilement l'identifier avec Houmt-es-Souk, car l'historien citant Marmol

rapporte que le dernier épisode du combat décisif livré en 1310 par Corrado Lanza aux indigènes, fut la prise d'une citadelle qui avait été élevée « à l'endroit où était autrefois la ville de Gurre », ville qui n'était qu'à une demi-heure du château bâti par Roger de Loria en 1284. Or, si la distance indiquée nous semble un peu forte, la construction du Bordj-el-Kébir nous paraît du moins répondre assez exactement à cette citation chronologique.

C'est donc sur l'emplacement de ces villes antiques qu'a été construite Houmt-es-Souk, mais les vestiges de l'antiquité ont complètement disparu.

On y a bien montré quelques urnes sépulcrales pleines encore d'ossements et de cendres ; mais elles proviennent de Melita, et les quelques souvenirs et constructions que l'on y retrouve sont beaucoup plus récents.

Nous allons néanmoins les citer.

La Djemâa (mosquée) Tadjediha ou Djemâa Ed-Djedid, commencée au IX^e siècle par le gouverneur de l'île de Djerba, sur l'ordre de l'émir de Tehira. Abou-Messeouar-Fecil en construisit le Miherab, c'est-à-dire la niche placée dans la direction de la Mecque et où l'imam se place pour réciter les prières.

La Djemâa du Chikr, du XVI^e siècle, dont le miherab est l'œuvre du Chikr Salah-Es-Lemoumeni et qui n'a été achevée que plus tard, au moyen de dons, lorsque le Souk commença à prendre une plus grande extension.

Le Bordj-el-Kébir-el-Hassar (voir pl. 3 et 4), massive citadelle du XIII^e siècle, à environ 1 kilomètre du Souk, avec tours, fossés et batterie et dont deux côtés sont baignés par la mer.

En assez mauvais état maintenant, il sert néanmoins de logement aux officiers de la compagnie détachée à Djerba, et dont le baraquement est à côté du Bordj.

Dans l'intérieur est enfermée, dans une kouba construite en son honneur, la dépouille mortelle de Rhazi-Mustapha, très vénéré par les musulmans, et dont le nom figure sur une plaque de marbre incrustée sous la voûte d'entrée.

Voici d'ailleurs la traduction de cette inscription, qui est évidemment relative à la construction de la citadelle.

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux : que Dieu bénisse notre seigneur Mahammed et sa famille... A été restauré ce... béni par... sur l'ordre de notre maître Soliman le Conquérant, par l'entremise du pacha Dragut, par les soins de l'honorable kaïd Rhazi-Mustapha-Bey, en l'année 968 (1) ».

Depuis l'occupation des roumis (blancs ou infidèles) cette Kouba est un peu délaissée.

(1) De l'Hégire lunaire.

Dans le Bordj encore, nous avons trouvé une autre preuve indiscutable du passage des Espagnols dans l'île. Ce sont cinq pièces de canon qu'une main sacrilège, après les avoir recouvertes de plâtre et de peinture, avait employées comme pilastres du petit belvédère placé devant la chambre que nous occupions au haut de la tour ronde.

Nous avouons avoir été assez embarrassé d'abord pour donner à ces pièces (voir pl. 5) leur vrai nom ; superficiellement, leur forme, qui rappelait absolument celle du fauconneau, devait les placer vers le commencement du XIII^e siècle ; cependant, la suppression des bourrelets de fer et l'adjonction de tourillons en faisaient une transformation des premiers fauconneaux applicable à l'artillerie de campagne, qui devait dater du XIII^e siècle.

Mais, alors que les fauconneaux étaient en fer forgé, les pièces devant lesquelles nous nous trouvions étaient en bronze, ce qui déplaçait totalement la question. En effet, les ordonnances royales qui ont réglé la fabrication des pièces de bronze en Espagne, sont de 1609 et 1611, postérieures, par conséquent, à l'arrivée des Espagnols à Djerba.

Nous avons donc été porté à croire que ces pièces étaient d'un système mixte, tenant de l'ancien fauconneau et de la future coulevrine, et qu'il y avait lieu de les faire remonter au commencement du XVI^e siècle. C'est d'ailleurs l'époque où, avec Charles-Quint, l'Espagne prend la tête du mouvement militaire, et que l'artillerie en particulier reçoit une impulsion nouvelle.

A quelque distance du Bordj se trouve encore le Bordj-Rious (tour des Crânes), construit avec les têtes des Espagnols et rappelant la victoire remportée sur eux par les Arabes en 1560. Cette tour, qui avait 8 mètres de haut sur 2 mètres de base, ne fut détruite qu'en 1848, à la suite d'une pétition adressée au bey de Tunis par la colonie chrétienne de Djerba et remise à Son Altesse par le Père Giuseppe de Maria.

Un décret beylical en autorisa la démolition, et, dès le retour du Père Giuseppe, on se mit à l'œuvre, mais à peine les ouvriers avaient-ils commencé, que les Zouaoua les en empêchèrent en les menaçant de mort.

Un second décret du bey mit cependant les récalcitrants à la raison, et les ossements purent enfin être enterrés dans le cimetière catholique de Houmt-Souk, où ils sont recouverts maintenant d'une colonne de pierre.

Trois siècles plus tard, les Zouaoua devaient, du reste, prendre leur revanche en élevant à côté du Bordj-Rious un bordj fait avec les têtes de leurs ennemis alliés du Chikr-Ahmed. Il n'en reste d'ailleurs plus de traces, ces ossements ayant été enterrés quelques années plus tard par les soins d'Ahmed Ben Moussa Ben Djeboua.

Revenons maintenant à la ville même d'Houmt-Souk. Port principal de l'île, elle est en même temps la résidence des divers consuls ou agents consulaires, et du khalifat ; c'est là aussi que se trouvent le palais du kaïd (Dar-el-Bey), le bureau des postes et télégraphes, les bureaux des Compagnies française et italienne de navigation, l'église catholique.

Elle a des Souks couverts assez vastes, où se vendent surtout les produits de l'industrie arabe. Le marché, qui se tient le lundi et le jeudi de chaque semaine, est le rendez-vous des indigènes venus de tous les points de l'île, et qui y apportent leurs légumes et leurs fruits. La veille de chacun de ces marchés, a lieu de midi au coucher du soleil, la vente et l'achat des étoffes de laine et des vêtements.

On a l'habitude de considérer comme dépendant pour ainsi dire d'Houmt-Souk : les deux Harates ou villages juifs, la *Hahara Kebira* (grande Hahara), à 1 kilomètre du Souk, et la *Hahara Srira* (petite Hahara), à environ 7 kilomètres.

Ces deux quartiers présentent l'aspect habituel des quartiers juifs. Des ruelles étroites, dans lesquelles la perspective est sans profondeur et l'alignement un mythe.

Cela ne serait rien encore, s'il n'y avait partout des ordures et s'il ne s'en dégagait une odeur écœurante.

Eh bien, au milieu de ces ruelles, comme sur les places, on voit grouiller une foule de bêtes et de gens qui ne paraissent point se douter que les choses pourraient être autrement. Nous avons éprouvé une bien singulière impression en voyant circuler à côté de gens de tout âge, couverts de vêtements sordides, mais d'où s'échappent encore des scintillements d'or et d'argent, des juives resplendissantes au contraire dans leur seroual et leur farmla, et sous leur kuffia en soie de couleur brodée d'or et d'argent. Elles vont lentement, il est vrai, portant à la sueur de leur front le faix de leur embonpoint. A quelques exceptions près, bien entendu, nous avons attribué ce minable aspect au sentiment qui, croyons-nous, guide dans ces pays le cœur de tout bon fils de Jacob, à savoir que des dehors extérieurs aussi misérables ne sauraient attirer sur eux l'envie du voisin.

Et pourtant, il faut bien le reconnaître, ces mêmes fils de Jacob ont, en affaires, un flair et une intelligence incroyables. Méprisés des Arabes, qui les considèrent comme la source de tous leurs malheurs, ils savent, ce qui n'est cependant pas chose facile, leur arracher jusqu'à leur dernier douro.

Les deux Harates ont un marché qui se tient le vendredi de chaque semaine. Une des principales industries est la confection de bijoux arabes.

Bordj-el-Kantara, qui doit être la Meninx de Pline, de Ptolémée, du Stadiasme, du Periple, et qui, par suite, a dû être la capitale de la Meninx antique.

Pline nous apprend que Meninx était située dans la partie de l'île qui regarde l'Afrique ; cette ville devait donc être au sud. De plus, en faisant subir la correction dont nous parlions plus haut à l'indication de Ptolémée, qui place Meninx par 31°20' et 39°30', à 15 minutes, soit 18 milles 3-4 de Gerra, et en remarquant que la plus grande largeur donnée à l'île par Pline ne dépasse pas 22 milles, il est présumable que les ruines de Meninx viennent bien correspondre à Henchir el Kantara, situé un peu au N.-E. d'El-Kantara.

Le Stadiasme lui-même nous donne des indications très précises, et les distances de 150 stades entre Meninx et Zerkis (Zarzis), de 200 stades entre Meninx et Gigthis (Sidi-Salem-Bou-Ghrara), évaluées par lui, sont exactement celles qui existent entre Bordj-el-Kantara et les deux points cités.

La table de Peutinger cite quatre villes : Girba, Tipasa, Haribus et Uchium. Nous avons vu qu'elle était l'origine de Girba ; nous verrons que Tipasa et Haribus en ont une non moins certaine. On est donc en droit d'adopter l'opinion qui a fait d'Uchium une transcription barbare de celle de Meninx, d'autant qu'il est inadmissible que la table de Peutinger, qui cite des points de moindre importance et qui parle de la nouvelle métropole, n'ait pas au moins mentionné l'ancienne.

Les seuls ennemis de ces assertions sont : Barth, qui identifie Meninx à Houmt-Souk ; Müller, qui l'assimile à Port-Saggia, et Smith, qui la place près d'Houmt-Souk. Ces insinuations sont sans importance et sont vite réduites à néant par la logique et le calcul.

Les ruines de l'ancienne cité, qui n'ont pas moins de 5 kilomètres de pourtour, ne laissent aucun doute à cet égard. Il ne reste malheureusement plus guère debout que quelques parties du mur d'enceinte dont on retrouve à peu près toutes les fondations. Toutefois, on distingue encore un bordj de construction romaine, les vestiges d'un bain et plusieurs vastes citernes assez bien conservées ; puis, le long de la mer, sur des monticules factices, provenant de décombres accumulés, les débris de quelques beaux édifices sacrés ou profanes, dont on ne constate plus l'existence que par des fragments de colonnes, de frises, de chapiteaux, d'entablements, de mosaïques, de statues mutilées, mais qui tous appartiennent à la meilleure époque de l'art romain.

Nombre de fouilles ont été faites depuis plusieurs années sur tous les points de l'Henchir et en particulier par les Anglais, qui, il y a une trentaine d'années, en ont enlevé ce qu'il y avait de plus précieux.

Les diverses missions scientifiques qui sont venues ensuite l'explorer n'ont plus retrouvé que quelques statuettes.

Nous en avons retrouvé aussi chez l'hospitalier kaïd Si Saïd

ben Aïed de beaux fragments qui ont servi à la construction de son palais de Houmt-Cedrien.

Meninx avait plusieurs petites criques qui lui servaient de ports. Près du Bordj (1), on distingue encore assez loin dans les flots la chaussée (le pons Zitha) qui rejoignait l'île au continent. Au milieu du détroit est un îlot sur lequel on a construit un deuxième fortin appelé Bordj-el-Bab. Un peu plus loin, un autre fortin appelé Bordj-Truk-ed-Djemel (le fort du chemin des chameaux), dont le nom n'a pas besoin d'explications. Nous avons d'ailleurs déjà parlé de ces communications avec le continent.

D'après ce qui précède, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que les Arabes aient donné à cette ville le nom d'El-Kantara qui veut dire : le pont ?

Le port d'El-Kantara fait le commerce avec Zarzis et sert principalement aux voyageurs entre l'île et le continent, dont il est séparé d'environ 6 kilomètres.

Houmt-Adjin, que nous devons assimiler au Tipasa de la table de Peutinger.

Le sens de ce mot phénicien, tipsah (transitus), indique en effet que la ville qui le porte était sur un point de passage.

Puisque ce n'est ni Meninx, ni El-Kantara, ce ne peut être qu'Houmt-Adjin, situé à la pointe S.-O. de Djerba, en face de Tarf-el-Djerf, qui est précisément le point où les caravanes, arrivant de Gabès (Tacape), traversent le canal qui sépare Djerba du continent.

Le port est à 2 kilomètres de la ville et à 22 de Houmt-Souk. Il est entouré de pêcheries ; il sert au commerce du sud avec Gabès. Le Bordj-el-Marsa, qui est en très mauvais état, le défend.

A 2 kilomètres, à droite de ce bordj, est la guérite et le point d'atterrissement de la ligne télégraphique Djerba-Gabès.

Gallala (Kelala, dont le kaf a été adouci, de *k'lal*, pluriel de *k'olla*, jarre), célèbre par l'industrie qui lui a donné son nom. Il n'est pas difficile d'établir la concordance de Gallala avec l'Haribus de la table de Peutinger.

Remarquons pour cela, avec les commentateurs, que Hares, féminin pluriel, ou Haribus à l'un des cas obliques, n'est autre chose que le radical sémitique *heres* ou *testa*, *vas testaceum*, qui signifie jarres, poteries. Remarquons encore que la position assignée à cette ville par la table entre Meninx et Tipasa, correspond exactement à celle de Gallala entre El-Kantara et Adjim.

Rien de plus curieux que l'aspect de ce village assez riche, mais où l'on voit partout de vraies colonnes de jarres, des

(1) Bâti par l'ordre d'Ali Pacha ben Mohammed ben Ali Et-Tourki, 1772.

clôtures faites exclusivement de pots de formes et de dimensions différentes.

Puis, de tous côtés, des espèces de grottes souterraines.

Ce sont les ateliers de notre ami-Salah ben Tunzi, plus connu par les officiers sous le nom de « Père Gargoulette ».

L'argile qui abonde dans les environs du village subit la même préparation que dans les tuileries européennes, et devient, après avoir passé au tour, appareil des plus primitifs, des jarres, des plats, des gargoulettes, des darboukas, etc..., qui sont pour la plupart exportés. Ajoutons que la couche superficielle est enduite d'eau de mer, ce qui donne aux produits de Gallala cette couleur blanchâtre qui leur est particulière. Un petit port sert à l'écoulement de ses produits.

Henchir Borgo, que nous ne citons que parce qu'il doit être le Thoar Troar ou Troiar de Plin. La seule indication qu'en donne du reste cet auteur, est qu'il est situé du côté opposé à Meninx. Or, à 3 kilomètres au S.-E. de Houmt-Cedrien, sont les ruines d'une ville antique complètement détruite.

Elle s'étend jusqu'au bout de la mer : une petite anse lui servait de port. L'emplacement qu'elle occupait porte encore aujourd'hui le nom de « Ruines du Bourg ».

On le désigne également sous le nom de Nasaft. Une quantité de débris jonchent le sol ; seul, un petit pan de mur reste debout. Il est bâti avec de magnifiques blocs parfaitement appareillés et qui paraissent dater de la meilleure époque de l'architecture romaine.

Melita, petit village sur le bord de la mer, à 14 kilomètres au S.-O. du Souk. Il a conservé son nom antique et tout d'origine phénicienne « Melita-Effugium ». Nous avons vu qu'on y avait trouvé des urnes sépulcrales.

Rhabat Taorit (jardins de Taorit), à 3 kilomètres à l'Est de Cédouikèche. Restes d'une petite ville antique entièrement détruite. Du sein de ses décombres sort un monument carré mesurant 8 mètres sur chaque face, également en ruines. Cet édifice construit avec de belles pierres de taille, dont les assises sont un peu en retrait les unes sur les autres, paraît avoir été un ancien mausolée. L'ouverture de la partie supérieure permet de voir à l'intérieur 8 niches destinées sans doute à recevoir des urnes funéraires. Dans le pays, cet enchir est surnommé *Dar-er-Roula* (palais de la magicienne ou de l'ogresse), et est l'objet de bizarres légendes.

Thala, à 3 kilomètres au Sud. Quelques débris d'un village antique. Les indigènes y vénèrent un Marabout en l'honneur duquel ils viennent, à diverses époques, arborer des petits drapeaux auprès d'un bouquet d'oliviers voisins.

Citons encore comme plus importants que les derniers dont nous avons parlé, mais sans intérêt historique.

Aghir, petit port en face de Ras-el-Marmor (cap de Zarzis), et par lequel se fait le commerce de l'île avec Zarzis. — Vieux Bordj à 1 kilomètre à droite, guérite et point d'atterrissage du câble de Gabès.

Houmt-Cedrien, *Midum*, sur la côte Est, avec un marché tous les vendredis, *Mezrane*, à l'Ouest, avec un marché tous les mardis, *Cédonikèche*, avec un marché tous les jours.

Ports

Ce n'est que pour mémoire que nous citerons leurs noms dont nous avons déjà donné les plus importants. Le principal est, nous l'avons vu, celui de Houmt-Souk ; nous n'insisterons donc davantage sur lui et sur les difficultés qu'il offre à la navigation.

La région des Syrtes, et la petite Syrte en particulier, dont Djerba peut être considérée comme faisant partie, ont eu, dès les temps les plus reculés, une réputation des plus désastreuses au point de vue de la navigation.

Certes, la défiance punique qui voulait ainsi en éloigner les incursions, n'avait pas peu contribué à grossir cette réputation, et il est évident que tout navire qui se hasardait ne se jetait pas « dans un gouffre où il courait à une perte inévitable ». Strabon, puis le Stradiasme ont un peu détruit par la suite cette terrible légende, en indiquant les moyens d'éviter les dangers qu'offrait cette région.

Il n'en est pas moins vrai que la petite Syrte présente de sérieuses difficultés hydrographiques, et que les bancs de sable laissés à sec par le reflux, les canaux étroits et tortueux des bas fonds, qui ont valu à Djerba le surnom de Brakeion, ne sont rien moins que favorables aux navigateurs ; aussi les bateaux d'un fort tirant sont-ils obligés de s'arrêter à 4, 5 et jusqu'à 7 kilomètres du port. D'autre part, et nous avons vu à notre grand désespoir, le cas se présenter plusieurs fois, la mer devient parfois si agitée et si mauvaise, qu'il devient impossible à ces mêmes bateaux de s'arrêter sur plusieurs points de la côte tunisienne et en particulier à Djerba.

Le port d'*Houmt-Souk*, se trouve sur la ligne suivie par les paquebots français et italiens chargés du courrier et du transport des voyageurs et des marchandises. Il est un de leurs points d'arrêt et se trouve à 45 milles de Gabès (direction E.) et à 138 milles de Tripoli (direction S.-E.). Il sert à l'écoulement des produits de l'île qui ne sont pas portés par des mahonnes sur les côtes de Tunisie ou d'Algérie, à Malte ou en Sicile.

Les voyageurs et les marchandises qui n'arrivent pas au moment où les bateaux font escale doivent les attendre sur un ponton placé à environ 7 kilomètres du port par les soins de la

Compagnie générale Transatlantique. Au point où est amarré ce ponton, il y a 6m18 d'eau à marée basse et 7m38 à marée haute. On voit donc que la différence entre ces deux marées est d'environ 1m20.

L'an dernier, M. Martin, ingénieur hydrographe, après visite minutieuse et mesures prises, a proposé l'établissement d'un phare au sommet de la tour centrale de Bordj-el-Kébir. Nous ne savons quelle suite sera donnée à ce projet, mais nous constaterons seulement que la Tunisie est dépourvue de cet élément si précieux aux navigateurs.

Les autres ports de Djerba ont une importance beaucoup moindre, puisque les grands bateaux ne peuvent s'y arrêter. Seules, les mahonnes peuvent, à certaines heures de la journée, s'approcher pour recevoir leurs chargements. Elles servent surtout à transporter les huiles et les jarres ou gargoulettes de Gallala. Conduites par quelques hommes, quelquefois par le reis (capitaine) seul, on les voit suivre les côtes, poussées par le vent, lorsqu'il veut bien gonfler leurs voiles et aller ainsi jusqu'à Philippeville. Si le vent n'est pas favorable, on fait en dix jours parfois le trajet que l'on aurait pu faire en une demi-journée ; mais qu'importe !

Le traité est toujours à forfait !

Nous avons vu plus haut que ces ports étaient : *Adjim* et *El-Kantara* au sud, *Aghir* au S.-E., *Djillidj* au N.-O., la *Sekia* et *Marsa de Teffah* sur la côte E.

Système défensif de l'île

Nous n'avons certes pas l'intention de faire ici une théorie sur la défense des côtes de Djerba, car cela sortirait absolument de notre domaine. Nous voulons simplement énoncer les bordjs (forts, châteaux fortifiés) qui ont été jetés successivement sur la côte djerbienne. Ils pouvaient avoir autrefois leur raison d'être ; mais leur état de parfait délabrement ne doit plus guère leur laisser de prétention aujourd'hui. Ce sont :

Au N., le *Bordj-el-Kébir-el-Hassar* ; au N.-O., le *Bordj-Djillidj* (1), bâti en 1733 par Hamouda-Pacha, et où existait autrefois un semblant de phare ; à l'O., le *Bordj-el-Marsa-Adjim* ; au S., le *Bordj-el-Marsa-Gallala*, *Bordj-Tarbella*, *Bordj-Truk-ed-Djemel*, *Bordj-el-Bab*, *Bordj-el-Kantara* et *Bordj-Castille* ; à l'E., *Bordj-el-Aghir* et deux batteries.

(1) Bâti en 1733 par l'ordre d'Ali Pacha ben Mohammed Ali Et-Tourki. Achevé en 1794 par l'émir très élevé Hammouda Pacha ben Ali ben Ahsen ben Ali Et-Tourki.

CHAPITRE II

PRODUITS

Climat

Quoique Djerba soit placée dans la zone tempérée, comme elle est à moins de 12° du tropique, que d'autre part sa température moyenne est de 30 à 35° en été et de 10 à 15° en hiver, son climat doit être classé parmi les climats chauds ou plutôt parmi les climats chauds humides, puisque l'atmosphère y est constamment saturée de vapeur d'eau.

Les saisons se subdivisent à peu près de la façon suivante : le printemps, de février à avril ; l'été, d'avril à septembre ; l'automne, de septembre à décembre, et l'hiver, de décembre à février.

Sol

Bien que, comme nous l'avons dit, aucun cours d'eau ne l'arrose, en temps ordinaire, le sol de l'île, partout sec et sablonneux, sauf sur la côte ouest, où il est caillouteux, n'en est pas moins d'une très grande fécondité.

Célébrée dès la plus haute antiquité, nous voyons cette fécondité faire de Djerba le territoire le plus agréable des côtes de l'Afrique septentrionale, ou « le jardin de la Tunisie », dans lequel palmiers, oliviers, arbres fruitiers, rivalisent de beauté et de richesse.

Pline nous dit, dans son *Histoire naturelle* : « Là sous un palmier très élevé, croît un olivier, sous l'olivier un figuier, sous le figuier un grenadier, sous le grenadier la vigne, sous la vigne on sème le blé et l'orge, puis des légumes, puis des herbes potagères, tous dans la même année, tous s'élevant à l'ombre les uns des autres ».

Le Chikr Et-Tidjani s'extasie sur les jardins de Djerba, et en particulier sur les pommiers, « dont les fruits incomparables étaient offerts par les chrétiens à leurs souverains ».

Sans partager d'une façon absolue l'enthousiasme de ces descriptions, nous aurions mauvaise grâce à ne pas reconnaître que nous avons vu peu de territoires aussi fertiles dans toute la Tunisie ; mais il faut en attribuer une grande part au travail constant des habitants qui, sans déployer encore l'in-

telligence et l'activité des colons européens, n'en sont pas moins beaucoup plus laborieux que ne le sont d'ordinaire les Maures et les Arabes.

FLORE

Minéraux

Pas ou presque pas, seule la *Pierre calcaire* domine dans l'intérieur de l'île, à Midoun, à Cédonikèche, à Cedrien. Beaucoup d'*argile* aux environs de Gallala, du *tuf* et de la *Pierre tendre* au nord et à Tarbella, analogue au tuf de Carthage, qui se délite très rapidement sous l'action des vents de mer succédant à des températures élevées.

Par de carrières de marbre. Celui que l'on voit dans les monuments ou constructions particulières, appartient à diverses espèces et provient des ruines anciennes, pour l'édification desquelles il avait été certainement importé.

Végétaux

Par d'*arbres forestiers* à proprement parler ; quant aux *arbres fruitiers*, ils abondent.

Donnons, avec Columelle, le premier rang à l'*olivier*, qui, certes, n'est pas d'aujourd'hui une des principales sources de richesse de l'île, puisque la ville de Zitha et le Pons-Zitha, dont nous avons déjà parlé, ont dû certainement leur nom à cet arbre.

Les plus beaux et en plus grand nombre se trouvent dans les environs de Cedrien et de Cédonikèche ; ce sont eux aussi qui fournissent la meilleure qualité d'huile.

La récolte des olives a lieu en décembre ; l'huile s'extrait au moyen de moulins et de pressoirs très grossiers, dont l'ensemble porte le nom de *mrasla*.

Le rendement annuel est de 80,000 (récolte moyenne) à 150,000 (très bonne récolte) métaux tunisiens (1) valant de 16 à 17 piastres (2) le métal.

Les impôts sont de 8 % ; les principaux débouchés : Marseille et Gènes.

Les *palmiers* y croissent aussi en grand nombre, mais ne produisent que des dattes d'assez mauvaise qualité, qui servent à la nourriture des indigènes et ne sont pas exportées, ou du moins en très petite quantité. Nous croyons voir dans la

(1) Le métal tunisien pèse 18 kg et le métal djerbien 36.

(2) La piastre ou réal d'argent vaut rigoureusement 0 fr. 60.

caryotis (de *karos*, tête) de Pline le *boukha* ou boisson très alcoolique et très capiteuse que fabriquent encore aujourd'hui les Juifs avec les dattes fermentées et dont le goût est analogue à celui de l'anisette. Cette boisson n'a d'ailleurs rien de commun avec le *lagmi* fabriqué par les Arabes, et dont nous ne retrouvons aucune trace dans les textes anciens.

Le *lagmi* se fait au printemps et pendant une partie de l'été. La couronne supérieure du tronc étant débarrassée de ses feuilles, l'on y creuse une espèce de petit bassin dans lequel on place un tuyau. Il en découle bientôt de la sève qui vient tomber goutte à goutte dans une gargoulette préalablement suspendue au tuyau. Ce liquide, d'aspect laiteux, est très doux pendant une demi-journée ; il est alors très agréable à boire ; mais il s'aigrit bientôt, entre en fermentation, devient très alcoolique, partant très dangereux pour la tête du sobre Djerbien.

Il arrive souvent qu'un palmier à qui on a ainsi enlevé sa sève meurt ; mais, contrairement à l'avis de M. Tissot, beaucoup résistent. Il en est même qui ont supporté cinq ou six fois cette opération.

Il importe de remarquer que si le fruit du palmier de cette contrée n'est pas bon, du moins chacune de ses parties est utilisée : le tronc, comme bois de construction et comme combustible ; les feuilles et les branches qui supportent les régimes pour la confection de nattes, de chapeaux, de cordes de couffins (1). Comme on le voit, ainsi que les habitants de l'Afrique, les Djerbiens ont conservé les traditions que nous rapportent les anciens.

Pline nous dit, en effet : « Nunc ad funes vitillumque nexus, et capitum leviam umbracula finduntur ». Et Ferrand, dans sa *Vie de Fulgence*, nous montre ce saint charmant les loisirs de sa retraite : « Ex palmarum foliis, flabellas contexebat ».

On trouve aussi dans l'île :

Des *grenadiers*, dont les fruits, de bonne qualité, servent à la consommation locale, et dont une petite quantité est envoyée à Malte et en Sicile. Avec l'écorce, on fabrique la couleur jaune qui sert à tendre les savates arabes.

Des *figuiers*, mais en petit nombre. Pas d'exportation. Néanmoins, de même que l'olivier, cet arbre est en honneur chez le musulman. Cette invocation de Mahomet (2) : « J'en jure par le figuier et par l'olivier », en fait foi.

Des *orangers* en assez grande quantité. Le territoire de Cedrien donne les meilleures oranges, quelques mandarines. Peu d'exportation.

(1) Paniers tressés, très souples ; on en fait de toutes dimensions.

(2) Koran, chap. XCV, verset 1.

Des *amandiers* en assez grand nombre, mais dont les fruits sont presque tous réservés à l'exportation.

Des *pommiers*, des *poiriers*, des *pêchers*, des *abricotiers*, etc., qui, certes, produisent d'assez bons fruits, mais pour lesquels nous ne partageons pas l'admiration du Chikr Et-Tidjani.

Encore moins la partageons-nous pour les *plantes potagères*. Il est incontestable que, sous ce rapport, Djerba est mieux partagée que la plupart des points de la Tunisie ; mais sur beaucoup de ces points aussi, nous avons vu des légumes plus beaux et meilleurs que dans l'île. Nous croyons donc que la réputation, si justifiée d'ailleurs, du pays qui nous occupe, doit dut moins subir cette restriction.

Des *céréales* : peu de blé et quelques champs d'orge, mais dont la récolte est tout-à-fait insuffisante pour la consommation locale. Elle est, en effet, de 5,000 caffis, tandis que la récolte, qui se fait en juin, n'en produit que 300. L'excédent est importé du Sahel.

Quant à la culture proprement dite, peu de progrès réalisés, et les instruments employés aujourd'hui sont à peu près les mêmes que ceux décrits si longuement par Pline, Magon, Columelle, Varron, Servius, Virgile et tant d'autres.

De même, en effet, que nous retrouvons sensiblement dans les instruments actuels l'antique charrue et l'antique faucille (*falx*, *messoria*, ou *stramentoria*) pour labourer les champs et couper les épis, de même nous voyons aussi le dépiquage s'opérer encore au moyen du *tribulum*.

Nous avouons cependant n'avoir pas vu d'Arabes, suivant les traditions lybiennes, atteler au même joug son âne et sa femme. Pouvons-nous rechercher, dans la disparition de cette coutume rapportée par Pline, une preuve de civilisation ?

Réduite en farine, l'orge sert de nourriture à presque toute la population indigène. Le procédé employé pour obtenir cette transformation est aussi très primitif : deux pierres (1) dont l'une est mise en mouvement par un chameau ou un mulet.

Les impôts sont de 8 %.

La *vigne* enfin, qui est cultivée sur une certaine étendue du territoire, et qui, selon toute apparence et si l'on en croit Pline, Columelle, Strabon, Magon, etc., y a été importée par les premières émigrations phéniciennes.

Ces mêmes auteurs décrivent complaisamment les moyens alors en usage pour cultiver la vigne et faire le vin. Ils nous apprennent que les crus de la région syrtique étaient fort appréciés à Rome, où l'empereur Tibère les avait mis à la mode.

(1) Affectant la forme de meules.

Pline nous raconte même que ces vins étaient traités au plâtre, et, dans certains endroits, avec de la chaux. Ce précédent suffira-t-il pour réhabiliter les marchands et fabricants de maintenant ?

D'ailleurs, ces procédés, dont nous ne pouvons plus accuser le progrès, ne sont pas, soit dit à leur honneur, employés par les viticulteurs de Djerba.

La moitié de la récolte, en effet, qui se fait en Juin, Juillet et août, est, au fur à mesure, consommée comme raisins de table, et nous avouons nous être souvent régalés avec ces excellents muscats et chasselas. L'autre moitié est transformée en vin ou *ascir* (le mot *ascir* signifie en arabe *pressé*). Ce vin, de goût agréable, se conserve de neuf mois à un an. Il est tout entier consommé sur place, et a maintes fois (qu'Allah nous pardonne !) conduit traitreusement maints Arabes dans les vignes de Mahomet (1). Son prix moyen est de 13 caroubes (0,50 le litre).

Nous avons voulu réserver pour la fin de cette étude de la flore djerbienne cette plante qui a donné son nom à toute une région, qui a été l'objet de tant de discussions pour les savants et les naturalistes, et sur laquelle l'on n'est pas encore bien d'accord actuellement. Nous avons nommé le *lotos*.

Comme cette question est, avant tout, intéressante dans l'histoire de Djerba, nous emprunterons, pour les rapporter ici, les diverses opinions qui ont été émises à son sujet par les divers auteurs.

D'après le Périple de Scylax, il y a deux espèces de lotos : l'on mange l'une ; avec l'autre on fait du vin.

D'après Hérodote, le lotos est gros comme une baie de lentisque et a une saveur analogue à celle de la datte.

D'après Théophraste, le lotos est un arbre un peu moins grand que le poirier, son bois est noir, sa feuille ressemble à celle de l'yeuse ; son fruit, gros comme une fève, change de couleur comme le raisin, à mesure qu'il mûrit. Il pousse serré sur les rameaux comme les baies de myrthe.

(1) L'on sait que la loi de Mahomet interdit aux musulmans de boire du vin. Nous n'avons cependant pas trouvé dans le Koran cette interdiction absolue. Voici d'ailleurs les passages y relatifs : Koran, chap. II, verset 216 : « Ils t'interrogeront sur le vin et le jeu. Dis-leur : dans l'un comme dans l'autre, il y a du mal et des avantages pour les hommes, mais le mal l'emporte sur les avantages ». — Koran, chap. V, verset 92 : « O croyants ! le vin, les jeux de hasard, les statues et le sort des flèches sont une abomination inventée par Satan. Abstenez-vous-en et vous serez heureux ».

Quant au dernier passage, il est absolument contradictoire.

Koran, chap. XLVII, verset 16 : « Voici le tableau du paradis qui a été promis aux hommes pieux : des ruisseaux dont l'eau ne se gâte jamais ; des ruisseaux de lait dont le goût ne s'altère jamais ; des ruisseaux de vin, délices de ceux qui en boiront ».

Celui que mangent les Lotophages est doux et agréable. Il n'est pas nuisible à la santé et il favorise même la digestion. La variété la plus savoureuse est celle qui n'a pas de noyau ; on en fait aussi du vin. Le lotos croit en abondance et donne beaucoup de fruits.

D'après Polybe, le lotos est un arbrisseau rude et armé d'épines, les feuilles sont petites, vertes et semblables à celles du rhamnus, les fruits encore tendres ressemblent aux baies du myrthe ; lorsqu'ils sont mûrs, ils prennent une couleur rousse ; ils égalent alors en grosseur les olives rondes et renferment un noyau osseux. Lorsque les fruits sont mûrs, les Lotophages les cueillent, les écrasent et les renferment dans des vases.

On les mange ainsi préparés. Leur saveur approche des figues ou des dattes. On en fait aussi une sorte de vin en les mêlant avec de l'eau. Cette liqueur est très bonne, mais elle ne se conserve pas au-delà de dix jours ; aussi n'en prépare-t-on que la quantité nécessaire. On fait également du vinaigre avec les fruits du lotos.

D'après l'*Histoire naturelle* de Pline, dont la description présente de nombreuses analogies avec celle de Théophraste, légèrement modifiée par quelques détails empruntés à Cornelius Nepos, le lotos n'est autre que le micocoulier ou *celtic australis*. Il est naturalisé dans l'Italie, mais le terrain l'y a modifié. Les plus beaux lotos croissent dans la région des Syrtes et chez les Nasamons. Sa feuille a de nombreuses découpures comme celle de l'yeuse ; il y en a plusieurs espèces, et ce sont surtout les fruits qui les caractérisent. Le fruit a la grosseur d'une fève, la couleur du safran ; mais, avant la maturité, cette couleur varie incessamment comme dans le raisin. Il vient très serré sur les branches comme les baies du myrthe, et non pas, ce qui a lieu en Italie, comme les cerises. Dans le pays dont il est originaire, le lotos est tellement doux qu'une nation et une contrée en ont pris leur nom, et que les étrangers, séduits par ce fruit hospitalier, oublient leur patrie (chant IX de l'*Odyssée*). On dit que ceux qui en mangent n'éprouvent pas de maladie de ventre. La variété qui n'a pas de noyau intérieur est meilleure que celle qui en a un. On en extrait un vin semblable au vin miellé qui ne se garde pas au-delà de dix jours. Les baies du lotos hachées avec de l'alica (épeautre ou bouillie faite avec de l'épeautre) et mises dans des tonneaux, sont conservées pour la table.

Nous lisons même que les armées qui traversaient l'Afrique, dans un sens ou dans l'autre, s'en sont nourries. Le bois est de couleur noire, on le recherche pour les flûtes ; avec la racine, on fait des manches de couteaux et d'autres petits ustensiles.

Clusius et Shaw sont les premiers à voir dans le lotos une

espèce de jujubier. Linné abonde dans ce sens en donnant à cette plante le nom de *rhamnus lotos*.

Peyssonnel en fait une variété de jujubier sauvage très abondante sur les rivages de la petite Syrte. C'est, dit-il, un arbrisseau très rameux, d'environ 4 à 5 pieds de hauteur, qui, lorsqu'il a perdu ses feuilles, ne présente plus qu'un buisson composé de rameaux blancs, nombreux, fléchis en zigs-zags, très épineux, d'un aspect tout-à-fait sauvage. Les feuilles sont dures, petites, ovales, obtuses, légèrement dentées à trois nervures longitudinales, les pétales très courts, les fleurs petites, d'un blanc pâle, ramassées par paquets axillaires le long des rameaux. Les fruits sont globuleux, roussâtres à leur maturité, offrant sous une chair pulpeuse, d'une saveur agréable, un noyau globuleux à deux loges. Les fleurs paraissent au mois de mai, les fruits sont mûrs dans le mois d'août et septembre.

D'après Desfontaines, les habitants des bords de la petite Syrte recueillent encore les fruits de cet arbrisseau, les vendent sur les marchés, les mangent comme autrefois et en nourrissent même leurs troupeaux. Ils en font aussi une boisson en les broyant et en les mêlant dans de l'eau, exactement comme les Lotophages de l'antiquité se servaient du lotos. Ils donnent à l'arbuste le nom de *seder*, et assurent par tradition que les anciens habitants de l'île de Djerba faisaient de son fruit appelé *nabik* leur principale nourriture.

Le lotos a même sa place marquée dans le paradis de Mahomet. Le Koran nous apprend, en effet (1), que Mahomet a vu l'ange Gabriel « près du lotus de la limite (2), là où est le jardin du séjour éternel », et que le lotus était tout masqué (3) ».

Sans doute, tous ces détails auraient dû fixer facilement l'opinion sur la plante dont il s'agit ; malheureusement, personne, pas plus que nous, n'a pu retrouver sur place ni plante ni arbuste portant ce nom de *lotos*. Aussi, certains naturalistes ont-ils imaginé d'assimiler le lotos au caroubier. Or, cette opinion est absolument inadmissible, car les branches, pas plus que les fruits du caroubier, ne ressemblent en rien aux descriptions que nous avons rappelées.

Aussi, croyons-nous, nous appuyant sur les recherches que nous avons faites dans le pays et nous basant sur les opinions dignes de foi de MM. Guyon, Guérin, Tissot, Letourneux et des membres des missions scientifiques, qui ont étudié de près la

(1) Koran, chap. LIII, versets 14, 15, 16.

(2) Il indique par là que le lotus sert de limite au paradis.

(3) La traduction littérale de ce texte est plutôt :

« Lorsque le lotus était couvert par ce qui le couvrait ».

On suppose que Mahomet, sans préciser ce qui couvrait cet arbre, a voulu dire par là que c'étaient des troupes d'anges qui masquaient le lotus de la limite.

flore de Djerba, que le lotos n'est autre que *lenitraria tridentata*, et à qui les indigènes ont donné le nom de *damouch*, et cela bien que cette plante n'ait aujourd'hui ni l'importance ni les vertus multiples de l'antique lotos.

FAUNE

La faune de Djerba ne présente pas un grand intérêt.

Peu de *chevaux*, des *bœufs* qui sont importés, quelques *chèvres*, de nombreux troupeaux du *moutons* de race syrienne, dont la laine est un des moindres revenus de l'île.

Les seuls animaux dont on se sert pour les transports sont les *chameaux à la sobriété légendaire*, mais dont il faut souvent se garer pendant l'hiver, et dont la valeur moyenne est de 300 *piastres*, et le *bourricot*, animal précieux s'il en fût, en raison de son courage et de sa vigueur. Il se vend, du reste, plus cher que le cheval.

Pas d'animaux sauvages.

L'ornithologie n'a, non plus, que peu à recueillir : des oiseaux de passage tels que *grives*, *étourneaux*, *cailles*, *tourterelles*, *perdrix*, etc., et, comme oiseaux aquatiques, *hirondelles de mer*, *goélants*, *poules d'eau*, *flamants*, etc.

La mer qui entoure l'île nous donne, au contraire, une grande variété de *poissons* qui apportent aux indigènes, aux Maltais et aux Grecs une occupation sérieuse, en même temps qu'un bon revenu et une nourriture peu coûteuse, sans vouloir parler du mode assez curieux (simple branche de palmier) par lequel l'indigène prend le petit poisson sur le bord de la côte ; nous devons montrer que le mode employé autrefois et rapporté par les anciens qui parlent des îles du littoral lybien « entouré de pieux » ne diffère pas du procédé actuel.

Il consiste simplement en madragues ou haies formées de branches de palmiers, dessinant des avenues et des chambres dans lesquelles le poisson, entrant à marée haute, ne peut plus sortir à marée basse ; il est alors pris facilement. Les pêcheries s'étendent surtout sur la côte E. de l'île et s'avancent à 4 ou 5 kilomètres en mer.

Une mention spéciale est due à l'*éponge*, dont Pline parle souvent, et à laquelle il attribue des vertus spéciales. « Imbibée d'oxicrat, elle résout les tumeurs. — Réduite en cendres et prise dans un mélange de suc de poireau et d'eau froide salée, elle est recommandée contre l'hémoptysie. — Pour certains usages médicaux, elle est préférée, à cause de sa dureté relative, aux éponges de Rhodes ».

Pour n'être pas employée à ces usages, l'éponge n'en est pas moins recherchée à Djerba par les pêcheurs maltais et grecs en particulier.

Deux époques chaque année sont favorables à la pêche : l'une en septembre ; l'autre, qui est la meilleure, de février à fin avril.

Elle se fait au moyen de lunettes et de tridents ; elle rapporte annuellement de 60 à 80,000 fr. Elle supporte un impôt de 31 piastres et 2 caroubes par 50 kilogr.

De Djerba, où elles subissent une première préparation, les éponges sont envoyées pour la majeure partie sur Paris, où elles deviennent nos belles et chères éponges du commerce.

La pêche du *poulpe* est aussi en grand honneur, vu son rapport. Le poulpe noué, salé, séché au soleil, est exporté en grande quantité sur les diverses parties de la Régence, à Malte et surtout en Grèce.

Nous ne voulons pas quitter la mer sans dire un mot du *fuccus saccharinus*, qui a, suivant un texte antique, sauvé de la faim les chevaux et les bêtes de somme des vétérans de César. Ce *fuccus* est une algue que l'on trouve en abondance sur la côte, et dont les tiges et les feuilles sont employées par les indigènes à la nourriture de leurs bestiaux.

Il porte même souvent une sorte de galle appelée olive de mer, qui n'est pas désagréable à manger.

Nous avons pensé qu'en raison des nombreuses fabriques de tissus de couleur, il y avait des coquillages purpurifères ; mais nous n'avons pas trouvé de ces coquillages (pas plus que de plantes tinctoriales), et il nous a été répondu que toutes les matières destinées à la teinture venaient de Marseille, de Tripoli et de Constantinople.

Citons enfin le scorpion, cet attribut de l'Afrique personnifiée dans les monuments de l'époque romaine, et dont Pline a dit, dans son *Histoire naturelle* : « Hoc malum Africae ».

Elien nous dépeint l'horreur que cet animal inspirait aux Lybiens, et nous raconte que, pour se préserver de sa piqûre, ils se chaussaient de doubles chaussures et ne se couchaient que dans des lits élevés, dont les pieds plongeaient dans des vases remplis d'eau.

Strabon parle même de scorpions ailés, et Pline d'insectes du même genre étendant leurs ailes et s'en servant comme de rames, emportés par le vent du midi.

Tout en reléguant ces fables dans le domaine qui leur convient, nous sommes obligé de constater que Djerba a le triste honneur d'avoir donné son nom à l'une des deux espèces de scorpions dont elle est affligée.

Le premier est fauve ou jaunâtre tirant sur le vert ; il est long de 16 à 18 centimètres, et sa piqûre, si elle n'est pas mortelle, a toujours de graves conséquences.

Le second, dit *scorpion de Djerba*, qui est le plus dangereux, est de couleur noire et est un peu plus grand.

M. Tissot nous dit que la *djemâa* de chaque village, qui représente l'ordo du municipe antique, alloue une prime pour chaque scorpion tué, et qu'enfilés à une ficelle, les corps de ces redoutables articulés forment de longs chapelets disposés en guirlandes d'un tronc de palmier à l'autre.

Nous avouons, à notre grand regret, n'avoir pas vu, pendant tout notre séjour, ce spectacle qui nous eût certes fort réjoui.

Toujours est-il que le scorpion de Djerba a la réputation d'être des plus venimeux, que cette réputation s'étend non seulement en Tunisie, mais encore dans toute l'Algérie, et que nous en voyons la confirmation dans ce méchant souhait fait par les indigènes : « In challah yatike akreb Gerbi », qui signifie : « Je souhaite que tu sois piqué par un scorpion de Djerba ».

CHAPITRE IV

Populations, Races et Langues

La population se compose d'environ 32,000 habitants qui se décomposent en 10 Français, 80 Italiens, 300 Maltais, quelques Grecs et les indigènes.

L'origine de ces derniers varie, du reste, à l'infini : Maures, Arabes, Koulouglis, etc. ; mais la majorité est d'origine berbère et mozabite, à qui l'on doit évidemment la colonisation de l'île.

De même race que les Kabyles du Djurjura et les Beni-Mzab du Sahara algérien, on les appelle aussi Kabyles de la Tunisie. Ils sont presque tous blonds ou châains, et nous ne pouvons les mieux comparer qu'à nos races auvergnate, savoyarde et limousine.

Laborieux, assez intelligents, ils sont, à l'inverse de leurs frères d'Algérie et du Maroc, peu belliqueux et turbulent, et ils représentent certainement en Tunisie un des éléments les plus favorables à la France.

Dans leurs rapports avec les autorités tunisiennes, ils parlent la langue arabe ; mais, entre eux, ils continuent à parler un berbère plus ou moins pur.

Quant aux Israélites, qui sont relativement nombreux, ils parlent généralement entre eux un hébreu très corrompu, et, dans leurs rapports avec les Européens, ce qu'on appelle la langue franque, c'est-à-dire un mélange hybride d'arabe, de français, d'italien et d'espagnol.

Industrie

Nous avons déjà parlé des poteries de Djerba ; nous n'y reviendrons donc pas.

Une des plus grandes sources de richesse est la confection des tissus de soie et de laine, qui lui a valu, dès les temps les plus reculés, une brillante réputation.

Pline leur assigne le premier rang en Afrique, et affirme qu'ils pouvaient même rivaliser avec ceux de Tyr.

Et pourtant ces tissus sont fabriqués un peu partout et avec des métiers bien primitifs et bien imparfaits.

Les burnous, dont on ne fait que l'étoffe de laine ou de soie, sont généralement envoyés à Tunis pour y être confectionnés.

Les couvertures en soie, rayées des couleurs les plus vives et les plus jolies, sont une spécialité qui justifie amplement l'admiration dont elles sont l'objet.

Enfin, à Houmt-Souk même, est une savonnerie appartenant à M. Giacomo Pariente.

Commerce

L'exportation comprend :

Les poteries de Gallala, les huiles, qui représentent un rendement annuel de 800,000 à 1,500,000 fr. et sont frappées d'un impôt de 8 % ; les éponges, qui représentent un rendement annuel de 60 à 80,000 fr. et sont frappées d'un impôt d'environ 37 fr. 35 les 100 kilogr. ; les tissus, qui représentent un rendement annuel de 800,000 fr. et sont frappés d'un impôt de 5 %.

L'importation comprend généralement tous les articles de fabrication européenne, mais principalement l'orge, qui est frappé d'un droit de 8 %.

Les voies et les lignes assurant le mouvement du commerce sont :

Voies de Communication

Peu de routes, à proprement parler, carrossables ; le sable et les cailloux ne permettent jamais d'affirmer qu'on fera le voyage sans encombre. Ce serait encore une plus grande ironie que d'appeler carrossables les sentiers battus par les Maltais et par les Arabes.

Service par mer. Le service de correspondance et de transport des voyageurs et des marchandises est exécuté : 1^o) par la Compagnie générale Transatlantique française ; 2^o) par la Compagnie italienne Florio Rubattino.

Ces deux Compagnies desservent le service des postes français qui est installé depuis 1882 et qui dépend de la direction de Tunis.

Un service hebdomadaire à cheval est de plus établi entre Djerba et Zarzis.

Les lignes télégraphiques qui relient Djerba au continent sont les suivantes :

1^o) Une ligne aérienne de Djerba à Gabès, par Adjim, Tarf-el-Djerf et Metameur, construite en 1877 ;

2^o) Une ligne aérienne de Djerba à Aghir, se prolongeant par un câble sous-marin jusqu'à Zarzis ;

3^o) Un câble de Djerba à Gabès ;

4^o) Un câble de Djerba à Sfax, avec prolongement jusqu'à Sousse.

Du bureau d'Houmt-Souk, ces deux câbles réunis suivent une tranchée souterraine jusqu'à Si-Djemor, point d'atterrissement. De cette façon, Djerba, Gabès, Sfax et Sousse peuvent communiquer alternativement sans changer les communications. A Si-Djemour les câbles se séparent. Ils ont été posés en 1882 par une compagnie anglaise.

Nous voudrions voir ce système déjà très complet, sans doute, se compléter encore davantage par l'établissement d'un poste optique permettant de communiquer du Bordj-el-Kebir, par exemple, avec Gabès, par le poste de Metameur.

Si nous supposons, en effet, le cas très improbable d'un soulèvement ou d'une descente, le bureau civil du Souk est obligé de venir s'enfermer avec la garnison dans le Bordj. Si donc, les fils sont coupés et les guérites détruites, le poste peut rester pendant un temps assez long sans la moindre communication avec le continent.

Religion

Culte catholique. Une église à Houmt-Souk, fondée en 1848 par le R. P. Gaetano Maria, de Ferrare, avec un prêtre de la mission de Saint-Vincent de Paul.

300 catholiques, français, italiens ou maltais.

Culte israélite. Divisé en Tounsi et Gourni ; chacune de ces sectes ayant sa synagogue et dépendant des consistoires spéciaux de Tunis.

Islamisme. Un certain nombre appartient à la secte des Sunnites, qui, avec le Koran, admettent aussi la tradition (*Sunna*), c'est-à-dire les sentences du Prophète, recueillies par ses disciples, et qui se subdivisent eux-mêmes en :

Hanefis, suivant les règles tracées par l'imam Abou-el-Maaman, et en Malekis, du nom de l'imam Malek.

Ces deux sectes ne sont séparées que par des questions de détail liturgique.

Chacune d'elles a sa mosquée à Houmt-Souk.

Presque tous les indigènes de Djerba appartiennent à la secte des mohatélistes de l'école de Bou Ali Mohammed ben Abd el Ouah, connu sous le nom de khouammès ou quinquistes, parce qu'ils rejettent les quatre premiers khalifes. Les khouammès n'admettent pas la prédestination et déclarent que la foi sans les bonnes œuvres ne suffit pas... Le vrai khouammès doit ôter sa culotte pour prier.

Comme le catholicisme, l'islamisme a des associations religieuses ; la plus curieuse est celle des aissaouas ou fils de Jésus (Aïssa), qui a été fondée il y a environ trois cent ans par le marabout marocain Mohammed ben Aïssa.

Nous nous souviendrons longtemps encore du spectacle étrange que nous ont donné deux cent de ces fanatisés venus au mois de septembre dernier en pèlerinage auprès d'un marabout de Djerba : à la couleur locale près, nous nous serions facilement crus devant quelque troupe foraine nous exhibant ses meilleurs sujets ; avaleurs de sabre ou mangeurs de viande crue, de scorpion, de feuilles de cactus et de serpents. Nous devons dire aussi que le moins curieux de ce spectacle n'était pas l'admiratif ébahissement des bons Djerbiens qui assistaient en grand nombre à ces singulières séances et qui eussent été désolés d'ailleurs de trouver autre part que dans la magie l'explication de toutes ces pitreries.

Le chef du clergé musulman a le titre de Chikr-ul-Islam. Après lui, viennent les Imans, les ulémas, les mollads et les muezzins, qui remplissent dans l'île l'exercice du culte dans 300 mosquées ou zaouias.

En dehors du clergé, il y a encore les marabouts, fanatiques ou illuminés, que les musulmans vénèrent et accablent de présents en nature et en argent, convaincus qu'ils ont la puissance de faire des miracles et de guérir souvent par des prières les maladies les plus rebelles. A leur mort, on leur élève des mausolées où l'on vient encore faire des prières.

L'île de Djerba est (qu'on nous pardonne l'expression !) pour ainsi dire pavée de ces espèces de tumulus. Pour ne pas rendre la planche 1^{re} trop confuse, nous n'avons pu porter que quelques-uns de ces marabouts, mais les plus en honneur sont :

En partant d'Houmt-Souk, longeant la côte et se dirigeant vers l'est : Si Saïd, Si Smars, Dj. Ztettin, Si Achem, Si Sliman, Zella-Hadoua, Si Saraus, Si Ale. Dj. ben Hassen, Chebahia, Dj. Oursiren, Dj. Si Hiach, Dj. Messayer, Dj. Guallata, Ben Chikr, Dj. bou Bounous, Dj. bel Ammar, Si Ahmar, Si Tauzereck, Chikr Si Hiana, Si Djemmour et Si Salem.

Dans l'intérieur de l'île : Si bou Crella, Dj. Tagouminis, Dj. Tachieda, Beni Aïklouf, Dj. Tlakin, Dj. Medrazin, Beni Daout, Bel Kassem, Dj. Tagudbar, Si Houbin, Si Gïafsa, Dj. Mira, Si Zekri, Dj. el Kebir, Si Bellaon. Si Bettain, Dj. Messen, Si Embarke, Taraons, Mokmak, Tieness, El Mai, Beni Direc, Oued Aama, Krechan, Si Mossa, Beni Maguent, Oued Rhen, Si Zid, O. Sbib, Dj. Barran, Dj. Chikr Abdallah, Kenença, Dj. bou Ismail, Dj. Zekri, Dj. Berkous, Dj. ben Ahmar, Dj. Fouzir, Dj. ben Zeckri, Dj. Hallouta, Dj. ben Ceka, Si Sanet, Dj. bou Cella, Dj. Terguera, Dj. Boukiere, Si Cuilfa, Dj. el Haroha, etc.

Instruction

En principe, les colonies et les différents cultes ont des écoles entièrement indépendantes de l'autorité locale.

Une petite école française à Houmt-Souk, tenue par trois sœurs de Saint-Joseph.

Les israélites et les indigènes ont chacun de petites écoles dirigées par des thalebs (savants) ; mais l'instruction secondaire n'est donnée qu'à Tunis.

Les Djerbiens conservent précieusement le souvenir des anciens neckairs (docteurs) qui, dès les premiers siècles, ont habité l'île ou y ont apporté le fruit de leurs études.

Les plus remarquables d'entre eux sont :

Bou Messouar, de l'Herasse ; dès son plus jeune âge, il quitte son pays pour aller s'instruire. Après avoir mené une vie très austère, il acquiert une certaine fortune qui lui permet d'apprendre la jurisprudence auprès du Chikr Bou Zekria Yahia ben Younesse es Sedrati. Il se marie dans le Nefoussa et vient à Djerba vers 828. Son dévouement et sa charité lui procurent une réputation de savant et de généreux. Nous avons vu plus haut qu'il avait commencé la construction du Djemâa-el-Kebir. Il meurt au commencement du IX^e siècle et est enterré près de Gallala, dans le cimetière de Houmet-el-Fehécine.

Fecil, son fils, continue l'œuvre de son père et devient savant jurisconsulte. Il meurt à la fin du IX^e siècle.

Chikr Ismaïl Edj Djetali, savant iman que la jalousie envieuse des Tripolitains force à venir à Djerba où il professe et où il meurt en 1238.

Chikr Gassen Edj Djenaoui et son frère Ikreleff, tous deux fils du chikr Ed Djenaoui.

Chikr Amor ben Moknasse, qui est enterré à Houmt-Cedrien.

Chikr Daoud et Tlati, savant jurisconsulte, faussement accusé par ses ennemis de s'être plaint à Tunis de la tyrannie des soldats de Dragut, qui le fit tuer en 1497. Il est enterré à Berkouk.

Chikr Belgassem ben Saïd, des Younesse de Cedrien, qui meurt en 1577.

Chikr Ahmed ben Ali Setta, de Cedouikèche. Après avoir appris au Caire la théologie et la logique avec les docteurs du Djemâa-el-Azehar, il revient à Djerba, où il s'occupe de lettres et de sciences jusqu'en 1578, époque de sa mort.

Chikr Mohammed ben Amor ben Mohammed, son fils et son élève, qui acquiert, lui aussi, une grande réputation.

Chikr Metsilehâne ben Bouzid, de Cedrien, savant iman qui professe dans le Djemâa-Beni-Sakine, et meurt en 1613.

Chikr Slimane edj Djebatli, de Cedrien, qui meurt en 1615.

Chikr Ibrahim ben Abdallah ben Ibrahim ben Abi Bakkar ben Amor, né à Djoumena en 1555, apprend au Caire la théologie et la rhétorique, vient à Djerba, où il continue l'étude de la science avec les lettrés dans le Djemâa-el-Grorba. Mourad Bey ben Ali lui ayant fait construire une medersa (école), il s'y transporte avec les lettres dont il fait des savants. Il meurt en 1749.

Administration

Les diverses nationalités sont représentées à Houmt-Souk par des consuls ou agents consulaires du commerce, destinés à protéger et à régler les affaires de leurs nationaux.

Les israélites sont placés sous la protection d'un consul choisi par eux ; mais la majorité sont protégés Français.

D'ailleurs, l'abolition des capitulations a, depuis la fin de l'année dernière, rendu tous les habitants de l'île justiciables des tribunaux français.

L'administration locale subsiste néanmoins, toujours sous le contrôle français, d'après les anciens principes, et le gouvernement de l'île appartient à un kaïd, dont la résidence légale est à Houmt-Souk, mais qui, de fait, habite Tunis. Ce kaïd se nomme Mohammed ben Ismaïl et n'est autre que le neveu du célèbre Mustapha ben Ismaïl, ce si profond et sincère admirateur de notre Paris, où il a fait de si longs séjours.

En son absence, les affaires sont gérées par le khalifa Si Ahmed ben Brahim, le frère de notre agent consulaire et agent de la Compagnie générale Transatlantique française.

D'ailleurs, à Djerba comme dans les autres régions de la Tunisie, les divers services ou administrations, la perception des impôts, etc., sont ou seront successivement confiés à des fonctionnaires ou employés français.

DEUXIEME PARTIE

Géographie politique

L'on est en droit de se demander, dès l'abord, si la population de Djerba peut être regardée comme descendant plus particulièrement des Autochthones ou premiers habitants du sol.

Nous avons dit déjà qu'il y avait de grandes probabilités en faveur de ce groupe de populations auquel on a donné le nom commun de Berbères, et que c'est à ces populations que doit s'appliquer l'antique dénomination de Lybiens.

L'attention des émigrants de Tyr et de Grèce ne pouvait guère, en effet, être attirée que par l'importance de ces premières peuplades autochtones, dont l'association des Lotophages faisait partie.

Les seuls souvenirs qui nous soient restés de cette époque sont des contes et des légendes mythologiques, dont nous avons montré l'in vraisemblance.

Il faut donc attendre le moment où les incursions phéniciennes viennent apporter la civilisation asiatique, et où les grecs s'établissent en Cyrénaïque.

Cette période de sept siècles est occupée à la colonisation du littoral méditerranéen et à des luttes contre les indigènes ; mais elle se termine en Sicile et en Espagne par les deux guerres puniques qui font tomber cette contrée sous la domination romaine.

Avec l'Afrique tout entière, Djerba reçoit les bienfaits du génie entreprenant des nouveaux conquérants qui y apportent la civilisation de la métropole et rendent l'agriculture florissante. Des villes sont bientôt bâties, dont les ruines ont suffisamment démontré l'importance ; Gallus et Volusianus y sont élevés à la dignité d'augustes.

Malheureusement, des dissensions intestines, des soulèvements surgissent ; les révoltes successives de Firmus, soutenues par les fanatiques religieux qui s'étaient vus persécuter, préparent la chute de l'empire, chute qui devient définitive à la suite de la rivalité d'Aëtius et de Boniface, et qui fait passer ces conquêtes aux mains des Vandales.

Genséric, leur chef, cherche, dès le milieu du V^e siècle, à établir solidement sa puissance et à organiser sa conquête sur des bases régulières et permanentes. Il partage les terrains, constitue une armée de terre et une marine, puis recherche de nouvelles possessions.

Mais, en mourant, il ne lègue à ses successeurs ni son génie ni son austérité. Aussi, en 533, la victoire de Tricameron remportée sur Gélimer par Bélisaire, général de Justinien, met l'Afrique sous la domination de Constantinople.

Les administrateurs envoyés de Grèce ont alors le tort de livrer le pays à une avide exploitation et de réclamer pour leur propre compte les terres qui avaient fait autrefois partie du domaine de l'empire.

Par des moyens énergiques, Salomon, successeur de Bélisaire dans le commandement de l'Afrique, arrête un instant ces tendances envahissantes.

Malgré tous ces efforts, l'autorité des Césars court vers sa ruine et doit bientôt céder sa place à celle des Arabes.

En effet, après les deux tentatives couronnées de succès faites par Abdallah ben Saïd, Ebn Kadidjeh, lieutenant du khalifa Moavia, entre en Afrique en 665, à la tête de 10,000 Arabes, a bientôt battu les 30,000 Grecs qui lui étaient opposés, et prend possession des villes de la côte.

Djerba devient donc arabe.

A partir de ce moment, et jusqu'au milieu du XI^e siècle, les dynasties se succèdent avec une alternative de succès et de défaites.

Mais, à cette époque, les Zirides laissent tomber leurs Etats au pouvoir du grand comte Roger II, roi de Sicile.

C'est ainsi que, de 1155 à 1170, Djerba, après de sanglants combats, tombe au pouvoir des Européens, à la suite du traité que le gouverneur Hassen Es-Sanehedji est obligé de signer.

Quelques années plus tard, l'émir de l'Ouest Abdel Moumen ben Ali Zenati force les Européens à rendre ce pays.

Vers le milieu du XIII^e siècle, les Espagnols font une première tentative sur l'île, où ils viennent aborder et où ils sont vigoureusement reçus par les Djerbiens. Du Djerid, où il était avec ses troupes, Abib Fares ben Ahmed el Afeci, qui régnait alors, vient au secours de Djerba, passe la mer à Tarbella et fait essuyer aux Espagnols une sanglante défaite.

C'est à la suite de cette défaite que fut construit, avec les têtes et les ossements des vaincus, le Bordj-Rious que nous avons mentionné plus haut.

Au commencement du XIV^e siècle, Abi Zekria es-Semoumeni est nommé gouverneur de l'île. A cette même époque, Pierre de Navare, commandant l'armée espagnole, après s'être emparé d'Oran et de Bougie, puis de Tripoli, vient aborder au sud de l'île, et prévient les indigènes rassemblés à Bordj-Castille et à Ksar-Messaoud que s'ils ne lui livrent Djerba, il s'en emparera par la force.

Semoumeni ayant répondu qu'il désirait ardemment le combat, les Espagnols commencent leur débarquement ; mais ne se voyant pas en nombre, ils retournent à Tripoli.

Croyant à une ruse de guerre, les Djerbiens s'établissent sur leurs positions qu'ils fortifient. Bien leur en prend d'ailleurs, car cinquante-trois jours après, les Espagnols viennent de nouveau débarquer avec tout leur matériel.

Après des alternatives de succès et de défaites, les Djerbiens restent encore vainqueurs de la lutte. De plus, pendant leur retraite, un vent violent jette à la côte plusieurs bateaux espagnols qui tombent aux mains des vainqueurs. Les autres retournent à Tripoli.

Une deuxième tentative est plus heureuse pour les Européens, qui restent maîtres de l'île pendant près d'un demi-siècle.

Nous voyons pendant toute cette période un homme avoir une influence considérable sur les destinées de cette contrée ; c'est Dragut. Né dans la presqu'île de Mentaché, il sert d'abord Kaïd-Eddin qui, ayant remarqué son courage et son habileté, lui donne le commandement de douze galères avec lesquelles il ravage les côtes d'Italie. Mais, pris par le neveu d'André Doria, il est réduit à ramer comme esclave à la chiourme d'un navire génois pendant quatre ans. Racheté par Kaïd-Eddin et mis à la tête des corsaires, il recommence ses pillages et ses luttes sur le littoral tunisien, avec André Doria, qui s'était assuré le concours de Mouley-Assein, roi de Tunis et vassal de Charles-Quint.

Bloqué à Djerba par la flotte de l'amiral génois, Dragut est obligé, pour pouvoir gagner avec ses galères la partie occidentale du continent, de faire creuser l'entrée orientale du canal d'El-Kantara.

En 1551, il reçoit le commandement de Tripoli, qui venait d'être enlevé aux chevaliers de Malte.

En 1560, il revient près de Djerba, réunit ses forces à celles de l'amiral turc Pioli, détruit la flotte espagnole de La Cerda, fait massacrer les soldats chrétiens et leur chef don Alvar de Sante, puis, avec leurs têtes et leurs ossements, fait construire près du Bordj-el-Kébir-el-Hassar la pyramide des crânes.

Cette période est aussi marquée par l'apparition de la peste qui décime les habitants et jette l'île dans une profonde désolation.

L'île étant revenue en la possession de Tunis, la politique et les intrigues amènent alors de fréquents changements de chikrs et une série de luttes intestines.

C'est d'abord Ahmed ben Moussa, un mécontent qui réunit les Akkara et les Oureghramma, vient débarquer avec eux à Adjim et livrer bataille au chikr Moussa ben Salah.

Battu à Houmt-Tadjemout, ce dernier se réfugie à Houmt-Souk, dans le Bordj-el-Kébir ; mais il y est poursuivi et est obligé de s'enfuir dans une barque. Il demande du secours à

Younesse Bey ben Ali, qui lui donne les Zouaoua, avec lesquels il revient à Djerba, défait et poursuit jusqu'à Tarbella les partisans d'Ahmed ben Moussa, en massacre un grand nombre, et, avec leurs têtes, construit un bordj à côté du Bordj-Rious espagnol.

Il jouit, du reste, peu de son succès, car, atteint d'aliénation mentale, il est bientôt destitué.

Pendant le demi-siècle qui suit, la peste exerce de nouveau ses ravages dans l'île.

La fin du XVI^e siècle voit recommencer les luttes avec le gouvernement tripolitaïn, lors de la nomination d'Ali-Pacha comme gouverneur de Tripoli, après le départ d'Ali-Pacha ben Ghormali.

Au mois de janvier 1794, neuf vaisseaux, placés sous le commandement de Kara-Mohammed, viennent, par une nuit très sombre, jeter l'ancre devant Aghir et débarquer les troupes tripolitaines.

Celles-ci se divisent en trois corps, et, dès le lendemain matin, à la pointe du jour, elles se portent en avant.

En apprenant cette nouvelle, le Kaïd Hemida ben Gassem ben Aiâd, gouverneur de Djerba, s'enfuit jusqu'à Houmt-Souk, où il s'enferme dans le bordj.

Les Tripolitains, auxquels s'étaient joints les Djerbiens opposés à la guerre, livrent au pillage la maison du gouverneur, dont les serviteurs prennent la fuite, et arrivent à Houmt-Souk.

Kara-Mohammed est aussitôt nommé gouverneur en remplacement de ben Aiâd. Le premier acte de son gouvernement est d'accorder l'aman aux habitants et aux soldats qui s'étaient retirés dans les bordjs. Aussi, chacun lui fait-il sa soumission sans la moindre résistance.

Quant au Caïd ben Aiâd, dès qu'il avait vu arriver les Tripolitains, il s'était sauvé sur une barque, et s'était réfugié sur un navire envoyé par Kormane, avec lequel il s'était rendu à Sfax, auprès du Caïd Mahmoud Edj Djellouli, qui rendit compte immédiatement de tous ces événements à Hamouda-Pacha.

Celui-ci réunit aussitôt un corps de volontaires (soldats et arabes) qu'il fait embarquer à la Goulette (Halk-el-Oued).

La flotte, placée sous le commandement d'El Hadj Ali Edj Djeziri, quitte ce port le 22 février, et, après s'être grossie en chemin de plusieurs bateaux venus de la côte tunisienne, elle arrive le 5 mars devant Djerba, où elle se trouve en présence de la flotte tripolitaine. Celle-ci est sans doute prise de peur, car elle lui cède immédiatement la place sans combat et retourne sur Tripoli.

A cette nouvelle, Kara-Mohammed se met en état de défense ; mais, lorsque, huit jours après, les Tunisiens opèrent leur débarquement, il est battu et réduit à s'enfuir avec ses soldats

qui sont heureusement recueillis et reconduits par des vaisseaux tripolitains qui étaient en ce moment dans le port de la Sekia.

Après ce succès, Edj-Djeziri est nommé gouverneur, mais il laisse ses soldats piller le Souk et rançonner les habitants. Aussi, dès sa rentrée à Tunis, ces faits lui sont si sévèrement reprochés par Hamouda-Pacha qu'il en devient fou.

A partir de cette époque et jusqu'à l'occupation française, la situation de l'île ne change plus, et sa tranquillité n'est plus troublée que par la peste, fléau maudit, qui vient encore apporter sa ruine pendant les années 1809 et 1859...

Le souvenir des causes de la campagne de Tunisie, et les conclusions du traité du Bardo qui y mit fin, sont encore présents à la mémoire de tous. Aussi n'y reviendrons-nous pas. Nous nous contenterons de constater que, pendant tout le temps que dura l'expédition, l'île resta très calme, et que, lorsque les troupes françaises vinrent y débarquer au mois de septembre 1881, personne ne s'opposa à leur descente.

Dès l'abord, elle fut un centre militaire assez important ; mais, peu à peu, les troupes et les services en furent retirés, et il ne reste plus maintenant qu'une compagnie d'infanterie détachée d'un des corps de Gabès.

Effectif bien suffisant, car les Djerbiens supportent bien facilement le protectorat français, dont ils reconnaissent les bienfaits. Liberté plus grande, régularité dans la perception des impôts, diminution de l'arbitraire, etc.

Ils en ont, nous le savons, témoigné sinon leur affection, du moins leur reconnaissance et leur respect, aux généraux commandant le corps d'occupation et à M. le Ministre résident.

Aussi avons-nous l'intime conviction que, si la colonisation française y est favorisée d'une façon suffisante pour mettre dans des mains françaises le commerce encore trop accaparé par les étrangers, la France aura bientôt une source sérieuse de revenus dans la fertile et pittoresque île de Djerba.

ERRATA

PAGES	LIGNES	AU LIEU DE :	LISEZ
1	17	Patroze	Batroze
4	5	centre	centres
4	8	son	sont
6	22	sensiblement quadrilatère	sensiblement un
6	23	Boudj	Bordj
6	34	Agathémén	Agathèmère
8	21	c'est	est puisé dans
8	34	Soria	Loria
9	15	Lemoumeni	Semoumeni
9	28	construction	reconstruction
9	30	Mahammed	Mohammed
10	13	du XIII ^e	du milieu du XIII ^e
11	7	Djeboua	Djeboud
12	12	le Meninx	la Menix
12	28	qu'elle	quelle
13	27	Truk	Trick
14	2	<i>Houmt-Adjin</i>	<i>Houmt-Adjim</i>
14	7	Adjin	Adjim
15	8	bout	bord
15	11	On le désigne	On la désigne
15	26	enchir	henchir
16	4	<i>Midum</i>	<i>Midoun</i>
16	5	<i>Cédonikèche</i>	<i>Cédouikèche</i>
16	9	n'insisterons	insisterons
16	17	se hasardait	s'y hasardait
16	18	Stradiasme	Stadiasme
18	10	<i>Bordj-Truk</i>	<i>Bordj-Trick</i>
20	5	pommier	pommiers
20	14	<i>Cédonikèche</i>	<i>Cédouikèche</i>
21	7	id.	id.
21	18	<i>karos</i>	<i>χάρος</i>
32	17	Si-Djemor	Si-Djermor
34	29	Dj. el Haroha	Dj. el Haroba

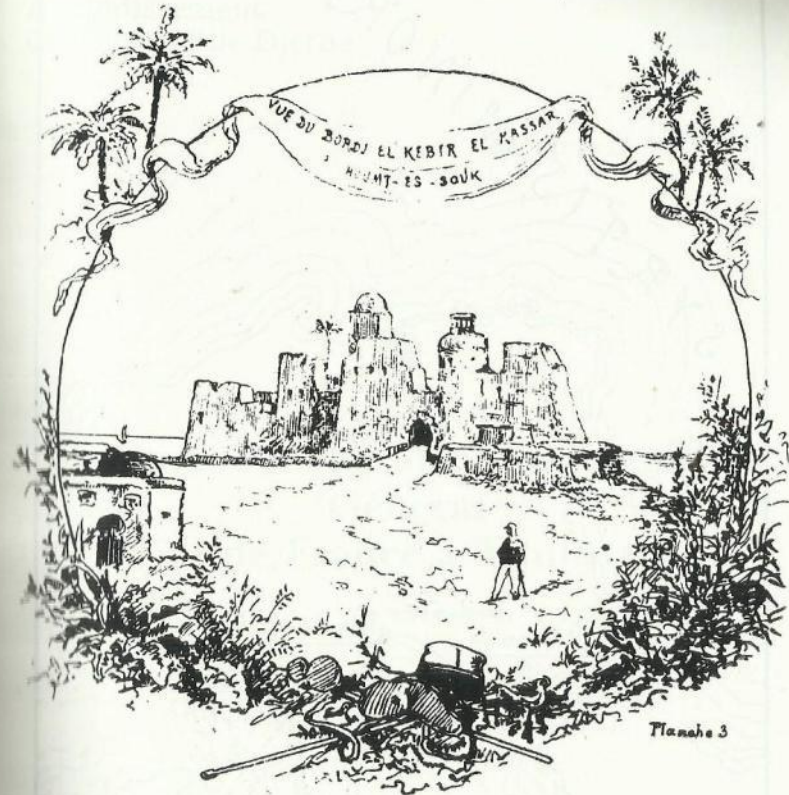
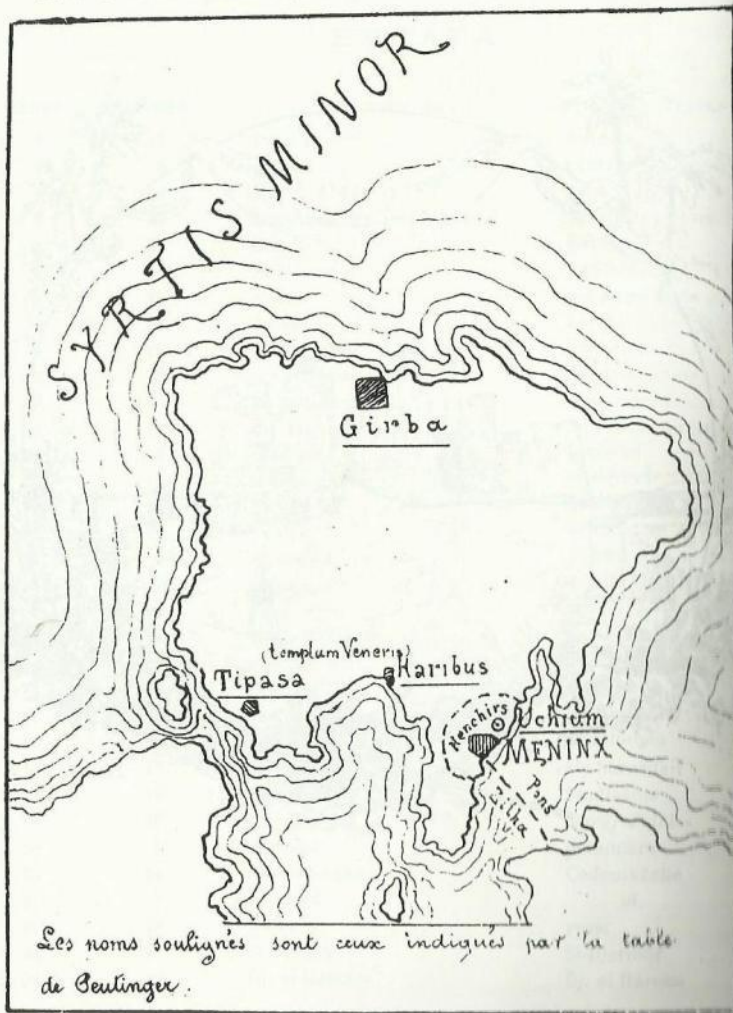


Planche 3

Planche 2
 LOTOPHAGITIS INSVLA VE MENINX



Les noms soulignés sont ceux indiqués par la table de Beulinger.

J. BRULARD del.

Arrondissement
 de Contrôle de Djerba

Djerba le 15 Mars 1887

A Monsieur le Ministre Résident
 Général
 de France à Tunis

Monsieur le Ministre

Situation matérielle et morale des populations de Djerba

La population musulmane, de beaucoup la plus nombreuse, est sobre et laborieuse. On l'évalue à environ 30.000 âmes et je fais effectuer en ce moment le recensement nominatif des chefs de famille, opération très longue et qui demandera un certain temps pour être faite consciencieusement.

Cette population s'occupe des travaux de jardinage, de la culture des jardins dans lesquels on compte près de 400.000 oliviers, des palmiers, des vignes splendides et de nombreux arbres fruitiers. En outre de la culture, les indigènes fabriquent de la poterie commune de la chaux et se livrent à la confection des étoffes et tissus dits de Djerba, qui autrefois étaient l'objet d'un commerce considérable avec la Tripolitaine, l'Égypte et la Turquie. C'était, avec la culture de l'olivier, la véritable richesse du pays car elle permettait aux familles les plus pauvres de vivre dans l'aisance.

Malheureusement depuis quelques années le commerce d'exportation des tissus a diminué de moitié, et les étoffes fabriquées par les Djerbiens se vendent difficilement. C'est surtout depuis l'installation des Anglais en Égypte que cette diminution de vente s'est fait sentir d'une façon sensible. Les uns l'attribuent à la misère toujours croissante des populations de l'extrême Orient, et les autres à ce que les Anglais, gens essentiellement pratiques, font confectionner en Angleterre, par leurs fabriques, des tissus du même genre que ceux de Djerba et les vendent à moitié prix aux populations du pays.

Peut-être doit-on attribuer la diminution des exportations à ces deux causes réunies, mais ce qu'il y a de certain, c'est que les Djerbiens ne pouvant soutenir la concurrence qui leur est faite et ne pouvant vendre leurs tissus ont été obligés d'abandonner leurs métiers qui ne leur produisent plus de quoi vivre. Il s'ensuit un malaise général et une misère dont se ressentent surtout les pauvres gens qui, vivant au jour le jour de leur travail de tissage n'ont pas d'autre industrie pour vivre.

D'un autre côté, par suite de la sécheresse, les oliviers n'ayant pu être arrosés convenablement ne produisent depuis trois ans que le tiers de la récolte ordinaire des bonnes années, et cette diminution du principal de leurs revenus, pèse lourdement sur les cultivateurs.

Le caractère des indigènes de Djerba est bon et bienveillant à l'exception de la plupart de ceux qui ont séjourné longtemps en Algérie et sont devenus naturalisés ou protégés français, des

employés à divers titres des agences consulaires qui se prétendent nationaux étrangers, et, subissant les influences étrangères font de l'opposition au Caïd et frondent l'autorité, ils sont généralement soumis et obéissent docilement aux ordres de leurs Chefs. Ils sont religieux et attachés à leurs coutumes, mais si la masse ignorante est un peu fanatique, du moins ils ne sont pas intolérants.

Les Israélites de Hara Kébira et de Hara Sghira, ainsi que ceux de Houmet Souk, comme la plupart de leurs congénères de la Régence, exercent les professions de marchands, brocanteurs et revendeurs, maréchaux-ferrants, forgerons, bijoutiers, épiciers, et se livrent surtout à l'usure beaucoup plus lucrative que tout autre industrie. Ce sont les véritables parasites des populations auxquelles ils se cramponnent et à ce point de vue sont peu intéressants.

Un certain nombre d'entre eux sont nationaux étrangers et à ce titre se prétendent relever des agents consulaires dont ils sont les protégés. Bien que généralement plus propres que les autres juifs des villes de l'intérieur de la régence, l'hygiène chez eux laisse beaucoup à désirer. Ils restent confinés dans leurs villages, refractaires à toute idée de progrès, soumis à leurs rabbins, et donc ignorants fanatiques et intolérants. Aucune famille juive n'envoie des enfants à l'École française à Houmt Souk et, d'après ce qui m'a été dit, leurs rabbins leur auraient défendu, tant qu'il n'y aura pas un rabbin attaché à la dite école comme il y a un taleb musulman.

En dehors des fonctionnaires français du gouvernement tunisien et de leurs familles, ainsi que de quelques négociants européens, Israélites pour la plupart, il existe à Houmet Souk, une population maltaise catholique d'environ 400 âmes. Cette population est restée très-attachée aux pratiques religieuses de la religion catholique et suit aveuglement les instructions de son curé, elle ne parle que le maltais et l'arabe.

Le recensement de la population européenne qui vient d'être effectué a donné un total de 496 âmes, comprenant 125 hommes et 116 femmes, 124 garçons et 131 filles.

Le sol de l'île est généralement sablonneux et partout où l'on peut l'arroser suffisamment, il est d'une grande fertilité, malheureusement il n'existe pas d'eau courante, l'eau des pluies fait fréquemment défaut et celle de la majeure partie des puits est saunâtre.

La population en est réduite à boire l'eau recueillie dans les citernes, eau qui manque quelque fois dans les mois de sécheresse.

Travaux d'utilité publique effectués par l'Etat à Houmet Souk et dans l'île de Djerba

Les travaux de ce genre exécutés sur les fonds de l'Etat se bornent aux suivants :

1) La construction d'un appontement pour permettre aux barques et aux chalands d'accoster, de débarquer et embarquer les marchandises.

2) L'ouverture du tronçon de route carrossable de cet appontement à Houmet Souk. Cette route d'une longueur d'un kilomètre, y compris la voie d'accès du quai à l'appontement, a coûté 40.000 piastres. Elle est bordée des deux côtés par une rangée de palmiers dont la plantation a coûté 4.000 piastres.

On procède en ce moment à la construction du bâtiment qui doit être affecté à la douane et dont le devis estimatif s'élève à 55.000 piastres.

Ce sont jusqu'à ce jour les seuls travaux d'utilité publique et les seules dépenses faites par le Budget Tunisien dans l'île de Djerba. Le personnel des ponts et chaussées actuellement un cantonnier et un surveillant coûte annuellement 8.260 piastres.

Tableaux des ressources en impôts et revenus divers payés par les populations de l'île de Djerba, et encaissés annuellement par l'Etat

Les impôts payés par les indigènes de Djerba sont :

1) La medjba impôt de capitation qui est de 45 piastres par tête et par an, y compris les frais de perception.

2) Le khodor, impôt de répartition sur le produit des jardins. Ce dernier est fixé à 100.000 piastres par an.

3) L'achour sur les céréales, blé et orge, qui jusqu'à présent s'est payé en nature mais qui, à partir de l'exercice actuel sera transformé et payé en argent.

4) L'achour perçu sur le produit des oliviers qui se paie lorsque la récolte des olives a été transformée en huile à raison d'une mesure, toutes les dix mesures d'huile. Cet impôt est mis chaque année en adjudication.

Voici le produit de ces divers impôts

Date des années ou exercices	Impôt Medjba payé à raison de 40 piastres par an		Produit des Khodor	Produit de l'achour sur le blé et l'orge en piastres	Observations
	Nbre de contribuables	Montant en piastres			
1298	3.329	133.160	100.000		La perception d'un impôt ne coûte aucun frais à l'Etat, les frais d'assiette et de perception étant en plus à la charge des contribuables
1299	3.363	134.520	100.000	9229.14	
1300	3.463	138.520	100.000	10483.8	
1302	4.264	170.560	100.000	8528	
1303	4.570	182.800	100.000	4826.4	
1304	5.209	208.360	100.000		

Produit de l'achour de l'huile, mis tous les ans en adjudication

Année 1880	50.000 piastres
Année 1881	180.000 d°
Année 1882	10.000 d°
Année 1883	20.000 d°
Année 1884	93.000 d°
Année 1885	30.000 d°
Année 1886	47.000 d°

L'adjudication des mahsoulats, droits à percevoir sur les marchés de l'île de Djerba a produit les sommes suivantes :

Année 1880	100.000 piastres
Année 1881	100.000 piastres
Année 1882	100.000 piastres
Année 1883	100.000 piastres
Année 1884	100.000 piastres
Année 1885	105.000 piastres
Année 1886	116.000 piastres
Année 1887	129.000 piastres
	<hr/>
	850.000 piastres

Soit une moyenne annuelle de 106.250 piastres

Il y a en outre les produits du monopole de la vente des tabacs, du sel, des éponges qui sont compris dans les adjudications générales faites à Tunis et dont je n'ai pu avoir les chiffres à Djerba, mais qu'il est facile d'obtenir de la Direction des finances à Tunis.

DOUANES

D'après les renseignements puisés à la direction des Douanes de Djerba voici le produit brut des droits perçus sur les Importations et les Exportations de l'Ile ainsi que celui de divers Droits perçus depuis quelques années seulement

Années	Produits des Douanes		Produit de la vente du papier timbre	Produit de la caroube sur la vente des Immeubles	Produit des droits sanitaires	Produits de la vente des poudres	Produit du poids public
	Import.	Export.					
1880-81	24.000	96.000	9.700	"	"	"	"
1882	54.000	140.000	9.300	4.400	"	"	"
1883	43.000	170.000	7.000	6.900	"	"	"
1884	42.000	216.000	11.700	11.200	"	"	"
1885	42.600	105.000	13.062	6.020	6.900	"	"
1886	32.700	58.900	9.800	6.200	13.074	2.212	2.138

Le produit de la caroube sur la vente des immeubles était compris autrefois dans la mise en adjudication des mahsoulats de l'Ile de Djerba et ce n'est que depuis 1882, Exercice 1298, qu'il est perçu par l'administration des Douanes comme contribution diverse.

Les droits sanitaires ne sont perçus par la douane que depuis 1885, enfin le dépôt de poudres de Djerba, et la perception pour le poids public n'ont été établis qu'en 1886.

La dépense totale du personnel de la Douane qui comprend : 1 receveur, 1 commis, 4 surveillants, 3 gardes et 2 gardiens pour la poudre s'élève annuellement à la somme de 13.920 piastres, plus 1200 francs pour location des bâtiments de la Douane.

Bien que le service des Postes et Télégraphes relève directement du gouvernement français, j'ai vu utile à titre de renseignement, de faire figurer ici le rendement du bureau de Djerba, parce qu'il indique par les envois et le paiement des mandats, le mouvement commercial auquel donnent lieu les transactions effectuées dans l'île.

Années	Produit des dépêches Télégraphiques	Produit des mandats 1 %	Montant des mandats		Produit de la vente Timbres poste	Observations
			Envoyés à l'extérieur	Payés par le bureau de Djerba		
1883	9.640 f	336 f	33.500 f	57.500 f	1.214 f	Les totaux sont ici évalués en francs et non en piastres
1884	4.370 f	284 f	28.600 f	25.000 f	1.085 f	
1885	6.500 f	575 f	56.500 f	84.000 f	1.687 f	
1886	6.390 f	600 f	61.000 f	69.000 f	2.935 f	

Les dépenses du personnel du bureau des postes et Télégraphes de Djerba qui comprend : 1 receveur, 1 commis, 1 facteur sont de 7.900 francs par an, plus 1.000 f. pour location de bâtiment servant de bureau.

En résumé, en prenant les Recettes des Impôts par les Indigènes de Djerba en 1886 (exercice 1303) et des divers revenus encaissés par le gouvernement tunisien pour cet exercice on obtient le total suivant :

Impôts	1° Medjba	182,800	287.626
	2° Khodor	100,000	
	3° Achour sur les céréales	4,826	

Produit de l'adjudication l'achour sur l'huile 47.000

Douanes	Produit de l'adjudication de mahsoulats		129.000
	Produit des importations	32.700	
	Produit des exportations	58.900	
	Papier timbré	9.800	
	Produit de la caroube	6.200	122.812
	Droits sanitaires	13.074	
	Poids public	2.138	
Total :			586.438

En négligeant le produit de la vente des poudres qui a été en 1886 de 2.212 piastres, ainsi que tout ce qui est relatif aux Postes et Télégraphes on a en chiffres ronds une somme de 586.400 piastres qui sera dépassée en 1887.

Avec le produit de l'adjudication du monopole des tabacs et du sel et celui de la pêche des éponges on peut affirmer que l'île de Djerba et les populations qui l'habitent versent annuellement dans les caisses Beylicales plus de 600.000 piastres.

ETABLISSEMENTS PUBLICS — Ecoles —

Il y a à Houmet Souk une école de filles et une Ecole de garçons.

La première de beaucoup la plus ancienne et dont l'installation primitive est due à l'initiative de l'œuvre des missions étrangères, est dirigée par deux sœurs de l'œuvre de St Joseph de l'apparition.

Elle compte 60 élèves, dont 4 françaises et les autres maltaises ou italiennes catholiques. Chacune des sœurs reçoit du gouvernement tunisien un traitement mensuel de 84 piastres ou pour toutes les deux une somme annuelle de 1.616 piastres.

La maison dont elles habitent l'étage supérieur et dont le rez-de-chaussée sert d'école aux enfants a, jusqu'à ce jour, été loué par son Eminence le cardinal Lavignerie. Le rez-de-chaussée est divisé en deux petites salles de classes et étroites dans lesquelles les enfants manqueraient d'air et étoufferaient, si on n'avait la précaution, pendant la durée des classes, de tenir ouvertes les portes qui donnent sur la rue ; enfin il n'y a pas de cour pour la récréation des enfants.

Le fait suivant donnera une idée de l'exiguité du local habité par les sœurs. Elles sont obligées de laver ou de faire laver leur linge dans la salle même qui sert de classe aux enfants où se trouve la citerne pour tirer l'eau et de profiter pour faire la lessive du jeudi de chaque semaine, jour pendant lequel les enfants ont congé.

Les fillettes maltaises appartiennent toutes à des familles excessivement pauvres qui les retirent de l'école aussitôt qu'elles peuvent les utiliser au moindre travail. Aussi, aucune d'elles ne peut apporter à l'Ecole le fil et les aiguilles nécessaires pour recevoir quelques notions de couture et de raccommodage et ce sont les sœurs qui, sur leur modique traitement, sont obligées de prélever la valeur de ces fournitures et outre le fil et les aiguilles d'acheter également le papier, l'encre et les plumes dont se servent quelques unes de leurs Ecolières.

Il y a là une situation pénible à laquelle il importe de remédier le plus tôt possible, et qui mérite d'attirer l'attention du gouvernement Tunisien.

Aucune fille israélite ou musulmane ne fréquente l'Ecole des sœurs.

L'Ecole des garçons est dirigée par un instituteur laïque, Monsieur Louis qui a demandé sa rentrée en France.

Elle fonctionne depuis le mois de septembre 1885 et comptait lors de mon arrivée à Djerba 14 élèves présents dont 8 européens et 6 musulmans, à la suite des indications que j'ai donné à l'instituteur, il a actuellement 47 élèves présents dont 35 européens et 12 musulmans.

La salle d'Etudes ne comporte des places que pour 40 places et 7 élèves sont obligés de se tenir debout. Il y a à côté de la salle d'Etudes une petite salle qui sert au taleb attaché à l'Ecole pour donner aux élèves musulmans des leçons de langue et d'écriture en arabe.

L'immeuble dans lequel l'Ecole est installée et qui sert en même temps de logement à l'Instituteur et à sa femme, est la propriété du Gouverneur de Djerba, Si Ahmad Ben Brahim, à l'initiative duquel on doit l'installation de cette école.

Le chef indigène a fait, jusqu'à ce jour, toutes les avances pour la construction du matériel établi d'après les indications de l'instituteur et a payé une partie des réparations effectuées

pour mettre l'immeuble en état. Les dépenses effectuées à cet effet, y compris la confection du matériel, se sont élevées à la somme de 2.100 piastres, sur laquelle le Caïd a reçu 975 piastres provenant d'une souscription faite par les habitants musulmans et européens de Djerba. Il lui reste dû 1.125 piastres dont il a fait l'avance. Il avait loué son immeuble pour deux ans à raison mille piastres par an et demande à être remboursé des 1.125 piastres dont il a fait l'avance ou bien à recevoir le prix des deux années de location de son immeuble.

Cette demande du Caïd qui est toute en faveur de ce chef indigène m'a paru digne d'être prise en considération et de vous être signalée.

Les locaux de l'immeuble et les salles sont suffisamment aérés et cette Ecole est dans des conditions hygiéniques bien supérieures à celle de l'Ecole des sœurs.

Les élèves maltais appartenant tous à des familles fort pauvres ne peuvent acheter les cahiers, plumes, encre etc, qui leurs sont nécessaires et c'est l'instituteur qui a fait la dépense de ces fournitures qui s'élèvent à ce jour à une soixantaine de francs, dépense qu'il y aurait lieu de lui rembourser. Jusqu'à ce jour, aucun enfant israélite n'a encore fréquenté l'école. J'ai donné à deux israélites adultes, agés l'un de 22 ans et l'autre de 20 ans, l'autorisation de suivre les cours de l'instituteur et ces deux hommes qui m'avaient fait cette demande ont en un mois de temps appris à lire et à écrire en français.

L'Instituteur reçoit du Gouvernement Tunisien un traitement mensuel de 292 piastre soit 3.504 piastres par an. Il a en outre, une petite indemnité trimestrielle comme chargé des observations météorologiques piastres par trimestre. Le talib arabe a 100 piastres par mois, soit 1.200 par an, et il y a également un garçon arabe payé 60 piastres par mois ou 720 piastres par an comme chargé de la propreté des locaux et de la surveillance des enfants pendant les récréations.

EGLISE, PRESBYTERE ET CURE

Le curé de Djerba, Monsieur l'abbé Joseph Darmanin est un prêtre maltais qui a été pendant longtemps aumonier militaire dans l'armée anglaise en Chine et au Japon. C'est un homme intelligent, un esprit éclairé, instruit et tolérant qui déplore l'ignorance et la misère de ses paroissiens et fait tous ses efforts pour les instruire, les moraliser et les pousser dans la voie du travail et de l'épargne.

Il a été placé à Djerba par son Eminence le Cardinal Lavignerie qui pourvoit à tous ses besoins et à ceux de son église. Il jouit d'une grande influence et a beaucoup d'autorité sur les maltais qui suivent aveuglement ses conseils et c'est par son intermédiaire que j'ai pu ces quelques jours, porter de 8 à 35 le

chiffre des enfants européens préquantant l'Ecole.

Il est dévoué de cœur et d'âme à son éminence le Cardinal et exécutera religieusement toutes les prescriptions de ce Prélat.

CAPITAINES DE PORT OU RAIS DE MARSJA

Il y a dans l'île de Djerba quatre Capitaines de port ou rais de marsja pour la surveillance du cabotage et de la côte, savoir :

1) Ramdan Ben Leheudès à Houmet Souk payé 208,33 piastres par mois.

2) Bou Salem Guerfallah, à El Adjim, payé 100 p. par mois.

3) Dahman Ben Zekri, à El Kantara, payé 75 p. par mois

4) Ahmed Ben El Hadj Saïd, à El Aghir, payé 75 p. par mois.

Le traitement de ces indigènes qui s'élève annuellement à 5.500 piastres est payé par la Direction des Travaux Publics, Section des Ports.

BIENS HABBIOUS REVENUS ET ADMINISTRATION

L'île de Djerba possède de nombreux habbous dont je fais faire le relevé en ce moment.

D'après les renseignements qui m'ont été fournis par le Naïb des Djemaïa si Ali Ben Brahim el Djoumani, l'administration des habbous possède dans l'île plus de 40.000 oliviers dont le produit de la vente de la récolte dans les bonnes années peut dépasser 300.000 piastres et dans les années moyennes atteint 25 à 30.000 piastres.

Les palmiers donnent un revenu annuel de 3.000 piastres et la location des immeubles produit 6.000 piastres par an. Enfin la location des terres de labours dans les années pluvieuses s'élève à 2 ou 3.000 piastres.

Depuis l'année 1301, date de l'entrée en fonction du Naïb si Ali Ben Brahim el Djoumeri, les revenus ci-après ont été encaissés par lui et envoyés à Tunis, après défalcation faite des dépenses auxquelles il avait à pourvoir :

Années	Produit de la vente de la récolte des olives	Produit des palmiers	Produit de la location des immeubles	Totaux	Observations
1301	60.000	3.000	6.000	69.000	Il y a lieu d'ajouter à ces chiffres le produit de la location des terres de labours qui varie chaque année entre 2 et 3000 pias.
1302	30.000	3.000	6.000	39.000	
1303	15.000	3.000	6.000	24.000	

Sur ces revenus, le Naïb Si Ali Ben Brahim el Djoumeni, touche un traitement mensuel de 250 piastres, il a avec lui un secrétaire payé 75 piastres par mois et un Aoun payé 25 piastres par mois. Il a en outre 2 adouls payés chacun 75 piastres par mois et un Aoun chargé de surveiller les travaux de réparations exécutés aux immeubles et qui sert en même temps d'oukil ou avocat pour représenter l'administration des habbous devant la Justice à l'occasion des procès ou des différends auxquels donnent lieu les recherches faites en vue de découvrir les biens habbous détenus indûment par les indigènes de l'île.

Voici le total annuel auquel s'élève ces traitements :

1) Le Naïb de Djemaïa	250 piastres par mois	— par an	3.000
2) Son secrétaire	75 piastres par mois	— par an	900
3) Son aoun	25 piastres par mois	— par an	300
4) Deux adouls chacun	75 piastres par mois	— par an	1.800
5) L'amin avocat	90 piastres par mois	— par an	1.080

Total des traitements fixés... 7.080 par an

En outre de ces employés à traitement fixe, il y a dans l'île de Djerba sept oukils de Djemaïa avec un receveur qui tous les huit touchent chacun une caroube par piastre sur le produit des rentes, ventes et revenus des habbous.

On voit par les renseignements qui précèdent que le personnel employé à Djerba pour l'administration des habbous nécessite des émoluments qui en 1303 ont absorbé plus du tiers des revenus de cette administration dans l'île, et malgré ce nombreux personnel les immeubles appartenant aux habbous ne sont pas entretenus et la plupart tombent en ruines.

Il y a là une situation anormale digne de fixer l'attention d'une administration sérieuse.

Je reviendrai dans un rapport spécial sur la question des habbous de Djerba en indiquant un moyen pratique pour diminuer les dépenses de cette administration tout en augmentant ses revenus et en faisant concourir les Biens Habbous au développement de la richesse agricole de l'île.

Les revenus des Biens Habbous de Djerba servent encore à payer le traitement des magistrats ci-après :

1) Traitement du Cadi de Djerba	1.800 pias. par an
2) traitement de Bach Muphti	1.800 pias. par an
3) Traitement du Muphti	1.440 pias. par an
4) Traitement du Cadi du Ougharmas el Khezen	900 pias. par an
5) Traitement du Cadi des Ougharmas Touazin	900 pias. par an
6) Traitement du Cadi du Djebel el Abiod	900 pias. par an
7) Traitement du Muphti de Djebel el Abiod	500 pias. par an

Total : 8.240 pias.

Le Naïb du Djemaïa Si Ali Ben Brahim el Djoumeni est un homme intelligent, instruit et qui s'occupe beaucoup de la question des habbous qui produisaient fort peu avant son entrée en fonctions. Il a mis de l'ordre dans les registres destinés à constater les droits de son administration dans les habbous dont la plupart n'étaient pas reconnus. Il a fait procéder sur place à la reconnaissance de milliers de parcelles disséminées dans l'île et a fait numérotter les oliviers habbous. J'ai tout lieu de croire que son administration n'aura qu'à se féliciter de ses services.

BESOINS A SATISFAIRE

J'ai donné un aperçu des ressources de l'île et des Impôts payés par les populations qui l'habitent et encaissés par l'Etat, et je vais donner maintenant le détail des besoins auxquels il y aurait lieu de pourvoir.

Ces besoins sont nombreux, mais avant tout, ce qu'il faut à Djerba et ce qu'il est indispensable d'y envoyer, c'est un docteur.

La place d'agent sanitaire à Djerba, actuellement vacante, offre au gouvernement tunisien une occasion excellente d'y envoyer un docteur auquel il pourrait accorder une rétribution convenable sur le produit des Droits Sanitaires qui en 1886 ont été de 13.074 piastres.

L'année dernière une épidémie de croup a fait périr 18 enfants européens de Houmet Souk ainsi qu'un certain nombre d'enfants indigènes, et dans le cas où le choléra ou la peste viendrait à éclater dans l'île, on ne manquerait pas d'accuser le gouvernement tunisien de laisser sans secours les européens et la nombreuse population indigène de Djerba alors qu'il lui est facile, en prélevant sur le produit des droits sanitaires un traitement convenable, d'avoir un praticien ne demandant pas mieux de s'installer à Houmet Souk.

Outre l'emploi d'agent sanitaire, il remplirait les fonctions de vétérinaire et s'assurerait de la salubrité des viandes de boucherie vendues sur les marchés et recevrait pour ce service une indemnité sur le budget de la commune. Il pourrait en outre avoir une pharmacie et se ferait payer par les gens aisés les visites médicales qu'il leur ferait. En supposant que l'Etat lui alloua un traitement de 3.000 francs, la commune 800 francs d'indemnité, il pourrait se faire avec ses visites et sa pharmacie une moyenne de 12 à 15.000 francs, ce qui équivaldrait à la place de médecin de colonisation de première classe en Algérie.

Il ne faut pas que le gouvernement tunisien perde de vue, qu'à Houmet Souk il y a une population européenne agglomérée

qui comprend 116 femmes, 124 garçons et 131 filles auxquels les soins d'un docteur sont indispensables, aussi ai-je mis l'envoi et l'installation d'un docteur à Djerba comme le premier et le plus urgent des besoins à satisfaire.

Tout est à faire à Djerba, tout y est à organiser, à créer, car jusqu'à ce jour on peut dire que rien, ou presque rien n'a été fait.

J'ai réuni à Houmet Souk les membres de la commission municipale et j'ai préparé avec eux le premier projet de Budget local.

Ainsi que vous le remarquerez, ce budget est tout restreint, et comme la Municipalité n'a d'autres ressources que la taxe de balayage et d'éclairage imposée aux habitants je leur ai fait demander à l'Etat, pour l'exercice 1304, une subvention de 10.000 piastres à l'aide de laquelle on pourvoira aux premières nécessités.

Je vous le répète, rien n'existe à Houmet Souk et tous les services sont à créer et à organiser. Les Bureaux de la Mairie ont été installés dans un local du Dar El Bey qui a été réparé à cet effet et comme mobilier on n'a fait l'achat que des meubles les plus indispensables.

Un crédit de 500 piastres a été inscrit pour faire l'achat de quelques outils au moyen desquels on pourra effectuer les travaux de voirie les plus urgents.

Enfin ce budget dont j'ai revu attentivement tous les articles répond aux besoins du moment de la ville de Houmet Souk.

Il ne faut pas en effet compter pouvoir faire autre chose cette année à Houmet Souk, puisque la Municipalité n'a pas encore à sa disposition les outils nécessaires à l'exécution du moindre travail.

Grâce à l'initiative du Caïd Si Ahmed Ben Brahim, dont on ne saurait assez faire l'éloge, la Ville de Houmet Souk est actuellement éclairée le soir avec des lanternes à pétroles, et un Israélite de la localité a pris pour six mois, moyennant la somme de 1.700 piastres l'entreprise de l'éclairage et du balayage, mais en dehors du balayage des rues et de cet éclairage rien n'a été fait et les rues comme les places ont besoin d'être nivelées de façon à donner une pente aux eaux de pluie.

Une mesure d'assainissement qui s'impose tout d'abord, c'est la construction sur des points choisis, à proximité du quartier des souks et de l'emplacement des différents marchés, de latrines publiques où les indigènes étrangers à la localité, qui affluent à Houmet Souk les lundi et jeudi de chaque semaine, puissent satisfaire leurs besoins naturels.

Le projet du Budget contient des crédits qui seront affectés à ces améliorations et je serais heureux pour le motif développé dans le procès-verbal de la séance, procès-verbal que j'ai rédi-

gé, aucun du membres de la Commission Municipale n'étant en état de le faire, de vous voir ratifier toutes les demandes de crédit qui y sont contenus.

En le faisant vous me donnerez aux yeux de la Commission Municipale, l'appui matériel qui m'est nécessaire pour mener à bien la tâche que vous m'avez confiée.

TRAVAUX PAR VOIE D'URGENCE A EXECUTER DANS L'ILE DE DJERBA

- 1) Forage d'un puits artésien
- 2) Construction des écoles pour garçons et filles
- 3) Construction de la route carrossable de Houmet Souk à El Kantara, passant par Hara Seghira, Houmet Sedouikeh et Guellala avec deux embranchements, l'un de Hara Seghira à El Adjem et l'autre de Hara Seghira à Bordj El Aghir en passant par Cedrien et Midoun, mais les travaux de routes ne devront être entrepris, qu'après le forage du puits artésien et la construction des écoles.

J'ai mis en tête des travaux d'utilité publique à exécuter à Djerba le forage d'un puit artésien comme étant le travail le plus urgent à entreprendre dans l'île. La réussite de ce puits aurait pour les populations de l'île de Djerba les conséquences les plus avantages car il donnerait à Djerba l'eau douce qui fait complètement défaut à l'heure actuelle sur plusieurs points de son territoire, et assurerait la récolte des olives et des céréales, qui ne manquent jamais les années pluvieuses.

Si l'on se rapporte au rendement de l'achour sur l'huile en 1881, on voit que la vente du produit en matière de cet impôt a donné cette année là une somme de Cent quatre vingt mille piastres! Cette somme représentant approximativement le dixième de la récolte, la valeur de cette dernière a dû être au minimum de *un million huit cent mille piastres*. Si d'un autre côté on prend les renseignements fournis par le Naïb des Dje-maïa au sujet du rendement des 40.000 oliviers possédés par les habbous de Djerba, rendement qu'il évalue pendant les bonnes années à plus de 300.000 piastres, on voit que le rendement total des 400.000 pieds d'oliviers qui existent dans l'île peut être évalué sans exagération à *plus de deux millions de piastres* dans les bonnes années.

Or, par suite du manque d'eau les bonnes récoltes n'ont lieu que tous les trois ou quatre ans tandis qu'avec l'eau que fournirait un puits artésien les bonnes récoltes moyennes seraient annuellement assurées.

La dépense qu'entraînerait le forage de ce puits artésien ne serait donc en réalité qu'une avance que ferait le gouvernement, assuré par la plus-value du rendement des impôts de rentrer en peu de temps dans les déboursés.

Cette dépense est du reste peu élevée si on la compare aux résultats qu'elle produirait.

D'après les renseignements fournis à M. Bourgeois, conducteur des Ponts-et-chaussées à Djerba par la maison générale des sondages, *Mulot Saint-Just et Leon Dru*, à Paris, le chiffre approximatif de la dépense d'un puits artésien, calculé d'après les travaux effectués récemment à l'Oued Maleh près de Gabès et Sfax, s'élèverait à 23.000 francs pour une profondeur de 120 mètres, ce qui porterait le forage du puits à environ de 192 francs le mètre courant. Le puits de l'Oued Maleh a moins coûté et les terrains de Djerba sont similaires à ceux de Gabès, dont ils ne sont du reste que le prolongement.

D'après M. Léon Dru qui a visité récemment la contrée en venant de Sfax et de l'Oued Maleh, on peut, comme à l'Oued Maleh, espérer trouver à Djerba une nappe jaillissante et il estime qu'on atteindra la même couche qu'à l'Oued Maleh avec 25 ou 30 pour % de moins de profondeur.

Djerba est moins éloignée des massifs montagneux du Djorf Bougherara et de Djorf el Adjim dans lesquels on trouve des eaux courantes, que Sfax des massifs du Bou Heudma. Tout concourt donc pour permettre d'espérer qu'on obtiendra à une profondeur relativement faible, une nappe jaillissante dont les eaux transforment le pays au point de vue agricole.

Or, le sol de Djerba est des plus fertiles et ses jardins ne demandent que de l'eau douce pour produire en abondance les légumes et les fruits les plus variés. C'est par excellence le pays de la vigne qui est à l'abri du phylloxera et qui, une fois cultivée en grand est appelée par son produit, de concert avec celui de l'olivier, de l'amandier et du figier, à décupler en quelques années la richesse agricole de l'île de Djerba et à faire de Djerba le plus beau fleuron de la couronne Beylicale.

Voici le détail des dépenses qu'entraînerait le forage du puits artésien calculé pour une profondeur de 120 mètres

— Chef soudeur, frais de voyage, aller et retour	2.840 F
— Plus 400 F par mois pendant 4 mois	1.600 F
— Emploi de tubes, transport compris	10.900 F
— Main d'œuvre pendant 4 mois	6.370 F
— Installation d'une baraque pour le chef soudeur s'il est éloigné des habitations	900 F
— Indemnité de 2 F accordée par mètre courant de profondeur au chef soudeur	240 F
— Frais imprévus	150 F

Total général de la dépense 23.000 F

Le gouvernement tunisien qui encaisse tous les ans plus de 500.000 piastres des impôts et revenus de Djerba, tous ses frais payés, ne saurait se refuser d'effectuer cette dépense, alors que ce travail aura pour résultat d'augmenter la richesse agricole du pays, le bien être des populations, et partant de donner aux impôts une plus-value considérable.

Après le forage du puits artésien qui doit précéder tous les travaux à exécuter dans l'île, je placerai la construction d'un bâtiment à affecter aux écoles.

Il existe à l'entrée du centre de Houmet Souk des terrains habbous placés dans d'excellentes conditions hygiéniques pour un établissement de ce genre et l'administration des habbous qui n'en tire aucun profit pourrait le céder sans inconvénients pour recevoir cette affectation.

Il est assez vaste pour y construire un bâtiment qui servirait d'écoles aux garçons et aux filles, et de logement aux instituteurs et aux institutrices.

ROUTES

En dehors du tronçon de route d'un kilomètre de longueur qui relie l'apponement du quai de Houmet Souk au centre de ce nom, l'île de Djerba ne possède aucune route carrossable.

Les chemins multiples qui conduisent d'un point à un autre sont tous sablonneux, pleins de fondrières et très fatigants à suivre, aussi les piétons arabes et les cavaliers prennent-ils à travers champs sans se soucier des cultures qu'ils traversent et c'est ce qui explique la nécessité des clôtures en terre dont les habitants entourent leurs jardins.

Le réseau de routes carrossables à effectuer dans l'île comprendra : Une route carrossable de Houmet Souk à El Kantara passant par El Hara Séghira, Houmet Cedouikch et Guellala. Cette route aurait une longueur de 24 kilomètres.

A partir de Hara Seghira cette route aurait deux embranchements, le premier, de Hara Seghira à Bordj el Aghir passant par Cédrien et Midoun également d'environ 12 kilomètres, ce qui ferait un total d'environ 48 kilomètres, de routes carrossables à exécuter dans l'île de Djerba pour assurer la viabilité. Si l'on prend comme prix de revient d'un kilomètre, le chiffre de 40.000 piastres dépensé pour le tronçon de route du quai du port de Houmet Souk à ce centre, une somme de 1.920.000 piastres sera nécessaire pour cet objet, mais je le répète cette dépense ne devra être effectuée qu'après le forage du puits artésien et la construction des écoles.

Ainsi que le font connaître les renseignements qui précèdent, l'Etat qui encaisse tous les impôts et les revenus de l'île n'y a jamais fait le moindre travail d'utilité publique et n'y a jamais fait la moindre dépense dans le but de faciliter les communications, d'augmenter les transactions ou d'accroître la fortune publique en donnant un plus grand développement au commerce, à l'industrie ou à la richesse agricole du pays.

Si en France l'Etat agissait ainsi à l'égard d'un Département quelconque, si les routes n'y étaient pas entretenues, si une partie du produit des impôts n'y était pas dépensé en travaux productifs en un mot si comme à Djerba on se contentait d'encaisser le montant des impôts et de tous les revenus sans y rien dépenser, ne verrait-on pas dans ce département la misère remplacer l'abondance et le chiffre de la population décroître rapidement.

Or, c'est la situation dans laquelle se trouve aujourd'hui Djerba, dont la population laborieuse et animée d'un excellent esprit abandonne l'industrie des tissus qui ne peut plus la faire vivre. L'île manquant d'eau douce pour augmenter les cultures, les habitants ne peuvent se rejeter sur l'agriculture qui périlite de jour en jour faute de bras et de moyens d'action, les friches augmentent, les ruines s'amoncellent et les indigènes sont obligés de s'expatrier pour ne pas s'exposer à mourir de faim ou à périr de soif en demeurant dans l'île.

Tel est, Monsieur le Ministre le résumé fidèle de la situation actuelle de l'île de Djerba et de ses populations au point de vue matériel et moral.

J'ai indiqué le remède à côté du mal et il appartient à votre haute sagesse de donner aux aspirations de la population et aux besoins urgents que je vous ai signalés la suite favorable qu'ils comportent pour apporter l'abondance et la richesse sur ce point de la Régence.

Veillez agréer etc...

Le Contrôleur Civil,
Signé, Hardmayer,

SERVONNET JEAN
et
LAFFITE FERNAND

EN TUNISIE

LE GOLFE DE GABES 1888

Paris Challamel - 1888

L'ILE DE DJERBAH

Réminiscences homériques. — Le lotos. — Djerbah dans l'histoire. — Djerbah sous la domination arabe. — Djerbah il y a cent ans. — Le vrai Mahdi. — Aspect général. — Les habitants. — Cultivateurs. — Tisserands. — Potiers et marins. — Les villas : Houmt-Souk. — Houmt-Cedrien. — Houmt-Galala ; Houmt-Adjim. — Coup d'œil sur les côtes de Djerbah ; Aghir.

Réminiscences homériques

Il faut remonter aux temps héroïques, dont la prise de Troie, (1184 av. J.-C.), après un siège de dix ans, fut le principal épisode, pour retrouver, dans l'Histoire, la première mention qui ait été faite de l'île de *Djerbah*.

Le sage Ulysse, roi d'Ithaque, se couvrit de gloire pendant ce siège mémorable ; c'est lui, dit-on, qui inventa le stratagème du cheval de bois, grâce auquel la capitale de Priam tomba, par surprise, entre les mains des Grecs dissimulés dans ses flancs comme en une vaste caverne. Cette redoutable machine de guerre était d'apparence si inoffensive, que les Troyens n'avaient pas craint de la traîner, eux-mêmes, jusque dans leur citadelle. Après la chute de Troie, Ulysse se rangea fort imprudemment à l'avis d'Agamemnon, roi de Mycènes, qui, contrairement à l'opinion de son frère Ménélas, roi de Lacédémone, voulait différer encore son retour en Grèce. Mais quand le roi d'Ithaque songea enfin à regagner les côtes d'Epire, il dut subir une série de vicissitudes que le divin Homère nous a racontées en détail, dans son immortelle *Odyssée*.

On connaît les péripéties diverses de ce voyage, le plus extraordinaire de tous ceux qui aient été relatés : le débarquement d'Ulysse en Thrace, chez les Ciconiens qu'il fut obligé de combattre ; son arrivée dans l'île des Lotophages, où le poussa un vent contraire, et que ses compagnons, séduits par la saveur du *lotos*, refusèrent de quitter ; son combat, en Sicile, contre le cyclope Polyphème, fils de Neptune, auquel il creva l'œil, ce

qui lui attira le ressentiment du puissant dieu des Eaux ; sa visite au roi Aeole, qui, pour favoriser son retour, lui fit don d'une outre dans laquelle les vents contraires étaient soigneusement enfermés, outre que ses matelots eurent l'imprudence d'ouvrir, au moment même où ils distinguaient nettement les côtes élevées d'Ithaque, leur patrie ; l'affreuse tempête qui en résultat et qui rejeta les vaisseaux d'Ulysse sur les côtes d'Aeolie, dont le roi, maître des Vents, se refusa à l'aider de nouveau ; sa relâche imprudente chez les Lestrigons, de Sicile, qui détruisirent onze sur douze de ses vaisseaux ; son séjour dans l'île d'Æœa, où il se reposa pendant un an dans les bras de l'enchanteresse Circé, qui avait commencé, tout d'abord, par changer ses compagnons en pourceaux.

La seconde partie de l'interminable voyage du Héros grec, n'est pas moins intéressante que la première : Sa descente aux Enfers où il va consulter le sage Tirésias de Thèbes ; son retour chez Circé à laquelle il dit un éternel adieu ; sa résistance au voluptueux appel des Sirènes, dont il côtoie l'île enchanteresse ; ses terreurs, alors que fuyant le voisinage de la féroce Charybde, « qui engloutit les flots pour les rejeter ensuite avec d'horribles mugissements », il va se heurter à la vorace Scylla, « aux six têtes monstrueuses » ; son débarquement en Trinacrie, (la Sicile), chez Hélios, le dieu-soleil, dont il laisse immoler les troupeaux par ses compagnons ; le terrible châtiment que lui inflige Jupiter pour ce sacrilège ; son long séjour de huit années dans l'île d'Ogygie, chez la tendre Calypso ; son départ de chez la Nymphé, qu'il laisse inconsolable ; son arrivée à Corcyre, (Corfou), chez les Phéaciens, où la belle Nausicaa, (fille du roi Alcinoüs, lui fournit les moyens de regagner sa patrie ; enfin son retour à Ithaque où, après vingt ans d'absence, il a la bonne fortune de retrouver, l'attendant toujours, sa femme Pénélope qui restera éternellement, dans l'histoire des âges, comme le modèle accompli de toutes les fidélités ; tout cet ensemble d'aventures extraordinaires, que l'imagination du Poète a su colorer d'une si merveilleuse façon, constitue la plus attachante épopée qu'on puisse lire, et l'on n'en peut évoquer le souvenir sans s'y complaire. C'est ce qui excuse notre longue digression.

Ce qu'il faut retenir du récit homérique, c'est l'épisode relatif à l'île des *Lotophages*, qui, comme on sait, n'est autre que la *Djerbah* moderne.

Écoutons les paroles que le Poète met dans la bouche de son héros (1) :

« ...De là (2) je voguai neuf jours entiers abandonné aux vents

(1) Homère. *Odyssée*, livre IX.

(2) De l'île de Cythère.

impétueux, et le dixième jour j'abordai à la terre des Lotophages, qui se nourrissent du fruit d'une fleur. Nous descendîmes, nous fîmes de l'eau, et mes compagnons se mirent à préparer leur dîner. Après le repas je choisis deux des plus hardis de la troupe, et je les envoyai avec un héraut reconnaître le pays, et s'informer quels peuples l'habitaient. Ils marchent bien délibérés et se mêlent parmi ces peuples qui ne leur firent aucun mauvais traitement ; ils leur donnèrent seulement à goûter de leurs fruits de *Lotos*. Tous ceux qui mangeaient de ce fruit ne voulaient ni s'en retourner, ni donner de leurs nouvelles ; ils n'avaient d'autre envie que de demeurer là, avec ces peuples, et de vivre de *Lotos* dans un oubli entier de leur patrie. Mais je les envoyai prendre, et malgré leurs larmes je les fis monter sur leurs vaisseaux... »

Le Lotos

Quel était donc ce fruit mystérieux d'une telle saveur que les plus chers souvenirs en étaient oubliés ?

La question de savoir à quel arbre moderne correspond le *Lotos* des anciens a fait et fera longtemps encore écrire bien des pages contradictoires.

Homère reste muet sur l'aspect extérieur du fruit énigmatique. « C'est le fruit d'une fleur », se borne-t-il à dire, en relatant ses étranges effets.

Hérodote n'en écrit guère plus long : « le fruit du lotos est de la grosseur d'une baie de lentisque et sa saveur rappelle celle de la datte (1) ».

Polybe est plus explicite. Il dit, en parlant du *Lotus lybica*, que c'est un petit arbre rude et épineux produisant un fruit de la grosseur d'une olive, avec un petit noyau osseux, qui vient, en croissant, couleur de pourpre, et qui a la douceur de celui du palmier. Son goût approche de celui de la figure et de la datte, avec une odeur encore plus agréable. On en retire un breuvage, délicieux qui a la saveur du vin, mais qui ne se conserve pas au-delà de dix jours... (2)

Il est à supposer que c'est un tel hypocras qui triompha de la raison des compagnons d'Ulysse, et de leurs sentiments les plus sacrés.

La description du lotos et de son fruit, par Polybe, se rapporte exactement, quant aux caractères extérieurs, au jujubier sauvage (*zyzyphus vulgaris*), *hannâb* en arabe. Mais ce qui rend ce rapprochement inadmissible, ce sont les éloges que l'historien grec donne, — probablement sur la foi d'Homère, et

(1) Hérodote, IV, CLXXVII

(2) Polybe, VII, II.

pour marquer la déférence et le respect que toute l'Antiquité portait au Divin Poète, — à ce fruit qu'il qualifie de délicieux. Car, en effet, les jujubes sauvages sont assez peu estimées, et les Arabes eux-mêmes, qui ont le sens du goût peu raffiné, n'en sont guère friands. Ils ne se donnent même pas la peine de les disputer aux oiseaux du ciel.

Cet arbuste, très voisin du jujubier cultivé, dont il ne diffère que par la forme des baies, ovales pour celui-ci, rondes pour celui-là, est, de nos jours, assez répandu sur les côtes du Nord de l'Afrique, principalement à Djerbah, où il forme d'épais massifs épineux, dépassant rarement une hauteur de trois mètres. La floraison de cette plante a lieu vers le mois de mai, et la maturité du fruit au août-septembre.

Une hypothèse plus récente et surtout plus ingénieuse, est la suivante : Il existe une certaine datte appelée *Rotob* par les indigènes. Ce mot, dont l'origine paraît plutôt lybienne que sémitique, a pu appartenir aux idiômes les plus anciens du Nord de l'Afrique.

Le mot *Lotophage*, écrit par Homère, ne serait qu'une mutation euphonique, fréquente dans l'antiquité, de *Rotophage*. Il n'y aurait plus qu'à supposer que la datte *Rotob*, qui est aujourd'hui d'une qualité inférieure, avait, il y a trente siècles, la saveur délicate qui caractérise la datte du Djerid, la délicieuse *Degla*, qui est bien le fruit le plus doux qui soit au monde. Le breuvage qu'on en retirait ne serait plus que la *lagmi*, que nous connaissons.

Le naturaliste grec Théophraste indique deux espèces de lotos (1). La description du lotos donnée par Pline (2), semble tirée de celles de Théophraste et de Polybe, avec une allusion à la rapsodie homérique.

Ne serait-il pas préférable, pour expliquer les vers d'Homère, qui ont tenu en échec tant de commentateurs, de ne voir dans le récit du Poète, qu'une de ces allégories qu'on retrouve si fréquemment dans ses œuvres ?

Les compagnons d'Ulysse, découragés par les pertes que leur infligèrent les Ciconiens, épuisés par une tempête de dix jours, la première qu'ils aient essuyée, sont repoussés bien loin de leur patrie par la violence des vents déchaînés ; ils abordent dans une île ignorée, chez un peuple hospitalier qui les accueille bien, qui leur offre, pour se rassasier, d'un fruit inconnu, mais délicieux ; ils s'abandonnent donc avec ivresse à ce repos inespéré, qui succède à tant de fatigues. Et quand Ulysse, toujours impatient de regagner Ithaque, essaie de secouer la torpeur de ses compagnons, lorsqu'il veut les entraîner de nouveau sur cette mer inclémente qui les a fait tant souffrir, il

(1) Théophraste, *Hist. plant.*, IV, III.

(2) Pline, *Hist. nat.*, XIII, XXXII.

n'est pas étonnant que les Grecs refusent d'écouter la voix de leur chef. Leur résistance s'explique par leurs misères passées. Tous ceux, même les marins, qui ont eu à subir les horreurs d'une tempête, comprendront ce sentiment. Homère a sans doute attribué au fruit du lotos ce qui n'était que le résultat d'un découragement profond.

DJERBAH DANS L'HISTOIRE

L'île des Lotophages était également connue, dans l'antiquité, sous le nom lybien de *Meninx*. Le navigateur grec Scylax la surnomme *Brachion*, à cause des bancs étendus qui l'entourent. Soumise d'abord aux Carthaginois, l'île fut, après la chute de Carthage, annexée à l'empire romain, et devint une dépendance de la province de Numidie.

L'empereur romain Trebonianus Gallus, (207-254), y naquit ainsi que son fils Volusianus ; ils ne portèrent la pourpre qu'un an, (252-253), et moururent tous deux en 254.

C'est à l'occasion de l'élévation au rang d' *Auguste* de ces deux empereurs, que le nom moderne de *Gerba* ou *Girba*, donné à l'ancienne *Meninx*, est signalé pour la première fois. Voici, en effet, ce que nous lisons dans l'historien latin Aurelius Victor, qui vivait au quatrième siècle de notre ère :

Creati in insula Meninge quae nunc Girba dicitur (1).

Dans sa Table des anciens itinéraires, le géographe allemand Peutinger indique, parmi les quatre villes signalées dans cette île, une cité du nom de *Girba*.

Djerbah, devenue romaine, eut sa période de grandeur et de prospérité. Elle eut ses palais de marbre, ses temples, ses amphithéâtres, ses maisons de campagne et ses villas, où les puissants fonctionnaires de l'Afrique venaient, avec les riches commerçants de la Byzacène, passer la belle saison et goûter les douceurs de son climat.

L'irrésistible mouvement qui, en 429, amena les Vandales en Afrique eut une influence considérable sur les destinées de ce pays. Leur roi, Genséric, marcha rapidement de conquête en conquête, et sut habilement profiter de l'intrigue féminine qui l'appela à Rome, (455), pour s'emparer de cette ville où régnait l'empereur Maximin. Les dépendances coloniales de l'empire romain tombèrent, de ce fait, sous la domination des Barbares. Et quand la chute de l'empire d'Occident fut complète, (476), Genséric tourna ses forces contre le trône d'Orient. Mais l'empereur Zénon effrayé se hâta de signer un traité qui consacrait la légitime possession, par les Vandales, de l'immense territoire compris entre la Cyrénaïque et l'Atlantique. La puissance de Genséric atteignit alors son apogée ; malheureusement la mort vint, en janvier 477, mettre un terme au règne glorieux de l'illustre roi barbare.

(1) Anrélius Victor, *Epitome*, chap. XLV.

Ses successeurs ne songèrent plus qu'à jouir en paix des conquêtes qu'il leur avait laissées ; les Vandales perdirent peu à peu leurs qualités guerrières, et quand le grand Justinien, empereur d'Orient, résolut de faire aux Barbares, une guerre qui devait soumettre à l'empire les anciennes possessions romaines, il trouva le terrain tout préparé. On connaît les péripéties de la lutte de Bélisaire, le général byzantin, contre Gélimer, le dernier roi Vandale, et la défaite de ce dernier à *Tricamarra*, (décembre 533), à huit lieues au S.-O. de Carthage. Cette bataille décisive rattacha l'Afrique au trône de Byzance. Mais, à partir de ce moment, elle fut constamment troublée par les soulèvements des tribus maures, qui nécessitèrent de nombreuses expéditions.

Après la mort de Justinien, (565), l'histoire se tait presque sur les événements qui se déroulent dans la grande colonie. Sous Héraclius, (610-641), toute l'Afrique, de l'Atlantique à l'Égypte, n'est qu'une dépendance de l'empire d'Orient.

C'est alors que l'Islamisme acquiert, presque brusquement, son extraordinaire développement. En 647 les Arabes s'emparèrent de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine ; en 658 un traité entre l'empereur Constantin et le khalife Moaviah, reconnaît à ce dernier une bonne moitié de l'Afrique. En 666, Moaviah établit sa puissance en fondant Kairouan ; en 697, Carthage est prise et détruite par Hassan, et les Arabes triomphants se répandent sur toute l'étendue du littoral africain, d'où le nom grec et romain se trouve à jamais effacé.

Djerbah suivit toutes ces fluctuations et fut successivement soumise aux peuples que le sort des armes favorisait.

DJERBAH SOUS LA DOMINATION ARABE

Les diverses dynasties arabes se disputèrent la possession de l'île jusqu'en 1135, époque où Roger, roi de Sicile, en fit la conquête. Elle fut reprise par les Almohades vers 1210.

En 1284, le roi Pierre d'Aragon confia à Roger de Loria, amiral d'Aragon et de Sicile, la mission de s'en emparer. L'expédition fut couronnée d'un plein succès, et le roi, pour marquer à Roger toute sa satisfaction, lui donna l'île de Djerbah en apanage. Afin de s'y maintenir plus facilement, l'amiral fit élever sur le bord de la mer, une vaste forteresse qui existe encore dans le voisinage d' *Oumt-Souk*, où elle est connue sous le nom de *Bordj-el-Kebir*. Roger de Loria transmit son royal privilège à ses descendants, Roger II de Loria, Charles de Loria, Roger III de Loria.

Ce dernier, assailli par un soulèvement des indigènes, et ne pouvant le réprimer faute de ressources pécuniaires, engagea Djerbah au roi de Sicile Frédéric, qui envoya Raymond Mon-

taner pour la pacifier (1308), et qui lui abandonna, en récompense, la jouissance de l'île jusqu'en 1315.

En 1333, une nouvelle insurrection indigène rendit à Djerbah son indépendance. Reprise en 1432 par Alphonse V d'Aragon, qui fit bâtir à l'entrée du canal Est et près du pont d' *El Kantara* qui la reliait à la terre ferme, un fort qui s'appelle aujourd'hui *Bordj Castil*, elle secoua le joug quelques années après.

En 1510, Ferdinand le Catholique étendit jusqu'à Tripoli le réseau de ses conquêtes en Afrique. Il fit diriger, contre Djerbah, une expédition commandée par Pierre de Navarre. Un débarquement s'opéra sous la conduite de don Garcia Alvarez de Tolède, duc d'Albe. Mais ses troupes souffrirent tellement de la soif qu'elles abandonnèrent leur chef qui se fit héroïquement tuer, et se débandèrent, poursuivies par les indigènes. Pierre de Navarre essaya vainement de les ramener contre l'ennemi, la soif cruelle leur avait enlevé toute énergie. Il se résigna à s'embarquer et à regagner Tripoli.

En 1521, Charles-Quint, pour venger la défaite précédente, envoya devant Djerbah une flotte qui fut victorieuse, et qui imposa aux habitants une contribution de guerre annuelle de cinq mille *dinars* d'or.

C'est vers cette époque (1524) que le fameux corsaire *Kheir-ed-Din*, surnommé Barberousse, secondé plus tard par son élève, le redoutable Dragut, s'empara de Djerbah dont tous deux firent leur arsenal.

On connaît les exploits de ce dernier corsaire qui tint si longtemps en échec les flottes de toute la chrétienté. Charles-Quint, sachant Dragut cantonné à Djerbah, voulut en finir avec le hardi forban.

Il envoya, en 1551, pour le surprendre, une escadre considérable commandée par l'amiral André Doria. Celui-ci se présenta inopinément à El Kantara, devant Bordj Castil. Dragut qui ne soupçonnait pas cette brusque invasion de ses ennemis, ne put se servir de sa flotte qui se trouvait en dangereuse position, bloquée d'un côté par Doria, acculée de l'autre au pont d'El Kantara, qui lui-même était environné de bancs de sable infranchissables. Pour gagner du temps il s'enferma dans la forteresse, et soutint, de terre, l'attaque des Espagnols. Mais craignant, à la longue, d'être pris, le hardi corsaire employa pour s'échapper et sauver ses navires, un fort ingénieux stratagème. Il fit creuser, la nuit, dans les bancs situés en arrière de ses galères, un canal par lequel il réussit à les faire pénétrer dans la petite mer dite de Bou Grara, qui s'étend au Sud de l'île. Il put, dès lors, doubler Djerbah par l'Ouest et gagner le large par le canal d' *Adjim*. Puis, prenant audacieusement

l'offensive, il captura dans le Golfe bon nombre de galères chrétiennes venues pour renforcer la flotte d'André Doria. Ce dernier, voyant que son ennemi lui échappait et craignant d'être bloqué lui-même fut obligé d'abandonner son entreprise.

Philippe II, qui succéda à Charles-Quint, tenta à son tour de réduire Dragut à l'impuissance. Il envoya en 1559, sur les côtes de Djerbah, une expédition forte de 10,000 hommes commandée par le vice-roi de Sicile, Jean de la Cerda, duc de Medina-Cœli. Ce dernier s'empara d'abord, sans difficulté, de la forteresse élevée autrefois par Roger de Loria, (*Bordj-el-Kebir*), et fit construire sur le pourtour de l'île, des ouvrages défensifs qu'on y retrouve encore. Mais Dragut ne tarda pas à réparaître avec une flotte turque importante. Il fit un siège mémorable du château-fort où s'était retranché le duc de Medina-Cœli. Puis il engagea le combat avec les galères chrétiennes qu'il dispersa, et dont la plupart tombèrent entre ses mains. Jean de la Cerda fut contraint de capituler, et la plus grande partie de l'armée espagnole fut capturée. Dragut, ivre de son triomphe, se conduisit alors en véritable barbare. Il fit décapiter tous les chrétiens, ses prisonniers, et de toutes leurs têtes tranchées il éleva, dans le voisinage de Bordj-el-Kebir, une pyramide qui n'avait pas moins de 130 pieds de tour, sur 30 pieds de hauteur (1).

Dragut conserva Djerbah, sans être inquiété, jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1565, au siège de Malte, où un boulet l'emporta.

Lorsque, en 1574, Sinan-Pacha se fut emparé de Tunis pour le compte des Turcs, l'île de Djerbah devint ce qu'elle est encore aujourd'hui, partie intégrante du territoire de la Régence.

DJERBAH IL Y A CENT ANS

Au commencement de ce siècle et avant l'abolition de l'esclavage, Djerbah, plus que jamais florissante, servait de principal débouché aux produits sahariens et aux marchandises provenant de l'intérieur de l'Afrique. C'est là qu'aboutissaient, par R'hat et R'hadamès, toutes les caravanes sillonnant le continent africain, du Fezzan au Sénégal.

(1) Ce hideux trophée existait encore il y a une quarantaine d'années. Les indigènes le nommaient *Bordj-el-Rious*, le *château des têtes*. On en distingue à peine l'emplacement aujourd'hui.

Monseigneur Sutter, qui fut longtemps évêque à Tunis, obtint de Ahmed-Bey que ce monument barbare serait détruit. Malgré l'opposition des Djerbains l'ordre beylical fut exécuté, et les crânes blanchis par les siècles des malheureux soldats de Medina-Cœli, furent enterrés dans le petit cimetière catholique de Djerbah, où une colonne commémorative fut élevée au-dessus de la sépulture.

On rencontrait, se coudoyant dans les villages de l'île verdoyante, des indigènes venus des points les plus opposés : du Raoussa, du Kanou, du Bornou, du Badjirmi, du Wadaï, du Darfour, du Khordofan. Les habitants de Tim-Bouktou y traitaient d'affaires avec ceux de Mourzouk et de Ouargla ; les Chouas musulmans s'y mêlaient aux nègres Kanori, adorateurs de fétiches ; les Sénégalais y frayaient avec les Touaregs.

Sur les places se pressaient de nombreux troupeaux d'esclaves ; dans les bazars s'entassaient les riches productions du Soudan : ivoire, poudre d'or, plumes d'autruche, peaux des grands fauves et des grands pachydermes, etc.

Les Pachas de Tripoli, jaloux du commerce de Djerbah, avaient souvent essayé de détourner sur leur capitale, les caravanes venues de l'intérieur, en les faisant inquiéter par des maraudeurs apostés sur les routes qu'elles suivaient habituellement. Mais celles-là armaient leurs noirs, et grâce à ce puissant concours les pillards étaient repoussés avec pertes. Les trafiquants d'esclaves trouvaient ainsi, dans leur marchandise humaine, non-seulement l'alléchante perspective d'un bénéfice assuré, mais encore un sérieux moyen de défense et de protection.

L'abolition de la traite porta à Djerbah un coup dont elle ne s'est pas relevée. Le nombre des caravanes ne tarda pas, en effet, à diminuer sensiblement.

Celles qui continuèrent à s'avancer sur le chemin de R'hadamès à Djerbah n'ayant plus, comme par le passé, une nombreuse escorte de nègres pour les assister au besoin, furent plus d'une fois pillées par les tribus indépendantes de la frontière, *Ourghemmas*, *Nouails*, qui, véritables pirates du désert, ne vivent, de nos jours encore, que de brigandages et de rapines. Peu à peu ces caravanes cessèrent de fréquenter une voie devenue par trop dangereuse, et s'accoutumèrent à prendre la route de Tripoli, plus longue de trois jours, il est vrai, mais rendue parfaitement sûre grâce à la vigilance des Pachas (1).

(1) En 1880, le docteur Lafitte qui habitait Sfax depuis sept ans et avait fait de longues études sur le Sud de la Tunisie, lança dans le monde scientifique l'idée qu'il caressait depuis longtemps, de rendre à Djerba son antique splendeur. Il présenta aux Sociétés Savantes un projet ayant pour but de faire refluer, comme autrefois, dans cette île, le courant commercial confisqué par Tripoli. Son but était d'établir une série de comptoirs, reliés entre eux par des caravanes régulières, et échelonnés sur la route qui conduit de Djerbah au Soudan. Il s'offrait, aidé de quelques amis, d'aller fonder à R'hadamès le premier de ces comptoirs, et de gagner ensuite de proche en proche le continent noir par la route de R'hat.

Ce projet brillamment développé à la Sorbonne par le capitaine Bordier, le 19 avril 1881, à la dix-neuvième réunion des Sociétés Savantes, avait réuni l'adhésion d'un grand nombre de personnes. Il allait enfin se réaliser pratiquement lorsqu'éclatèrent les événements de Tunisie. Leur conséquence immédiate a été d'accentuer le mouvement de recrudescence du fanatisme mu-

LE VRAI MAHDI

Aux puissantes qualités de fondateur de religion qu'il possédait à un si haut degré, Mahomet, le Prophète de Dieu, joignit une extraordinaire prescience de l'avenir. Il eut comme la divination des vicissitudes qui devaient plus tard atteindre ses disciples, et il leur donna à entendre que le christianisme triomphant viendrait, dans la suite des siècles, déposséder les fils de l'Islam de leurs légitimes conquêtes.

Mais pour ne pas décourager son peuple, il ajouta qu'un envoyé de Dieu, un *Mahdi*, parti de l'Occident, du *Moghreb*, se lèverait un jour pour rendre au Croissant sa splendeur momentanément obscurcie.

Depuis cette prophétie quelques musulmans illuminés ont joué au Mahdi ; tous ont trouvé, en plus ou moins grand nombre, des adhérents dont le fanatisme n'a jamais été ébranlé par l'impuissance ou l'inertie de ces faux-prophètes.

L'adversaire si souvent heureux des Anglais en Egypte, dans ces dernières années, fut un de ces apôtres. Mais il ne faut pas le confondre, non plus que son successeur, avec le chef religieux qui passe pour le vrai Mahdi et dont l'influence s'étend d'Alexandrie à Alger, de Benghazi au Wadaï.

Le vrai Mahdi, qui s'est révélé comme tel il y a une quinzaine d'années, se nomme Si Senoussi, fils de Si Mohammed ben Ali es Senoussi. Humble taleb (écrivain) à Medjaber, il a fondé l'ordre des Senoussia, dont les adeptes se reconnaissent entre eux à une façon spéciale de faire la prière.

Par ses vertus, son courage et son incontestable habileté, le chef des Senoussia est parvenu à se créer un véritable empire, et de la Zaouia qu'il a établie à dessein dans l'oasis de *Djerboub*, en pleine Cyrénaïque, loin de tout contact chrétien, il dirige d'une main hardie en même temps que prudente sa politique d'envahissement.

Le Mahdi professe à l'égard des Turcs, qu'il considère comme des Musulmans dégénérés, une haine presque équivalente à celle qu'il affiche contre les Chrétiens. Aussi la Tripolitaine lui

sulman. Celui-ci, commencé par la destruction de l'expédition Flatters, s'est continué par les massacres de la mission française de R'hadamès, par les exploits du pseudo-Mahdi, et naguère encore par l'assassinat de la garnison de R'hat.

Aussi le projet des comptoirs sahariens, qui aurait peut-être rendu à la France les mêmes services que la Cie des Indes rend à l'Angleterre, doit-il être abandonné pour de longues années. A l'heure actuelle, en effet, un chrétien ne saurait s'avancer à quelques kilomètres des frontières, sans courir le risque d'être assassiné.

Les environs de Tripoli sont d'ailleurs tout aussi dangereux, et l'on ne saurait sortir impunément des murs de *Benghazi*. Cette dernière ville appartient de fait au Cheikh *Senoussi*, bien que, diplomatiquement, elle fasse partie du domaine du Sultan de Stamboul.

obéit-elle mieux qu'au Sultan. Depuis qu'il s'est installé à deux journées de marche de l'oasis d'Ammon (Syouah), l'influence de Si Senoussi dans le Soudan s'est considérablement accrue, et l'on peut dire qu'il est le vrai chef du Fezzan et du Wadaï.

Par les zaouïas qu'il a fondées à R'hat, à R'hadamès et dans le Touat, il s'est allié les Touaregs, et bat en brèche le puissant ordre des Tidjania, rival du sien et ami de la France, qui depuis cette époque perd beaucoup de son crédit.

Le Mahdi tient tous les chemins, et ses adeptes fanatisés n'attendent qu'un signal pour se ranger autour de sa bannière et purger l'Afrique de la domination chrétienne (1). Des émissaires, partis de Djerboub, et munis des instructions du nouveau prophète, ne cessent de parcourir la Tunisie, l'Algérie, le Maroc, fomentant partout la haine contre le roumi, et poussant de tout leur pouvoir à l'insurrection. Qu'on y prenne garde !

(1) Dès 1876 Si Senoussi, qui avait rallié autour de lui la plupart des grands chefs algériens dépossédés et exilés après la formidable insurrection de 1871, essayait d'organiser avec eux un vaste soulèvement contre notre colonie.

M. Féraud, le diplomate bien connu, le seul peut-être qui ait pu pénétrer à fond les secrets de la tortueuse diplomatie arabe, était attaché, à cette époque, comme interprète principal de l'armée d'Afrique, au cabinet du Gouverneur de l'Algérie, l'illustre général Chanzy. Informé par ses renseignements particuliers des menées clandestines du nouveau Mahdi, dont personne encore ne connaissait l'origine, la demeure, ni les moyens d'action, M. Féraud n'hésita pas à se mettre à sa recherche.

Parti d'Alger en octobre 1876, à bord de l'avis de guerre le Cassard, il emmena avec lui, comme espions, des indigènes algériens qui possédaient toute sa confiance, et commença, avec l'aide de M. Roustan, chargé d'affaires de France à Tunis, une tournée d'investigation sur les côtes de la Régence. Le premier ministre du Bey, le général Khéreddine, qui ne dissimulait ni ses sympathies pour la France, ni la suspicion dans laquelle il tenait la nouvelle secte des Senoussia, prêta son appui le plus dévoué à la mission secrète de M. Féraud.

Ce dernier débarqua ses limiers en des points divers de la côte tunisienne et tripolitaine, fixa à chacun d'eux un itinéraire différent, embrassant une grande étendue de pays, et alla successivement les recueillir aux points de rendez-vous convenus d'avance. Puis, contrôlant les uns par les autres les renseignements de ses émissaires, l'habile diplomate put se mettre sur la piste du redoutable chef religieux, et la suivre, pour ainsi dire pas à pas, jusqu'à Benghazi, où il acquit la certitude que le lieu de sa retraite était l'oasis de Djerboub.

La ligne ininterrompue des zaouïas fondées par le Mahdi, et dont M. Féraud put établir l'intéressant relevé, s'étendait du Sud de la province de Constantine jusqu'à Djerboub, sans pénétrer toutefois en Tunisie. Indice grave : la plupart de ces zaouïas étaient abondamment pourvues d'armes et de poudre, et Si Senoussi avait eu récemment plus d'une entrevue avec le voyageur allemand Gérard Rholf, ancien sergent dans notre légion étrangère. La tactique du Mahdi ainsi ébauchée, ce personnage devenait, pour nous, beaucoup moins dangereux.

L'habileté avec laquelle M. Féraud avait accompli sa délicate et dangereuse mission, ne tarda pas à recevoir sa récompense. Nommé peu de temps après Consul général de France à Tripoli, il est aujourd'hui ministre plénipotentiaire à Tanger : nous le retrouverons sous peu ambassadeur à Constantinople.

ASPECT GENERAL

Djerbah a la forme d'un hexagone irrégulier de 40 kilomètres de diamètre et d'un périmètre approximatif de 160 kilomètres. Sa superficie, de 64.000 hectares pour une population de 40.000 habitants, en fait l'endroit relativement le plus peuplé de toute la Tunisie. L'île est généralement plate et s'élève à peine au-dessus du niveau de la mer ; aussi, du mouillage ordinaire des bâtiments, situé devant *Oumt-Souk*, (1) sa capitale, ne l'aperçoit-on que confusément.

Les abords de Djerbah sont très difficiles, entourée qu'elle est de bancs étendus, principalement à la côte Nord, où les fonds de 5 mètres, strictement nécessaires aux navires de moyen tonnage, sont à une distance de 7 à 8 kilomètres de la plage.

Les communications, rendues déjà pénibles à cause du long trajet à accomplir en embarcation, deviennent souvent impossibles lorsque les vents de l'Ouest, du Nord ou de l'Est soufflent avec quelque intensité. C'est en raison de cet inconvénient majeur, que, dès le 1^{er} Juillet 1881, la Compagnie générale Transatlantique, chargée du service postal en Tunisie, a fait mouiller devant Oumt-Souk, un ponton, la *Mater*, où les vapeurs de la Compagnie peuvent déposer, le cas échéant, voyageurs, marchandises et dépêches, qui attendent là que le temps soit redevenu maniable.

On s'explique difficilement que la Compagnie n'ait pas encore songé à opérer ses débarquements à *Sidi Toprana* ou à *Sidi Djamour*, par les mauvais temps d'Est ; à *Sidi Achem* ou même à *Aghir*, par ceux d'Ouest. Dans les deux cas les paquebots pourraient mouiller à moins d'un mille de terre et transiter en toute sécurité, à la plus grande satisfaction du commerce et des voyageurs. Le mouillage d'Oumt-Souk n'est qu'un mouillage de beau temps, qu'il sera toujours impossible d'améliorer ; les travaux à entreprendre seraient trop considérables, et tout à fait hors de proportion avec l'importance commerciale de l'île.

Djerbah se présente de loin au regard sous le riant aspect d'une enchanteresse oasis. A mesure qu'on en approche elle semble se transformer en un immense verger, de fort pittoresque apparence, car au-dessous de la cime verdoyante des palmiers, on distingue l'épais feuillage des oliviers, des caroubiers, des grenadiers, et autres arbres semblables à ceux que nous avons rencontrés déjà, soit à Sfax, soit à Gabès.

De nombreux points d'une éclatante blancheur, qui sont des

(1) Le mot *Oumt* que nous rencontrerons fréquemment à Djerbah veut dire quartier. Le mot *souk* signifie marché. — *Oumt-souk* : quartier du marché.

koubbas ou des habitations dispersées, se détachent gaiement du rideau de verdure, aux nuances diverses, qui constitue le fond du paysage, et mettent en relief les divers plans de la perspective un peu uniforme de l'ensemble.

A l'intérieur, quelques plis de terrain très boisés, apparaissent noyés dans les vapeurs bleuâtres du lointain.

Et quand le voyageur a pénétré dans cette île à l'aspect séduisant, il a l'heureuse fortune de n'éprouver aucune désillusion. Partout autour de lui il sent la vie, l'activité, le bien-être. Les chemins qu'il parcourt sont suffisamment ombragés par les arbres qui les bordent, la chaleur ne l'accable pas, le sable lui-même paraît plus doux, plus propice à la marche ; l'insulaire, autrefois fanatique et farouche, qu'il rencontre aujourd'hui sur la route, le salue d'un joyeux *salam* ; et il n'est pas jusqu'au bourricot qui le porte qui ne fasse preuve d'une agilité et d'une vigueur peu communes (1).

Une excursion à Djerbah reste donc, à tous les points de vue, agréable et intéressante.

LES HABITANTS

Les indigènes de Djerbah semblent se rattacher à la race libyenne ou carthaginoise, et l'idiome qu'ils parlent se rapproche beaucoup de la langue berbère. Ce qui accentue encore davantage la différence qui les sépare des autres sujets tunisiens, c'est qu'ils n'appartiennent, au point de vue religieux, à aucune des quatre sectes réputées orthodoxes, dans la religion de Mahomet. Ils forment, avec les gens du M'zab et du Zanzibar, une secte ayant un rite particulier, admettant, outre les quatre livres sacrés de Mahomet, un cinquième ouvrage d'Ali, genre du Prophète ; d'où le nom de *Khamsia* (les cinquièmes) qu'ils se donnent. Aussi les autres musulmans les considèrent-ils comme *Kharedjites*, ou schismatiques.

Descendants des hardis corsaires d'autrefois, dont ils se racontent encore les exploits, plusieurs d'entre eux ont une préférence marquée pour le métier de marin, et chaque année l'île de Djerbah arme pour le grand cabotage, un certain nombre de navires d'un tonnage appréciable ; d'autres, beaucoup plus nombreux, se livrent sur leurs côtes mêmes, à la pêche des éponges ou du poisson, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Le territoire de l'île est partagé en un grand nombre d'enclos, bien cultivés, dans lesquels la plupart des propriétaires ont fait construire leur maison d'habitation. La division du travail, qui

(1) Les *bourricots* de Djerbah jouissent d'une réputation méritée et sont très recherchés dans toute la Régence.

est la conséquence de ce morcellement de la propriété, est très favorable à la prospérité générale de l'île. On n'y trouve, en effet, d'autres terrains en friche que ceux qui sont absolument rebelles à tout essai de culture.

Il résulte de cette disposition, qu'il n'y a pas à Djerbah de centres de population bien importants, ni de villages proprement dits. Les habitations étant très disséminées, le groupement en villages, tel qu'il existe aujourd'hui, est plutôt administratif que réel.

L'inévitable Juif, usurier, brocanteur ou orfèvre, est relégué dans deux quartiers, l'un, la *petite Hara*, situé à 2 kil. environ de Oumt-Souk, contient de 5 à 600 habitants ; l'autre, la *grande Hara*, à 4 kil. environ, en compte 1.400 ; il est célèbre par une synagogue, la *Griba*, renommée comme lieu de pèlerinage dans toute la Tunisie et la Tripolitaine.

Est-il besoin d'ajouter que ces sortes de *Ghettos*, où habitent les Israélites Djerbains, sont bien les endroits les plus sordides et les plus malpropres qu'il soit possible de voir.

L'industrie des *Djerbi* (1) peut se limiter à quatre professions : cultivateurs, tisserands, potiers, marins.

CULTIVATEURS

Le sol de Djerbah est extrêmement fertile, surtout quand il est convenablement arrosé ; malheureusement les pluies sont fort rares dans cette région, et nulle rivière n'y coule. Aussi, les indigènes, pour combattre la sécheresse, ont-ils creusé nombre de puits, mis en action par un des procédés primitifs que nous avons décrits en parlant de Sfax, et qui donnent une eau de qualité médiocre, il est vrai, mais très suffisante pour l'irrigation. Chaque maison possède, en outre, une citerne destinée à recueillir les eaux du ciel, qu'on réserve soigneusement pour les usages domestiques.

Le cultivateur *Djerbi* est généralement plus industriel, plus travailleur et plus actif que le fellah tunisien. Le fait seul d'habiter dans sa propriété même, d'en surveiller tous les jours l'entretien et d'en constater les progrès, semble avoir développé chez lui une sollicitude plus grande pour le terrain qu'il exploite : il le soigne davantage et se laisse aller, volontiers, à joindre l'agréable à l'utile, en cultivant, par exemple, des parterres de fleurs, dans le seul but d'embellir son habitation.

On ne saurait méconnaître chez lui une certaine intelligence pratique jointe à une opiniâtreté qui lui font tirer le meilleur parti du sol sur lequel il s'est établi : ses plantations sont fort judicieusement disposées, et sans parler des palmiers et des

(1) *Djerbi*, nom arabe des habitants de Djerbah

arbres fruitiers que possède chaque enclos, on y rencontre des carrés affectés à la culture maraîchère, des espaces où croissent des céréales, et d'autres, plus ingrats, réservés aux pâturages.

On compte à Djerbah environ trois cent mille dattiers. Ils produisent deux espèces de dattes, l'une appelée *Rotob*, jaune, à chair molle, peu savoureuse et qui ne se conserve pas ; l'autre, nommée *Blah*, qui est le fruit peu comestible que nous connaissons pour l'avoir déjà rencontré aux Kerkennah. C'est le palmier donnant cette dernière datte que les Djerbis choisissent de préférence pour en extraire le lagmi.

Les oliviers de Djerbah passent pour les plus productifs de la Régence, et les huiles très estimées qu'on en retire sont classées immédiatement après celles de Zarzis, dont la supériorité est incontestable. On attribue ce résultat non-seulement à la nature du terrain et à l'excellence du climat, mais encore au grand âge des arbres qui sont, pour la plupart, plus que séculaires.

Il a été constaté qu'en vieillissant, l'olivier produit un fruit plus gros et à pulpe plus grasse. C'est sans doute pour cette raison qu'il est interdit aux insulaires d'arracher ou de couper un de ces arbres, sans se pourvoir auprès du Caïd, d'une autorisation que ce chef s'empresse toujours de refuser, à moins qu'il ne soit nettement établi que l'olivier est bien mort.

Les vignes de Djerbah sont fort belles et soigneusement cultivées. Quelques-unes, très âgées, atteignent, comme à Gabès, des proportions énormes, et l'on est contraint de suspendre en guirlandes, pour les soutenir, leurs ramures d'un palmier à l'autre.

Elles donnent un raisin doré qui, en raison de sa douceur, est appelé *asli* (1) et dont les indigènes retireraient un vin excellent, s'ils n'employaient pour le préparer et pour le conserver, les procédés les plus rudimentaires et les plus grossiers.

Qu'un viticulteur français, convenablement outillé, vienne traiter sur place les raisins de Djerbah, et nous sommes convaincus que les produits qu'il obtiendra seront capables de soutenir la comparaison avec certains vins renommés de l'Archipel grec et de l'Asie mineure.

Est-il besoin de parler des autres productions de l'île ? Les fruits et les légumes y viennent en abondance, grâce à un constant arrosage ; et, dans les années pluvieuses, les céréales donnent les plus magnifiques récoltes.

En résumé, si l'agriculteur Djerbi concentre sur la terre toute son attention et tous ses efforts, celle-ci ne manque jamais de le récompenser généreusement de ses labeurs et de ses peines.

(1) *Asli*, du mot arabe *Acel*, miel.

TISSERANDS

Pline nous raconte (1) que l'antique Meninx rivalisait autrefois avec Tyr, pour ses ateliers de teinture, mais que ses pourpres étaient égales sinon supérieures à celles de la grande ville phénicienne. L'abandon de cette industrie paraît avoir coïncidé, à Djerbah, avec la fin de la domination romaine en Afrique. Aujourd'hui, les *murex trunculus* (2) qu'on rencontre sur les bancs, aux alentours de l'île, et dont on retirait autrefois la précieuse couleur, restent sans usage.

Les Djerbis modernes ont remplacé l'antique industrie de la teinture par celle du tissage des étoffes. Les métiers dont ils se servent sont, comme toujours, installés de la plus primitive façon ; mais les produits qui en sortent sont dignes, en tous points, de la réputation dont ils jouissent chez tous les Orientaux du Nord de l'Afrique.

C'est dans les ateliers de Djerbah qu'on confectionne ces belles couvertures de laine, ou de soie et laine mélangées, nommées *fraichias*, caractérisées par des rayures multicolores éclatantes, du plus original effet. On y fabrique aussi des flanelles d'une légèreté de tissu et d'un velouté incomparables, très recherchés en raison de ces qualités. Mais le triomphe du tisserand Djerbi est, sans contredit, ce burnous d'une finesse extrême en laine rayée de soie et quelquefois en soie pure, que les plus riches musulmans se disputent au poids de l'or, et qu'à Paris plus d'une élégante, sortant du bal, ne dédaigne pas de jeter sur ses épaules.

À l'époque florissante où Djerbah était le point de rendez-vous des nombreuses caravanes venues de l'intérieur de l'Afrique, l'industrie du tissage avait atteint l'apogée de sa prospérité. Les milliers de métiers alors en mouvement, étaient à peine suffisants pour répondre aux demandes des trafiquants cosmopolites qui faisaient pénétrer jusqu'au cœur du Soudan, les belles étoffes de l'île tunisienne.

Aujourd'hui le nombre des métiers a considérablement diminué ; à peine si l'on en trouverait quatre ou cinq cents, disséminés dans toute l'étendue du pays (3).

(1) Pline, *Histoire naturelle*, chap. IX.

(2) Le *murex trunculus*, coquillage de la famille des *Bucinoïdes*, est communément appelé *pourpre*.

(3) L'Etat tunisien aurait tout intérêt à relever, à Djerbah, l'industrie du tissage qui constituait autrefois la principale richesse de l'île, et qui va désormais périr. C'est en France qu'il convient de diriger ce courant commercial, car l'engouement du public paraît se porter de préférence sur les produits orientaux. Or, l'exposition de 1889 s'approche ; peut-on trouver une plus belle occasion que celle de ce grand tournoi pacifique, pour faire connaître à l'Eu-

POTIERS ET MARINS

Le sable fin qui recouvre Djerbah sur des épaisseurs variables, fait place, en certains endroits, à une couche d'argile qui, cuite au four dans certaines conditions, a la propriété de devenir très poreuse en même temps que très résistante.

C'est à *Oumt-Galala*, au Sud de l'île, que ce dépôt argileux paraît le plus abondant. Aussi les indigènes ont-ils, depuis fort longtemps, établi dans ce dernier village des fabriques de poteries en terre cuite, brute ou vernissée, qui jouissent en Afrique, avec celles de *Nébeul* (1), d'une notoriété indiscutable. On les exporte en Algérie, en Tripolitaine, à Malte, en Sicile et quelquefois jusqu'en Égypte. Les *gargoulettes* de Djerbah, destinées à rafraîchir l'eau, passent avec raison pour supérieures aux alcarazas d'Espagne ; leur porosité et par suite l'évaporation qu'elles occasionnent, conditions indispensables de leur bon fonctionnement, ne laissent rien à désirer. Malheureusement les eaux du pays, en raison de leur nature magnésienne et alcaline, ne tardent pas à obturer les pores de ces vases, qui perdent peu à peu leur principale qualité. Il est dès lors nécessaire de les remplacer assez fréquemment, ce qui, vu leur prix modique, ne constitue pas une dépense sensible.

Les potiers de Djerbah fabriquent, en outre, une foule de vases, de plats et de récipients, aux formes les plus diverses et parfois les plus originales, depuis la jarre gigantesque, destinée à emmagasiner les provisions d'huile, de vin ou d'eau, jusqu'à la tasse minuscule, qui sert de jouet aux enfants.

On retrouve, non sans surprise, dans la plupart de ces produits de la céramique indigène, les lignes élégantes et pures qui caractérisent l'art antique, si admiré. Comment les humbles potiers de Djerbah, qui n'ont aucune éducation artistique en ont-ils conservé le secret ? Est-ce instinct naturel, est-ce le résultat d'une tradition perpétuée et transmise on ne sait comment ? Quoiqu'il en soit, nombre de vases sortis des fours insulaires, rappellent, à s'y méprendre, le profil à la fois sévère et gracieux de certains vases étrusques que l'antiquité nous a légués, et qui font l'ornement de nos musées.

L'industrie des potiers de Djerbah, répondant à des besoins

rope des tissus qui ne manqueront pas de retenir l'attention des amateurs ? Il suffirait, pour réussir, de venir en aide à l'ignorance des indigènes, de secouer leur inertie, de leur faire comprendre quel intérêt résulterait, pour eux, de commandes importantes venues de l'étranger, et d'exciter leur instinct inné de lucre, par des primes en argent qui seraient immédiatement comptées à ceux dont les produits sembleraient les mieux réussis.

(1) *Nébeul*, l'ancienne *Néapolis*, est un gros village tunisien qui produit également des poteries très estimées. Il est situé sur la côte N.E. de la Régence, au Nord du Golfe de Hammamet.

de premier ordre, ne peut que se maintenir dans l'état de prospérité où elle se trouve actuellement.

Les marins et autres gens vivant de la mer, forment une fraction importante de la population totale de l'île. Nous aurons occasion d'en reparler dans les chapitres spéciaux que nous consacrerons aux Pêches.

LES VILLAGES OUMT-SOUK

Situé à quelques centaines de mètres de la mer, sur un emplacement sablonneux et à peu près entièrement dégarni d'arbres, *Oumt-Souk* est le centre le plus important de l'île, en même temps qu'il en est le plus peuplé. On y compte environ 500 habitants, dont 400 Européens, pour la plupart Italiens et Maltais, et une centaine d'indigènes. C'est la résidence du Gouverneur indigène de l'île et du Contrôleur civil. La France y a entretenu une garnison de 150 hommes.

Le village, en lui-même, n'offre rien de particulièrement intéressant. C'est une agglomération un peu confuse de maisons, dont quelques-unes construites à l'européenne, formant des quartiers où, suivant leur origine, les diverses fractions de la population se sont groupées, et sans trop se mélanger.

Deux grandes places, très fréquentées, donnent à la petite cité une animation peu ordinaire. Sur l'une d'elles, entourée de *fondouks* (1) et de maisons d'habitation, les jardiniers des environs apportent, le lundi et le jeudi, les denrées qui doivent servir à l'alimentation des citadins. C'est là également que se tient, deux fois par semaine, le grand marché des laines et des étoffes ; celui-ci donne lieu à des transactions importantes qui attirent à *Oumt-Souk* une foule d'indigènes et d'européens, venus de tous les points de l'île et du continent.

L'autre place, plus vaste, est située à l'Ouest de la ville, sur le bord des jardins ; on y remarque une grande construction, assez mal entretenue, qui est la maison du Caïd ; les étrangers y reçoivent la large hospitalité qui fait partie des mœurs arabes.

Il existe dans le Souk deux mosquées aux minarets élancés, appartenant à deux rites différents. L'une d'elles est recouverte de nombreuses koubbas ou coupoles du plus original effet. Presque en face de cette dernière, à l'Est de la cité et du quartier maltais, se trouve l'église catholique, petite mais bien tenue ; le cimetière chrétien est dans le voisinage. Il contient, nous l'avons dit, les débris de l'ancienne pyramide, *Bordj-el-Rious*, formée avec les crânes des soldats espagnols, décapités par Dragut.

(1) Un *fondouk* est une sorte de caravansérail où les indigènes étrangers à la ville reçoivent, moyennant rétribution, l'hospitalité pour eux et leur monture.

Oumt-Souk possède un assez grand bazar couvert, (Souk). Ce sont deux rues voûtées se coupant à angle droit en leur milieu, et recevant l'air et le jour par de petits soupiraux percés dans la voûte même. De chaque côté des branches de la croix ainsi formée, s'ouvrent les étroites boutiques, bourrées de marchandises, qu'on retrouve invariablement dans toutes les villes d'Orient. C'est là que les marchands indigènes, nonchamment étendus et humant silencieusement de minuscules tasses de café, attendent le client avec l'apparence de la plus parfaite indifférence, pour leur vendre plus tard, avec la mimique la plus expressive et au plus haut prix possible, les beaux tissus dont nous avons parlé. Le lundi et le jeudi, il se traite dans le Souk des affaires considérables, et l'affluence des acheteurs est telle, qu'il devient presque impossible de s'y frayer un passage.

Le port ou *marsa* est desservi par un appontement de construction récente, établi sur des pieux à vis, en fonte. Il est relié à la ville par une belle route nouvellement frayée au travers des sables, et dont une bifurcation, à gauche, conduit au *Bordj-el-Kebir*, « le grand fort ».

Celui-ci construit, nous l'avons vu, vers 1284, par Roger de Loria, a fort bel aspect et paraît en très bon état de conservation. Flanqué de tours et environné de fossés où peuvent pénétrer les eaux de la mer, il est encore armé de vieux canons hors d'usage, dont quelques-uns sont certainement contemporains de Charles-Quint. On y accède en franchissant un pont-levis et en suivant ensuite, à gauche, un long passage couvert qui mène dans une vaste cour intérieure, entourée de magasins et de casemates. Les dépendances en sont nombreuses et le dédale de coins et de recoins qu'on y trouve dénote sûrement l'intervention d'un architecte indigène, à l'imagination tourmentée. Une tour ronde et étroite, élevée d'une vingtaine de mètres, domine la forteresse et devait autrefois servir d'observatoire. De son sommet on jouit, sur la campagne et sur la mer, d'une vue splendide. Dans l'angle N. E. du fort une koubba abrite le tombeau du marabout Si Rhazi Mustapha. L'endroit choisi pour la sépulture du Santon prouve, à n'en pas douter, que celui-ci a dû jouer un rôle important lors des luttes sanglantes qui, au 16^e siècle, ont marqué la fin de la domination espagnole.

Bordj-el-Kébir est aujourd'hui remis entre les mains des troupes françaises dont les baraquements s'élèvent, sur la route, à peu de distance. La garnison a été, à juste raison, évacuée comme inutile.

Les archéologues ne signalent pas de vestiges antiques à Oumt-Souk. Il n'est pas douteux cependant que ce point n'ait été occupé par les Romains. Tout porte à croire que le village

actuel s'élève sur l'emplacement de la *Girba* de Peutinger, qu'il convient d'identifier avec la *Gerra* de Ptolémée.

L'île de Djerbah est télégraphiquement reliée au continent africain par quatre fils sous-marins. Deux d'entre eux partent de Oumt-Souk, aboutissant l'un à Sfax, l'autre à Gabès ; le troisième traverse le canal d'Adjim et rejoint le fil aérien qui va jusqu'à Gabès, pour faire ensuite le tour de la Régence et de l'Algérie : le quatrième, enfin, est mouillé entre Aghir et Zarzis.

OUMT-CEDRIEN

Ce village est situé à une dizaine de kilomètres dans le S.E. d'Oumt-Souk. Le chemin qui y mène traverse une campagne magnifique et parfaitement cultivée. Toutes les espèces d'arbres fruitiers abondent dans les beaux jardins qui bordent la route, et les palmiers qui les dominent donnent au paysage cet incomparable cachet oriental, qui aura toujours toutes nos préférences. On rencontre, de distance en distance, quelques petites mosquées, *djemâa*, évidemment destinées à éviter aux croyants, disséminés dans les habitations d'alentour, l'ennui d'un trop long trajet lorsqu'ils veulent accomplir leurs devoirs religieux.

Une petite agglomération de maisons, *Oumt-Kachain*, est à mi-distance du pittoresque village de *Oumt-Cedrien*, qu'on dirait noyé dans la verdure.

À trois kilomètres dans l'Est de ce dernier, des substructions et des amas confus de pierres, indices certains de l'existence, à cet endroit, d'une ville ancienne assez importante, occupent un vaste emplacement. Quel nom convient-il d'attribuer à cette cité disparue ? Serait-ce l'ancienne *Thoar* ou *Troar* que Pline, dans son Histoire naturelle, place du côté opposé à *Mennin*, l'antique capitale ? Un hasard heureux permettra peut-être de résoudre, un jour, cette intéressante question, car, en ce qui concerne Djerbah, les Itinéraires anciens paraissent manquer de précision.

OUMT-CEDOUIKHES

De Cedrien à Cedouikhes, situé plus au Sud, le trajet est de douze kilomètres. La route qu'on suit déroule, comme précédemment, ses méandres au milieu de riches vergers et de champs bien cultivés. On passe tout d'abord près d'un ancien fortin, d'origine espagnole, hors d'usage et abandonné aujourd'hui.

Cedouikhes n'est qu'un amas de maisons d'assez bonne apparence, éparpillées au travers de jardins bien arrosés, du plus agréable aspect.

L'archéologue — et tout le monde le devient en Tunisie — devra pousser une reconnaissance à quelques kilomètres à l'Est du village, à l'endroit que les indigènes dénomment *Ghaábah-Taorit*, « les jardins de Taorit ». Il y trouvera les ruines informes d'une petite ville antique dont le nom ne nous est pas parvenu, et son guide lui montrera, en lui racontant les légendes les plus fantastiques, les restes d'un édifice carré, de huit mètres de côté, la « Maison de la Magicienne » *Dar-er-Roula*, construit avec des pierres d'un assez bel appareil, et ayant l'aspect d'un ancien mausolée du genre *columbarium*, si l'on en juge par les niches ménagées dans l'intérieur des murailles.

D'autres vestiges, peu importants, se rencontrent à trois kilomètres dans le S. O., au lieu dit *Thala*, où les Arabes de l'île se rendent quelquefois en pèlerinage.

EL-KANTARA, L'ANCIENNE MENINX

A six kilomètres au Sud de Cedouikhes, des ruines considérables, s'étendant jusqu'à la mer près du fort espagnol d'*El-Kantara*, couvrent un emplacement qui n'a pas moins de cinq kilomètres de tour. Là devait s'élever une cité importante, si l'on en juge par sa grandeur et par la richesse des matériaux antiques qu'on y retrouve. Ces ruines sont bien certainement celles de l'ancienne *Meninx*, car Pline (1) nous indique que cette capitale était située « du côté de l'Afrique ». Or, sur toute la partie de la côte de Djerbah qui fait face au continent africain, on ne rencontre d'autres ruines romaines que celles en présence desquelles nous nous trouvons. De plus, il est logique de supposer que l'antique chaussée reliant l'île à la terre ferme et dont on aperçoit encore les vestiges devant El-Kantara, devait de préférence desservir la capitale, et la mettre en communication avec les nombreuses localités qui existaient jadis sur la côte opposée.

Bien que les indigènes aient défriché et mis en culture tous les espaces que les pierres et autres débris n'encombrent pas trop, il est cependant facile de suivre, sur le sol, les traces bien visibles du mur d'enceinte qui entourait la vieille capitale.

On découvre, en parcourant les ruines, plusieurs citernes bien conservées, et les vestiges d'une forteresse romaine, dont les pans de murs écroulés ont une épaisseur peu commune.

Puis ce sont des débris magnifiques d'anciens édifices ou de maisons particulières, fûts de colonne, chapiteaux, statues mutilées, fragments sculptés de frises et d'entablements d'un

(1) Pline, *Hist. nat.*, V.

travail remarquable, morceaux de marbres de toutes couleurs et de toutes provenances, etc. (1)

L'ancienne chaussée, *Pons Zita*, qui établissait un si facile accès entre l'île et le continent, n'avait pas moins de cinq kilomètres et demi de longueur. On en aperçoit très distinctement, sous l'eau, les débris informes, et quoiqu'elle soit aujourd'hui aux trois quarts ruinée, elle continue à être fréquentée par les indigènes qui, à basse mer, peuvent la franchir à gué avec leurs animaux. C'est pour cela que ce passage est actuellement désigné sous le nom de *Trik-el-Djemâl*, « chemin des chameaux ».

Une petite forteresse, hors de service, *Bordj-el-Bab*, probablement espagnole, est établie sur la chaussée même, au milieu du détroit. Un autre ouvrage défensif du même ordre, *Bordj-Trik-el-Djemâl*, construit également au milieu des eaux peu profondes à cet endroit, élève ses murailles ruinées à trois kilomètres au S.-O. du précédent.

Un chenal, dont la moindre profondeur est de 1 mètre 50, part de *Bordj-Castil*, passe devant les deux fortins, et s'enfonce ensuite dans la petite mer intérieure située au Sud de Djerbah.

Serait-ce là le canal creusé par Dragut, en 1551, pour permettre à sa flotte surprise par André Doria de se replier en arrière et d'échapper ainsi à l'attaque de son redoutable adversaire ?

OUMT-GALALA ; OUMT-ADJIM

Si, en quittant El-Kantara, on se dirige vers le N. O., on ne tarde pas atteindre les hauteurs boisées et cultivées qui forment le seul plateau surélevé existant à Djerba. On jouit de là, par échappées, d'une vue superbe sur l'ensemble de l'île ; au Sud, sur le continent, on découvre les immenses plaines dénudées que parcourent et exploitent les gens de la tribu nomade des Ourghemmas. Ces plaines s'étendent à perte de vue, ponctuées de taches noires qui sont des oasis, jusqu'au pied d'une chaîne de montagnes qui, commençant au Djebel Tadjera, va se terminer aux sommets plus élevés du Metmata, habités par

(1) Une bonne partie des antiquités qui gisaient à El-Kantara, à demi-enfoncées dans le sable, ont été récemment enlevées par l'avis français le *d'Estrées*, et transportées à Tunis où elles sont destinées à figurer dans le musée d'archéologie récemment créé au palais du Bardo.

Au nombre des objets recueillis figurent huit statues de marbre d'un beau style, dont deux monumentales. Toutes sont mutilées et ont été méthodiquement dépouillées de leur tête, de leurs mains et de leurs pieds. Les indigènes de Djerbah racontent que vers 1862 ou 1863, les officiers d'un bâtiment de guerre anglais ont opéré une descente dans la région, et que, ne pouvant emporter ces statues, ils en ont détaché du moins des parties intéressantes.

Un baptistère provenant des ruines d'une basilique chrétienne de l'époque byzantine, a été également transporté à la Goulette, en 1884, par la canonnière *l'Etendard*.

les Troglodytes à demi sauvages.

Après un trajet de neuf kilomètres on arrive à Oumt-Galala, qui n'est, à proprement parler, que la réunion de trois petits villages voisins de la mer. C'est là que sont établies les fabriques de poteries que nous avons signalées ; il est intéressant de les visiter et de se rendre compte de la simplicité des procédés employés par les potiers indigènes. La plupart des habitants de Galala se livrent à cette industrie, les autres cultivent la terre ; peu d'entre eux sont marins.

Le nom de *Galala* est, sans doute, une transformation euphonique de *Kelela*, qui lui-même vient du mot arabe *Klal*, pluriel de *Kolla* qui veut dire « jarre ». Le village tire donc son nom de l'industrie de ses habitants. Or, au nombre des villes signalées par Peutinger comme ayant existé à Djerbah, se trouve une cité du nom de *Haribus*, dont l'étymologie sémitique, d'après Tissot, est identique à la dénomination actuelle, « jarre ». Cela tend à prouver que l'art de la poterie s'exerçait à Djerbah dès la plus haute antiquité, et aussi qu'il convient d'identifier Galala avec Haribus.

Les neuf kilomètres qui séparent Galala de *Oumt-Adjim* sont fort agréables à parcourir. Le territoire qu'on traverse est extrêmement fertile ; les oliviers et les arbres fruitiers paraissent plus beaux, plus vigoureux que dans les autres parties de l'île, et la perspective de la mer bleue, qu'on aperçoit sur la gauche, contribue à donner au paysage un charme tout particulier. *Oumt-Adjim*, qui est probablement l'ancienne *Tipasa*, indiquée par Peutinger, est un gros village situé à deux kilomètres environ de la mer ; on y compte 1.500 habitants, presque tous pêcheurs.

La *Marsa*, ou port, est indiquée par une petite forteresse espagnole assez bien conservée, et par quelques maisons indigènes élevées près de la plage. En face, à 2.400 mètres, se dressent les hautes falaises de *Tarf-el-Djorf*, et un peu plus au Nord, l'îlot sablonneux de *Cattaya*, presque recouvert à la haute mer.

Le chenal d'*Adjim*, dont la largeur moyenne dans sa partie navigable, est de 300 mètres seulement, ne peut permettre l'accès de la mer intérieure de *Bou-Grara* qu'à de petits bâtiments ayant un tirant d'eau maximum de trois mètres ; il exige, en outre, la plus scrupuleuse vigilance de la part des capitaines. Les différences dans la profondeur de l'eau y sont telles qu'il n'est pas rare de voir, dans le voisinage immédiat de fonds variant de 20 à 25 mètres, la sonde n'accuser brusquement que 1 mètre 50 ou 2 mètres. De plus, dans la partie la plus resserrée du chenal, à peu près par le travers du commencement des falaises, dans l'Ouest, se trouve une tête de roche placée là fort mal à propos. A peine recouverte de 1 mètre 50 d'eau, cette roche s'élève, comme une aiguille, entre deux sondes marquées 18 et 26 mètres sur la carte, obstruant ainsi le

passage de la plus dangereuse façon. Enfin, la navigation est rendue plus difficile encore par de forts courants de marée, d'une force de 2 milles 1-2 à 3 milles à l'heure, qui suivent les sinuosités du chenal. Quatre bouées-barriques indiquent, à l'Ouest et au Nord, l'entrée du canal ; mais la roche perfide dont nous venons de parler aurait besoin, également, d'être signalée à l'attention des navigateurs par une bouée, ou mieux par une balise, en attendant que quelques cartouches de dynamite l'aient fait disparaître.

Ce danger une fois passé, les bâtiments devront, pour donner avec sécurité dans la baie, se rapprocher autant que possible des falaises, en les contournant.

Un chemin très fréquenté fait communiquer *Oumt-Adjim* à *Oumt-Souk*. Il est tracé au milieu des jardins et des champs cultivés, et de nombreuses petites mosquées sont disséminées sur son parcours. La distance qui sépare les deux villages est d'environ vingt kilomètres.

COUP D'ŒIL SUR LES COTES DE DJERBAH-AGHIR

Djerbah, nous l'avons vu, est entourée de bancs recouverts de moins de deux mètres d'eau, au-delà desquels les fonds augmentent presque brusquement jusqu'à 4, 5 et 6 mètres. Ces bancs, d'une étendue considérable devant *Oumt-Souk* et *Oumt-Adjim*, (de 7 à 9 kilomètres), diminuent sensiblement de largeur sur les autres parties des côtes, et leur limite s'étend à une distance de la plage qui varie entre 300 et 1.000 mètres. Il faut en excepter toutefois la mer de *Bou-Grara*, dont la formation géologique serait sans doute curieuse à étudier, étant donnée l'extrême irrégularité des fonds qu'on y rencontre.

Les côtes de l'île, basses et sablonneuses, sont assez difficiles à reconnaître. Toutefois de nombreux ouvrages isolés, marabout ou fortins à demi-ruinés, construits sur le bord de la mer, peuvent servir de points de repère aux navigateurs. Il est assez facile de les confondre entre eux, à cause de leur similitude de formes.

Nous citerons les principaux de ces points de reconnaissance : *Sidi-Yaya*, *Sidi-Djamour*, et la *Toprana* sur la côte Ouest ; *Bordj-Djillidj*, à l'angle N.-O. de l'île ; *Sidi Salem*, *Bordj-el-Kebir*, *Sidi Hachem*, *Sidi Jekri* et *Sidi Sliman* sur la côte Nord ; *Sidi Garou*, *Bordj Aghir* et *Bordj Castil*, sur la côte Est.

Le mouillage d'*Aghir* est situé en face du bordj de ce nom, qui n'est qu'un fortin espagnol délabré, armé encore de quelques vieux canons hors de service. Le village est à deux kilomètres plus loin, au milieu de belles plantations d'oliviers, de figuiers, de grenadiers et de palmiers.

De *Bordj-Aghir* on aperçoit, à 9 kilomètres dans le Sud, le *Bordj-Castil*, qui joua un si grand rôle lors des luttes de la chrétienté contre l'Islam, aux 15^e et 16^e siècles.

DOCUMENTS MUSULMANS

POUR SERVIR A UNE « HISTOIRE DE DJERBA »

Le manuscrit dont je donne ici la traduction a été communiqué en janvier 1895 par Si Ali el Jemni, khalifat de Djerba, à M. le lieutenant-colonel Rebillat, attaché militaire à la Résidence.

Le texte arabe que j'ai copié se composait de douze pages et demie. De nombreuses incorrections et quelques blancs dans le texte. Une lacune au milieu du manuscrit. Quelques feuillets rongés. Hauteur, 0m225 ; largeur, 0m163. Vingt-six lignes à la page. Ecriture sans élégance.

*Louanges à Dieu clément, miséricordieux !
Qu'il répande ses faveurs sur Notre Seigneur Mohammed,
sur sa famille, sur ses compagnons et qu'il leur accorde le salut !*

RECIT DE QUELQUES EVENEMENTS QUI ONT EU LIEU DANS LES TEMPS PASSES. JE LES RAPPORTE ICI POUR LE PLAISIR DES GENERATIONS FUTURES. EN RACONTANT SOMMAIREMENT LES FAITS QUE QUELQUES PERSONNES ONT PRIS SOIN DE RECUEILLIR.

En l'année 952, (1) le sultan de Turquie Soliman ben Selim (2) envoya une expédition contre la ville de Tripoli, qu'il reprit sur les chrétiens (que Dieu les extermine !).

En l'année 953, (3) le cheikh Abou Nouli es Semoumeni commença à circonvenir son père le cheikh Salah et lui enleva Djerba. (4)

En l'année 963, (5) le gouverneur nommé par le sultan mourut et fut remplacé par le pacha Derghout (Dragut), fils d'Ali.

En l'année 966, (6) le cheikh Messaoud ben Salah (7) pénétra dans l'île de Djerba. Un combat eut lieu entre les gens de Sedouikèche, les Mestaoua, les Turcs et les Hazoum. (8) près du port de Sedouikèche (9). Les gens de cette dernière localité furent battus.

Les hostilités durèrent pendant sept mois. Le pacha Dragut quitta Tripoli avec les Ouled-Chebel, les Sebaâ, les Zouara, ainsi qu'une quantité considérable de gens qui le suivirent soit par terre soit par mer, et vint s'établir à Kechtil-el-Oued. (10)

(1) L'année musulmane 952 a commencé le 15 mars 1545 et s'est terminée le 3 mars 1546.

(2) Le sultan soliman ben Selim, né en 901 (1495-1496), a régné de 926 à 974 (1519-1567).

(3) L'année 953 a commencé le 4 mars 1546 et s'est terminée le 20 février 1547.

(4) La lecture de ce passage est un peu incertaine.

(5) Du 16 novembre 1555 au 3 novembre 1556.

(6) Du 14 novembre 1558 au 2 octobre 1559.

(7) Il se nommait Messaoud ben Salah es Semoumeni.

(8) Il faut lire les Hazem. Une fraction de cette tribu s'est fixée dans le canton d'El-May et s'appelle les Hazam d'El-May ; les autres appartiennent au caïdat de l'Arad (Gabès).

(9) Le port de Sedouikèche est El-Kantara, d'après ce que m'ont affirmé les Djerbiens.

(10) L'ouvrage traduit par M. Exiga-Kayser donne l'année 460 comme date de l'expédition de Dragut contre Djerba. Le bordj appelé ici Kechtil-el-Oued se nomme Kastil-el-Oued. La carte de l'Etat-Major porte Castille-el-Oudiane. La sebkha située près de ce bordj s'appelle Bir-el-Oudiane (entre les rivières).

Il livra un combat au cheikh Messaoud et aux Ouahbite dans la sebkha située près du bordj (1). Les Mestaoua ainsi que les Turcs et les autres troupes qui les accompagnaient eurent un grand nombre des leurs tués. Leurs soldats se livrèrent en tant que pillage, rapt et viol de femmes, à des excès défendus par Dieu.

A la suite de ces faits, le cheikh excellent et docte, le gouverneur Daoud ben Brahim et Tlati, (2) fut tué par trahison. Il avait reçu l'ordre de se présenter au pacha Dragut pour examiner ce qu'il convenait de faire dans l'intérêt de la population et élever la voix contre les excès dont elle avait été victime afin d'en empêcher le retour. Le pacha le fit saisir seul parmi les jurisconsultes qui l'accompagnaient et le fit mettre à mort. On prétend qu'il fut dénoncé par Moussa ben Amor el Bajloudi.

La même année, (que Dieu les extermine !) débarquèrent à Djerba.

Dieu dans sa miséricorde se servit d'eux pour arracher les musulmans à la triste situation dans laquelle ils se trouvaient. Dragut avait en effet imposé aux Ouahbite une contribution de 50.000 dinars (3) et en avait déjà reçu une partie, mais les chrétiens étaient à peine débarqués qu'il s'enfuit et chercha un refuge à Tripoli.

Les musulmans commencèrent les hostilités contre les chrétiens ; le cheikh Messaoud pénétra dans l'île, leur livra un grand combat à l'endroit appelé Adroum, (4) sur le rivage du Bou-Mellal, et en tua un nombre qu'il est impossible d'évaluer. Puis, il fit la paix avec eux et leur livra le bordj Kechtil.

Les chrétiens l'occupèrent environ sept mois ; une expédition, envoyée par le sultan, débarqua à Djerba, les assiégea pendant environ deux mois et les fit prisonniers.

En l'année 978, (5) le pacha Djafar imposa aux habitants de l'île une très forte contribution. Comme l'année s'était signalée par la sécheresse, l'absence totale des pluies et un surenchéris-

(1) A la nouvelle des préparatifs de Dragut, les Djerbiens écrivirent au souverain de Tunis, Ahmed ben Hassen, de la dynastie hafside, pour lui demander du secours, mais ce prince, lié avec Dragut par une amitié et se trouvant du reste lui-même aux prises avec certaines difficultés, ne jugea pas à propos d'intervenir. (EL KAIROUANI).

(2) Il se nommait Abou Sliman Daoud ben Brahim et Tlati. Ses ennemis le dénoncèrent à Dragut-Pacha comme l'instigateur des plaintes que les Djerbiens avaient adressées à Tunis contre la tyrannie et l'oppression des troupes tripolitaines. Dragut le fit comparaître et malgré ses explications donna l'ordre de le crucifier le 1er djoumada-el-oual 967 (20 janvier 1560). Ce cheikh fut enseveli dans le cimetière de la mosquée de Barkouk. (Voir MOHAMED ABOU RASS, traduction de M. Exiga-Kayser).

(3) Environ 750.000 francs.

(4) Les chrétiens débarquèrent près de la Koumba de Sidi Salem Adroum, sur la côte Nord, à l'ouest de Houmt-Souk.

(5) L'année 978 a commencé le 5 juin 1570 et s'est terminée le 25 mai 1571.

sement considérable des denrées, les habitants se dispersèrent dans les pays environnants, à l'exception d'un petit nombre, qui restèrent dans l'île.

En l'année 982 (1), le sultan fit reprendre La Goulette sur les chrétiens par le pacha Mostafa et ses troupes. Ce pacha vint mouiller à Djerba.

L'année 1003 (2) fut une année de disette à Djerba, à Tripoli et dans la province dépendant de cette localité. L'orge atteignit le prix de 3 dinars 1-2 (3) par saâ et les noyaux de dattes celui de 3 dinars 1-2 par ouïba. Un grand nombre de personnes moururent de faim. Cet état de choses se prolongea jusqu'à l'année 1304.

En 987, (4) un rebelle souleva la ville de Sort et les pays environnants. Il attaqua les Turcs, les tribus arabes et autres et leur tua un grand nombre d'hommes. Puis, comme ils s'étaient réfugiés à Tripoli, il fit pendant environ trois mois le siège de cette ville et intercepta toutes les communications ; si les habitants de Djerba n'avaient pas envoyé aux assiégés des vivres, des condiments et tout ce qui leur était nécessaire, il n'en serait pas resté un seul.

Ce rebelle se nommait Yahia bèn Yahmed ; on l'avait surnommé en premier lieu El Mrabet et en second Es Sequi. Il fit périr un certain nombre de savants des Nefouça, entre autres mon oncle Mohammed ben Zakarya el Barouni. Dieu le châta bientôt après ces meurtres : il fut pris et crucifié.

En l'année 1007, (5) un gouverneur envoyé par le sultan arriva dans l'île et décida que les impôts ne seraient plus payés à Tripoli. A la suite de cette décision, il s'engagea entre les Turcs et les habitants de Djerba une guerre terrible au cours de laquelle ceux-ci nommèrent comme chef Abdallah, fils d'El Hadj Younes el Bordi, de Cedriane, et déposèrent les cheikhs Amor ben Moussa el Bajloudi et Ali ben Amor, de Oued-amr'ar.

Ils refusèrent avec leurs partisans d'obéir à l'ordre du sultan et mandèrent ces faits à Tripoli. (6) Le pacha quitta cette ville à la tête de troupes pour se rendre à Djerba. Il était accompagné des cheikhs mentionnés ci-dessus. Il débarqua en dehors du port d'El-Kantara, se transporta à Houmt-Souk et de là se rendit aux Beni-Dighet, (7) où il resta trois mois.

(1) Du 23 avril 1574 au 11 août 1575.

(2) Du 10 septembre 1594 au 6 septembre 1595.

(3) Environ 52 francs.

(4) Du 28 février 1569 au 17 février 1570.

(5) Du 4 août 1598 au 23 juillet 1599.

(6) Erreur : c'est au souverain de Tunis, Kara Othman-Dey, que les Djerbiens écrivirent pour demander du secours. Ce prince renvoya de Tunis tous les habitants de Djerba qui s'y trouvaient parce que leur pays dépendait de Tripoli et ne faisait pas partie de son royaume. (Cf. EL KAÏROUANI).

(7) Les Beni-Dighet se trouvent à l'ouest de la Hara-Sghira.

Pendant ce temps, les Djerbiens se tenaient avec leurs troupes au port de Sedouikèche ; le cheikh Amor ben Moussa se trouvait avec ses enfants et ses partisans à bord des bateaux qui les avaient amenés.

La situation devint très pénible pour les Djerbiens, à cause des maux que les troupes de Dragut leur faisaient endurer, des meurtres dont elles se rendaient coupables et des spoliations qu'elles commettaient à leur détriment.

Dieu tira de leurs ennemis une vengeance éclatante. Des conciliabules eurent lieu entre le pacha et les habitants de l'île ; ceux-ci cherchaient à le tromper, et au moment où il pénétrait dans l'île avec un détachement de ses partisans ils le prirent en traîtres, s'emparèrent de lui et exigèrent pour sa rançon que les cheikhs qui se trouvaient dans son camp leur fussent livrés.

Le pacha fit entrer ces cheikhs dans l'île et les Djerbiens s'assurèrent de leurs personnes. C'est ainsi que le pacha, alors que les Djerbiens avaient déjà décidé sa mort et celle de ses partisans se racheta, en livrant les cheikhs ; ce fut l'excellent, l'illustre Youcef, fils du cheikh Bou Messouer, (1) qui leur servit d'intermédiaire. (Que Dieu lui accorde aide et assistance, et qu'il le sauve des difficultés !) Son pouvoir s'est manifesté plus d'une fois et son nom est connu de tous.

Il s'interposa entre les habitants de l'île et les Turcs ainsi que les autres tribus que les Djerbiens entouraient comme le halo entoure la lune et tenaient étroitement bloqués.

Ce cheikh alla trouver les Turcs, servit de médiateur entre eux et les habitants de l'île, mit un terme aux maux, aux meurtres, aux désordres et ramena la paix au milieu d'eux.

Son appel à la concorde fut écouté ; les Turcs livrèrent les cheikhs à Abdallah el Bordi et aux habitants de l'île qui, après les avoir reçus des mains du pacha et de ses partisans, les emprisonnèrent dans le bordj de Kechtil-el-Ouad.

De plus, ils imposèrent une amende de 85.000 dinars sultanis (2) au cheikh Amor ben Moussa et de 40.000 dinars (3) au cheikh Ali ; ensuite, ils les transférèrent du bordj de Kechtil-el-Ouad à Oualagh dans leurs demeures ; là ils leur firent subir toutes sortes de mauvais traitements, les frappèrent, les pendirent et les brûlèrent. Ils mirent la main sur tout ce qu'ils possédaient : espèces monnayées d'or et d'argent, bateaux, bijoux, esclaves, chevaux, chameaux, et se firent ainsi payer par eux, pendant l'espace de trois mois, la somme indiquée plus haut.

(1) Le cheikh Bou Messouer est très connu. C'est lui qui commença la construction de Djamaâ-el-Kebira. (Voir MOHAMED ABOÛ RASS).

(2) Environ 1.275.000 francs.

(3) Environ 600.000 francs.

Cette même année, il survint un renchérissement considérable des vivres, on le nomme la disette d'El-Bordj. Le prix fixé (ou habituel) des vivres fut complètement oublié ; la sécheresse et l'absence totale de pluie persistèrent pendant sept ans, de la fin de l'an 1000 à l'an 1007. (1) A cette situation vinrent encore s'ajouter les violentes injustices qui accablaient les Djerbiens. Dieu vint enfin à leur secours, en plaçant à leur tête, cette même année, Abdallah el Borji. Celui-ci mit un terme aux injustices dont ils étaient victimes et aux maux qui les accablaient.

En l'année 1008, (2) le pacha revint à Djerba. Des trahisons, amenées par la duplicité de quelques-uns, s'étaient produites parmi les Djerbiens et ils lui avaient envoyé des lettres. Il arriva dans les premiers jours de l'année et s'empara de Djerba après avoir massacré dans le souk un grand nombre de personnes et avoir imposé aux habitants, en raison de leur conduite, une contribution de 100.000 dinars khelili. (3)

Les gens d'Arkou (4) s'emparèrent d'Abdallah el Borji et le lui livrèrent. Dragut le fit écorcher vif, fit remplir sa peau de son, puis il le fit crucifier sur un morceau de bois de palmier, dans le quartier des bouchers.

Il mit en liberté les cheikhs qui se trouvaient à Kechtil-el-Ouad et se livra dans le pays à toutes sortes d'excès défendus par Dieu : il ravit les femmes, spolia les habitants et les contraignit à commettre des turpitudes honteuses.

Ceux-ci se réunirent dans l'habitation de l'excellent, de celui par l'intermédiaire de qui on obtient la bénédiction de Dieu, de mon oncle Youcef, fils d'Abou Messouer el Yahrasni, et s'établirent chez lui en longues files semblables à des rangées de ceps de vigne. Quelques-uns firent pour leur famille des abris composés d'une couverture tendue sur des perches et garnis sur le devant de branches de palmier.

Ce fut ce cheikh (que Dieu lui fasse miséricorde !) qui servit de médiateur entre les Djerbiens et les Turcs et appela ces derniers chez lui pour les amener à conclure la paix.

Les Turcs répondirent à sa convocation et quittèrent le souk en tirant un grand nombre de coups de feu. Les Djerbiens furent épouvantés par le bruit des détonations, vinrent trouver le cheikh et lui exposèrent leurs craintes.

Après avoir invoqué Dieu, il fit cesser le bruit que faisaient les Turcs ; ceux-ci entrèrent dans son habitation portant leurs armes inclinées vers le sol et tous gardant un silence profond comme s'il n'y eût eu là qu'un seul être vivant.

(1) D'octobre 1592 à août 1598.

(2) Du 24 juillet 1599 au 12 juillet 1600.

(3) Environ 1.500.000 francs.

(4) Abdallah el Borji s'était enfui et essayait de gagner la côte Sud pour passer sur le continent lorsqu'il fut arrêté par les gens d'Arkou.

Après que la réconciliation se fut opérée et que l'on eut fixé la somme qu'ils devaient payer, il fit apporter de la maison le déjeuner qui leur était destiné et qui était contenu dans un panier double porté par deux hommes. Lui-même, une cuiller à la main, le distribuait aux gens de chaque abri et fit ainsi le tour de toute cette foule.

Le pacha séjourna dans l'île pendant environ deux mois, redoublant de sévérité, imposant les gens, enlevant les femmes et commettant des exactions de toute sorte au préjudice des habitants de Cedriane.

Après le départ du pacha pour Tripoli, Dieu dans sa miséricorde envoya sur Djerba des pluies tellement abondantes qu'on n'en avait jamais vu de semblables ; elles produisirent une abondante récolte d'olives et de dattes.

En l'année 1000, (1) un autre pacha arriva d'Alger se dirigeant vers Tripoli. Il débarqua à Kechtil-el-Ouad. Yahia el Borji, frère de cet Abdallah dont nous avons parlé, vint l'y rejoindre.

Les cheikhs sus-mentionnés se le firent livrer par le pacha moyennant 14.000 dinars (2) et le mirent à mort.

Le pacha enleva par la violence des sommes considérables aux habitants de l'île et les dépouilla de tous les biens qu'ils possédaient, puis il partit pour Tripoli et fut révoqué la même année.

Après sa destitution, il revint à Djerba sur un bâtiment et fit débarquer les chrétiens pour aller faire de l'eau pour lui à Er-Rogga. (3) De retour de l'aiguade, ceux-ci le trouvèrent endormi dans la tente, ainsi que ses compagnons. Ils jetèrent l'eau qu'ils apportaient, se précipitèrent sur lui et le tuèrent, lui et ceux qui se trouvaient avec lui. Puis ils s'emparèrent de tout le matériel de voyage qui existait à El-Kechtil, s'embarquèrent pendant le jour et regagnèrent leur pays en emportant de grandes richesses de toute nature.

Au commencement de l'année 1010, (4) on construisit le bordj El-Biban sur d'antiques substructions. Au mois de djoumada-ettania (5) de la même année, à la suite d'intrigues fomentées contre lui, le cheikh, le savant, le très docte Belkacem ben Saïd el Younesi, de Cedriane, fut incarcéré par les Turcs et resta en prison jusqu'au jour où les docteurs et quel-

(1) Du 13 juillet 1600 au 1er juillet 1601.

(2) Environ 210.000 francs.

(3) Ras-er-Rogga ne figure pas sur la carte de l'Etat-Major. Cette pointe se trouve sur le côté est de l'île, entre Sidi-Garouz et Sidi-Selim, à l'endroit où la carte porte « Tobkhana » (batterie). L'eau de cette aiguade est excellente. Il y a également un autre endroit du même nom, à l'ouest d'El-Kantara, entre Tabbella et Sidi-Iati (Sidi-Hiati de la carte). L'eau de ce dernier point est saumâtre. C'est évidemment du premier endroit dont il est ici question.

(4) Du 2 juillet 1601 au 21 juin 1602.

(5) 4 novembre 1601.

ques personnages considérables des Ouahbite se rendirent à Tripoli et en rapportèrent un édit du pacha et du divan ordonnant sa mise en liberté.

Sa détention avait duré vingt-quatre jours ; les intrigues qui l'avaient amenée avaient été fomentées par le cheikh Ali, des Oulad-bel-Harets.

Au mois de chaâbane (1) de la même année, ces deux cheikhs quittèrent Djerba avec leurs richesses et leurs enfants, par crainte d'Ahmed-Bey.

En l'année 1011, (2) les troupes de Tripoli mirent à mort cet Ahmed-Bey. C'était un tyran injuste qui aimait à répandre le sang et à spolier ses sujets. Les Tripolitains eurent à souffrir de sa part des maux inouis.

Cette même année, le pacha débarqua à Tajoura. (3) Un combat violent s'engagea et un grand nombre de personnes y trouvèrent la mort. Dieu accorda la victoire aux Djerbiens.

Au mois de ramadan (5) de la même année, Ahmed Ben Messaoud, des Oulad-Thabet, connu sous le sobriquet de Kak'af (ou Kauaf), fut nommé cheikh de Djerba. Dieu se servit de lui pour combler les Djerbiens de félicité. C'était un homme judicieux, sensé et ferme dans ses résolutions. Des pluies abondantes arrosèrent l'île et il y eut une magnifique récolte d'orge et de dattes. L'injustice et l'oppression prirent fin, ainsi que les maux qui accablaient les habitants. Le prix des denrées diminua enfin, et les Djerbiens qui avaient émigré revinrent dans l'île.

En l'année 1011, (6) le cheikh Ammar et le cheikh Ali obtinrent du divan le titre de cheikhs de Djerba moyennant 60.000 dinars. (7) Le cheikh Ahmed, dont nous avons parlé, prit la fuite ; les deux nouveaux cheikhs entrèrent à Djerba et imposèrent aux habitants une contribution de 300.000 dinars sultanis. (8)

En l'année 1012, (9) le cheikh Ali, fils du dit cheikh Ammar, fut tué par le cheikh Aissa, des Beni-Makel, qui le prit en traître dans la mosquée de Maâzal.

En l'année 1013, (10) le cheikh Ahmed, dont nous avons parlé, fut tué dans la dakhla ; son assassin avait été soudoyé par le cheikh Amar.

(1) Janvier-février 1602.

(2) Du 21 juin 1602 au 10 juin 1603.

(3) Il m'a été impossible de retrouver l'emplacement de Tajoura.

(4) Il y a trois fractions de ce nom, l'une à Djerba, l'autre à Zarzis et la troisième en Tripolitaine.

(5) Février-mars 1603.

(6) Du 21 juin 1602 au 16 juin 1603.

(7) Environ 900.000 francs.

(8) Environ 4.500.000 francs.

(9) Du 11 juin 1603 au 29 mai 1604.

(10) Du 30 mai 1604 au 18 mai 1605.

Au mois de choual, (1) le cheikh Bou Slama, fils du dit Ahmed, fut nommé cheikh de l'île avec le cheikh Belharets, fils dudit Ali. Amar ben Moussa fut destitué après que, grâce à lui, la ruine du pays eut été consommée tant par les injustices dont il s'était rendu coupable que par le surenchérissement des denrées. Il avait extorqué aux habitants une somme de 400.000 dinars ; (2) la disette dura deux ans. Amar s'enfuit et quitta le pays avec ses enfants et ses partisans, qui tous étaient réduits à la misère et ne possédaient plus aucun bien.

Dans le mois de doul-çada (3) de cette même année, mourut le cheikh Youcef ben Abine Messouer. C'est l'un des personnages saints de Djerba.

Au commencement de l'année 1014, (4) les habitants apprirent que le tribut devait être payé par eux au divan de Tunis et que leur île ne dépendait plus de Tripoli.

Les Tunisiens se présentèrent par mer ; les habitants s'enfuirent vers le milieu de l'île, près de la mosquée d'El-May et aux environs. Les Turcs de Tripoli vinrent les y rejoindre par mer et par terre avec quelques Djerbiens.

Les habitants en les apercevant se mirent tous, hommes, femmes et enfants, à pousser des cris terribles. Les Tripolitains ayant commencé l'attaque, les Djerbiens ne poussèrent qu'un cri, chargèrent, les mirent en fuite (avec la permission de Dieu), les poursuivirent dans la direction de l'est jusqu'au moment où, les ayant acculés à la mer, à Er-Rogga, ils en firent un grand carnage. Ceux d'entre eux qui occupaient le bordj de Kœchtil se soumièrent et consentirent à le quitter la tête basse. Dieu en débarrassa le pays et les habitants.

Tout l'honneur de la journée fut pour les gens de Sedouikèche et les Beni-Khir ; ils se couvrirent de gloire et leur réputation de bravoure s'étendit de l'ouest à l'est.

Quarante-deux Djerbiens trouvèrent la mort dans cette affaire.

Les Tunisiens gèrent les affaires de l'île et les débuts de leur administration furent dignes d'éloges.

La même année, on ressentit à Kairouan de très fortes secousses de tremblement de terre ; les maisons furent renversées et les habitants périrent ensevelis sous les décombres avec leurs familles et leurs richesses.

En l'année 1016, (5) une colonne de troupes tunisiennes se dirigea sur Ghadamès, mais elle fut repoussée et peu de personnes échappèrent à la mort.

(1) Février-mars 1605.

(2) Environ 6.000.000 de francs.

(3) Avril-mai 1605.

(4) Du 19 mai 1605 au 8 mai 1606.

(5) Du 28 avril 1607 au 16 avril 1608.

L'année 1019, (1) de violentes inimitiés et de querelles éclatèrent entre les gens de Sedouikèche et les Beni-Oursir'en, à cause de la madrague qu'ils possédaient ; les premiers dénièrent les droits qu'avaient ces derniers sur cette pêcherie. L'affaire fut portée à Tunis et les gens de Sedouikèche, moyennant une redevance annuelle de cinq quintaux de poudre, (2) en obtinrent, d'une façon injuste et illégitime, la concession au détriment des Beni-Oursir'en.

La même année mourut Kara Otman, daoulatli de Tunis. Youcef Chaouïch mourut également peu après.

En l'année 1020, (3) El Hadj Yahia ben Amor el Kellali (de Khoms-Kallala) fut dénoncé au divan comme agitateur et fut mandé à Tunis. Il s'y rendit, présenta sa défense et fournit des preuves de son innocence. Il fut accompagné par le cheikh Abou Slama, dont nous avons parlé, et aussi, dit-on, par quelques-uns des principaux personnages de l'île. Ils obtinrent gain de cause, et le cheikh Saïd ben Amor el Bajloudi dut s'engager à habiter Tunis.

En l'année 1021, (4) le cheikh Saïd et son père partirent pour accomplir le pèlerinage. Il tomba sur l'île des pluies abondantes à la suite desquelles les maisons et les habitations s'écroulèrent ; les Djerbiens perdirent ainsi de nombreuses richesses. En certains endroits, ces pluies durèrent pendant cinq mois ; elles amenèrent une récolte d'olives telle qu'on n'en avait jamais vu de semblable.

La même année, le gouverneur de Tripoli s'empara de Tajoura. Il enleva des femmes et fit endurer aux habitants toutes sortes de maux.

En l'année 1022, (5) le cheikh Aboul Kacem el Younessi vint à Tunis à cause des intrigues qui avaient été ourdies contre lui à la cour du pacha ; ce dernier lui avait fait écrire et lui avait demandé 2.000 dinars sultanis. (6)

Ce cheikh se mit en route avec un certain nombre de docteurs et autres. Dieu le couvrit de sa protection et lui donna la victoire sur ses ennemis. Ce voyage lui assura auprès des princes et des docteurs de Tunis beaucoup de gloire et de considération.

Il avait du reste été devancé à Tunis par quelqu'un qui avait aplani les voies et surmonté les difficultés. (7) Grâce en soient rendues à Dieu !

(1) Du 26 mars 1610 au 15 mars 1611.

(2) 250 kilogrammes ; le quintal tunisien est de 100 livres.

(3) Du 16 mars 1611 au 3 mars 1612.

(4) Du 4 mars 1612 au 20 février 1613.

(5) Du 21 février 1613 au 11 février 1614.

(6) Environ 30.000 francs.

(7) Le texte porte : « ... qui avait ouvert devant lui les portes du bonheur qui avaient pu se fermer et fermé derrière lui les portes du malheur qui avaient pu s'ouvrir ».

Il s'y rencontra avec le cadi qui l'avait dénoncé, l'attaqua et le vainquit. Ce magistrat contre qui la chance s'était prononcée fut destitué et chassé. Il tomba dans le fossé qu'il avait préparé pour son adversaire et son malheur put ainsi servir d'exemple aux autres.

Le cheikh revint chez lui.

En l'année 1024, (1) les Djerbiens labourèrent dans la Dakhla (2) du sud ; très petit fut le nombre de ceux qui ne s'y rendirent pas. La moisson fut abondante et telle que l'on n'en avait jamais vu de semblable. Une colonne, partie de Tunis, vint camper près de la Dakhla pour protéger la récolte contre les Arabes. Elle y séjourna jusqu'au moment où les Djerbiens, après avoir moissonné et dépiqué leurs grains, purent les rentrer sans se voir astreints à en donner à qui que ce fût.

En l'année 1028, (3) le cheikh Amor el Bajloudi et le marabout Amor Adbiri de Sedouikèche moururent. Cette même année, on ajouta à la mosquée du cheikh Salah, sise à Houmt-Souk, de superbes constructions. Le cheikh Aboul Kacem ben Saïd el Younessi, le cheikh Zeïd des Oulad-Abou-Zeïd et le cheikh Elias s'en occupèrent avec assiduité, zèle et fermeté. Ils furent aidés par un certain nombre de Ouahbite. (Que Dieu les récompense en leur accordant les biens de ce monde et ceux de la vie future !).

En l'année 1031, (4) la peste fit beaucoup de ravages. Cette peste fut appelée « peste de Bel'its et Kechchacha ». Ce Bel'its était un des Soufi de Tunis et avait une très grande sympathie pour les gens de Djerba. On prétend qu'un des esprits chargés de la garde de l'un des noms de Dieu était à sa disposition pour l'exécution de ses désirs.

En l'année 1034, (5) le cheikh Saïd ben Amor (6) fit construire une très belle mosquée au sud de son habitation, à Oualagh. (7) La même année, El Hadj Yahia ben Daâli, d'El-Adjim, captura dans les eaux de Zarzis un vaisseau chrétien qui s'était embusqué dans ces parages pour surprendre les musulmans. Ce vaisseau était monté par vingt-deux chrétiens.

La même année, mourut le cheikh Aboul Kacem el Younessi.

(1) Du 31 janvier 1615 au 19 janvier 1616.

(2) Dakhla Kebliâ ou Dakhla du sud, la partie du continent comprise entre Marsa-el-Kantara et Zarzis. On lui donne aussi le nom de Dakhla des Accara. En Tunisie, Dakhla a entre autres sens celui de promontoire, presqu'île. La partie du continent comprise entre Ras-el-Djorf et Sidi-Salem-bou-Ghrerara se nomme Dakhla des Ourghemma.

(3) Du 19 décembre 1618 au 7 décembre 1619.

(4) Du 16 novembre 1621 au 4 novembre 1622.

(5) Du 14 octobre 1624 au 2 octobre 1625.

(6) Le cheikh Saïd ben Amor, fils du cheikh Amor ben Moussa, avait succédé à ce dernier après sa destitution.

(7) C'est la mosquée connue sous le nom de Djamaâ-Oualagh.

En l'année 1016 (1) moururent le cheikh Sliman, fils du cheikh Aboul'Kacein dont nous venons de parler, et le cheikh, l'homme saint, l'ami de Dieu Ahmed ben Mohammed ben Bou Selta.

En l'année 1062 (2) mourut le cheikh Saïd ben Amor el Bajloudi ; il fut remplacé par son fils le cheikh Moussa.

La même année, des pluies abondantes tombèrent sur l'île à la fin d'août. A ce moment-là, on avait étendu *les raisins* dans les jardins pour les faire sécher. Ces pluies amenèrent une récolte de raisins et de figues qui mûrirent pendant les mois de janvier, février et mars, (3)

Les gens en mangèrent de grandes quantités, bien que le raisin fut un peu rûr ; les figuiers produisirent avec tant d'abondance qu'il fut inutile de les féconder. Ces pluies firent aussi pousser de très belles orges et la récolte en fut si riche qu'un seul épi, par suite de la surabondance des grains, arrivait à former deux, trois, quatre et cinq épis. Les olives, qui abondèrent à la suite de ces pluies, mûrirent pendant les mois de mars, avril et mai (4)... (Ici un feuillet manque au manuscrit)... et ils s'irritèrent contre lui. Le cheikh et ses compagnons, informés de ce fait, le regardèrent comme un heureux présage et s'en réjouirent.

Puis les chrétiens (que Dieu les maudisse !) restèrent quelques jours et repartirent pour Tripoli.

Le cheikh (que Dieu le garde !) commença les préparatifs de la lutte qu'il devait soutenir contre eux, se mit à prêcher aux habitants l'union et la guerre sainte, puis il les réunit pour décider de la conduite à tenir.

Cette situation dura jusqu'à la veille du jeudi 23 djoumada-el-aoual de la même année ; ce jour-là, toute la flotte des chrétiens arriva à l'endroit dont nous avons parlé. Leurs vaisseaux étaient au nombre de cent vingt et quelques ou cent trente et quelques, car ceux qui les comptèrent ne tombèrent pas d'accord.

Leurs soldats étaient, prétend-on, au moment de leur arrivée à Tripoli, au nombre de vingt mille. Trois mille d'entre eux restèrent dans cette ville pour y tenir garnison, et tous les autres vinrent à Djerba.

Le lendemain matin, les habitants accoururent de tous les points de l'île ; le cheikh Abou Zakarya (que Dieu le garde !) et ses enfants se mirent à leur tête ; comme la première fois, les vaisseaux des chrétiens virèrent de bord.

(1) Du 25 décembre 1650 au 14 décembre 1651.

(2) Du 14 décembre 1651 au 1^{er} décembre 1652.

(3) Du 13 janvier au 12 avril 1652. Il est ici question des mois du calendrier Julien.

(4) Du 13 mars au 12 juin 1632.

Le cheikh et ses compagnons virèrent également de bord, se dirigèrent vers le bordj déjà cité et débarquèrent. Leurs gens imitèrent leur exemple et les entourèrent.

Le jeudi soir (veille du vendredi, jour de fête dans le ciel et sur la terre consacré par les musulmans), les habitants se mirent à s'exciter mutuellement à la guerre sainte, à se repentir de leurs fautes et à en implorer la rémission. Ils se demandaient mutuellement pardon de leurs torts réciproques et gémissaient sur les péchés qu'ils avaient commis. Ils s'attendrissaient, abandonnant la plus grande partie des sommes qu'ils se devaient mutuellement pour transactions. Ils passèrent la nuit à réciter le Coran, à invoquer Dieu et à implorer son pardon.

Il arriva aussi, dit-on, que les clercs de la montagne dont nous avons parlé, ayant appris l'expédition des chrétiens contre l'île, se réunirent les uns aux autres et se donnèrent rendez-vous à l'endroit indiqué ci-dessus, je veux dire... Ce fut cette nuit-là qu'ils se trouvèrent réunis, et ils firent ce qu'ils avaient déjà fait.

Vers la fin de la nuit, les musulmans entendirent des cris... chez les chrétiens (que Dieu les anéantisse !). Ils acquirent ainsi la conviction qu'ils débarqueraient le lendemain ; ils continuèrent à montrer du regret et du repentir pour leurs fautes passées et pensaient qu'ils allaient se trouver face à face avec le Seigneur.

Les tambours battaient, les gens, comme nous l'avons dit, s'encourageaient, se demandaient mutuellement pardon et manifestaient leur repentir.

Les cavaliers du cheikh allaient jusqu'auprès des chrétiens pour rapporter des nouvelles.

Cela dura jusqu'au lendemain à midi ; à ce moment on apprit d'une façon certaine que les chrétiens s'étaient mis en marche pour attaquer les musulmans. Les deux troupes étaient séparées par un intervalle d'environ six milles ; aussitôt, les musulmans prirent les armes et se rangèrent en ligne de bataille.

Le cheikh (que Dieu le garde !), ses enfants, les clercs, (1) ceux qui étaient à cheval et les notables marchaient en tête, alignaient, rangeaient les gens, les exhortaient à tenir bon, à ne pas avoir peur, et leur rappelaient ces paroles de Dieu, le Très-Haut et Très-Glorieux : « Combien de fois une petite troupe d'hommes n'a-t-elle pas triomphé d'une troupe plus considérable ! Dieu est avec ceux qui font preuve de résignation ».

Lorsque les musulmans furent rangés en ligne, ceux qui se trouvaient au centre n'apercevaient pas ceux qui se trouvaient à leur droite et à leur gauche, à cause des accidents de terrain,

(1) En arabe *'azzaba*, en berbère *'azzaben*.

des arbres qui étaient très serrés en cet endroit et de la longueur de la ligne de bataille.

C'était l'heure de midi ; parmi les musulmans les uns avaient fait la prière et les autres n'avaient pas pu remplir ce devoir, car s'ils en avaient largement le temps, la situation dans laquelle ils se trouvaient était trop critique pour le leur permettre. Tout à coup, les ennemis de Dieu marchèrent dans la direction de l'est contre la ligne des musulmans.

Lorsque les deux troupes furent à proximité l'une de l'autre, la cavalerie des chrétiens (que Dieu les extermine !) se mit à charger. Les armures dont leurs hommes de cheval étaient revêtus étincelaient au soleil, la fumée des coups de feu s'élevait vers le ciel, on entendait les cris poussés par leurs hommes et le fracas des mousquetades.

Cette vue ne fit qu'augmenter le courage et l'audace de ceux des musulmans qui se trouvaient en face d'eux.

Ils appelaient mutuellement les faveurs de Dieu sur le Prophète (que les grâces et les bénédictions divines soient répandues sur lui !), *s'encourageaient les uns les autres* à persévérer dans la religion islamique, imploraient Dieu en se réclamant de ses saints, en invoquant son Livre et en se recommandant de ceux dont les grâces s'étaient manifestées en plus d'une circonstance.

Ils poussèrent contre les chrétiens une charge vigoureuse. La mêlée devint générale ; les ennemis de Dieu avaient disposé leurs troupes en lignes d'attaque successives ; chaque ligne était immédiatement suivie d'une autre qui assaillait les musulmans aussitôt après celle qui la précédait. Ils leur tuèrent ainsi beaucoup de monde, et les hommes de la ligne suivante ayant remarqué ces pertes redoublèrent de vigueur dans leur attaque. Ceux des musulmans qui se trouvaient en face d'eux, d'abord un peu ébranlés, revinrent à la charge et les attaquèrent sur leurs derrières.

Ceux qui n'avaient pas vu les ennemis furent pour la plupart saisis de frayeur en entendant le bruit des mousquetades et prirent la fuite en grand nombre, ignorant l'avantage que Dieu avait accordé à leurs frères sur les ennemis, ne connaissant pas l'endroit où ils se trouvaient et sans avoir vu un chrétien.

Pendant que ceci se passait, que les uns combattaient et que les autres fuyaient, une troupe de musulmans commandée par le cheikh Abou Rebia Sliman, fils du cheikh Abou Zakarya, vint couper la retraite aux chrétiens en se plaçant entre eux et la mer.

Les deux partis virent cette manœuvre ; les musulmans redoublèrent d'audace ; ceux qui étaient engagés apportèrent dans la lutte encore plus de courage ; ceux qui avaient pris la fuite revinrent, à part un petit nombre, prendre leur place dans la mêlée.

Les chrétiens perdirent courage et tournèrent bride tous à la fois. La cavalerie et l'infanterie des musulmans en firent un grand carnage, les poursuivirent jusqu'au rivage et en massacrèrent même un grand nombre dans l'eau.

Les musulmans eurent vingt et quelques hommes tués. Les chrétiens perdirent un nombre incalculable des leurs. *Le bruit courut* chez eux que plus de dix mille soldats, tant tués que noyés, avaient perdu la vie.

Dieu avaient en effet, dans sa bonté, décidé de les faire périr. Les soldats qui avaient échappé au massacre se réunirent et passèrent la nuit (c'était la nuit du vendredi au samedi) au bord de la mer et près de leurs vaisseaux sans pouvoir s'embarquer. Les uns disent que leur chef, leur capitaine, les en empêcha pour les punir d'avoir pris la fuite, d'autres prétendent que la fatigue et la soif s'opposèrent seules à leur rembarquement.

Ils passaient donc la nuit comme nous l'avons dit, lorsqu'à un certain moment, par la vertu des saints de l'Islam, un grand cri se fit entendre contre eux. Ils prétendirent que les musulmans les avaient attaqués à ce moment-là, alors que ceux-ci n'avaient aucun motif pour le faire. Pris de panique, ils se jetèrent à l'eau et se noyèrent ; la mer rejeta leurs cadavres sur le rivage.

Dieu, dans sa bonté, envoya contre eux un vent qui entraîna leurs vaisseaux dans une passe dont ils ne purent plus sortir. Les chrétiens en perdirent, dit-on, ainsi dix-huit, tant grands que petits.

Ajoutez à cela que des prisonniers s'échappaient à chaque instant de leurs mains et venaient donner des renseignements à leurs frères.

Les musulmans s'emparèrent de quelques-uns des vaisseaux perdus dans ces conditions par les chrétiens. Ils firent main basse sur tout le matériel et les richesses qu'ils contenaient. La mer emporta le reste.

Un grand nombre de chrétiens et de prisonniers musulmans trouvèrent la mort sur ces vaisseaux. Les musulmans prirent les équipements des tués et une grande partie de ceux des noyés, leurs effets, une quantité inestimable de monnaie d'or et d'argent frappée ou non au coin islamique.

« Dieu accorde ses bontés à qui il veut, car il est le dispensateur suprême ».

Les chrétiens (que Dieu les extermine !) quittèrent la passe dans la nuit du mercredi au jeudi 11 de djoumadi-el-aoual, vers le matin. Un vent violent qui s'éleva fit encore tomber d'autres bâtiments et dispersa le reste. (Puisse Dieu ne jamais les réunir !)

La plupart regagnèrent Tripoli ; les autres retournèrent dans leur pays en longeant les côtes tunisiennes. (Puisse Dieu faire

qu'ils les aient vues pour la dernière fois !)

Grâce à l'intercession de nos pieux ancêtres, Dieu écouta favorablement les prières des nôtres et envoya contre les chrétiens ce vent à une époque où il ne souffle pas d'habitude. C'était, en effet, au commencement de septembre du calendrier Julien. Le courant dont nous avons parlé servait de refuge aux vaisseaux, et lorsque ceux-ci y étaient entrés ils n'avaient plus à s'inquiéter de la fureur de la mer ; or, vous venez de voir ce qu'il advint aux vaisseaux des chrétiens qui se trouvaient dans cet endroit. Ce fait n'est dû (grâces en soient rendues à Dieu !) qu'aux mérites de ceux dont nous vous avons parlé.

C'est pourquoi O mes frères, vous devez suivre avec zèle votre religion ; tant que vous la suivrez vous resterez sous la protection et la sauvegarde de Dieu. Accourez en foule dans les mosquées au moment de la prière, priez en commun, faites-y instruire vos enfants, récitez-y le Coran ; en un mot, livrez-vous à toutes les pratiques du culte. Invoquez Dieu avec la persuasion qu'il vous exaucera, humiliez-vous devant lui, cherchez auprès de lui un refuge afin qu'il éloigne le mal de vous et de tous les musulmans. Revenez à lui et demandez-lui pardon de vos fautes. Dieu (qu'il soit exalté et glorifié !) n'a-t-il pas dit en effet : « Demandez pardon à Dieu puis revenez à lui, il vous laissera longtemps jouir en paix de ses bienfaits » ?

Le prophète Houd (que la faveur divine soit sur lui !) a dit : « Demandez pardon à Dieu et revenez à lui ; il fera pour vous descendre du ciel une pluie abondante et vous enverra une force nouvelle qui viendra s'ajouter à la vôtre. Evitez la négligence de peur que le châtiment qui a atteint les insoucians ne vous frappe également. Encouragez-vous mutuellement à user de résignation, à rechercher la vérité et à faire preuve de compassion. Dieu est en effet digne de vénération et rempli de miséricorde. Salut ! »

RECIT DE L'ARRIVEE DES CHRETIENS (QUE DIEU LES EXTERMINE !) DANS LA VILLE DE SFAX ET DE LEUR DEBARQUEMENT DANS L'ILE DE KERKENNA

Dieu ayant voulu perdre ceux des chrétiens faisant partie de cette expédition qui avaient échappé au massacre survenu, comme nous l'avons dit, grâce à l'intercession des saints et à la récitation du Coran, employa pour arriver à ce but le moyen suivant :

Ceux qui avaient échappé à la mort se réunirent autour de leur capitaine. Ils étaient montés sur une vingtaine de vaisseaux. Ils regagnèrent une de leurs villes nommée El-Madoujat ou un autre nom se rapprochant de celui-ci, et y débarquèrent.

Les musulmans apprenaient de temps à autre qu'ils avaient toujours l'intention d'attaquer une des villes de la côte tunisienne ; les gens étaient saisis d'une grande frayeur, car ils connaissaient le peu de moyens dont disposaient les musul-

mans et l'insouciance et la négligence dont faisait preuve le sultan de Tunis dans les préparatifs de cette guerre.

Cette situation se prolongea jusqu'aux jours médiaux de doulgada de la même année. Une expédition comprenant une vingtaine de bâtiments arriva devant Sfax ; les gens prirent les armes pour s'opposer à leur débarquement. Cavaliers et fantassins accoururent de tous côtés. Les troupes ainsi réunies formaient une masse considérable et la peur que leur inspiraient les chrétiens quitta leur cœur lorsqu'ils apprirent la nouvelle de la victoire de Djerba et qu'ils eurent acquis la conviction qu'un petit nombre de musulmans étaient grands (par leur valeur), tandis qu'un grand nombre de chrétiens ne représentait qu'une faible force.

Voyant leurs dispositions, les chrétiens furent saisis de crainte, et après être restés environ trois jours en rade de Sfax, quittèrent cette ville pour se diriger sur Kerkenna.

Les musulmans, au nombre de six cents hommes environ, passèrent dans l'île pour soutenir la lutte. On dit que, lorsque les chrétiens (que Dieu les extermine !) arrivèrent près de l'île, ils débarquèrent environ mille hommes. Dieu seul sait quelle était leur intention ; mais l'opinion la plus répandue est qu'ils voulaient élever un fort afin de se servir de cette place comme de refuge et de quartier général en attendant de nouvelles conquêtes. Ils ne pensaient pas que les musulmans y viendraient pour les combattre, et passèrent la nuit qui suivit leur débarquement dans l'endroit appelé Majel-es-Soultane (la citerne du sultan).

Les musulmans envoyèrent des espions pour les surveiller. Ceux-ci constatèrent qu'ils ne se gardaient pas, qu'ils dormaient tranquillement, se croyant en sécurité.

Ils coururent en toute hâte retrouver leurs frères et leur exposèrent la situation dans laquelle se trouvaient les chrétiens, ainsi que l'incurie dont ils faisaient preuve. Les musulmans se mirent en route pour les attaquer en gardant un profond silence, et les infidèles ne s'étaient encore aperçus de rien que déjà les musulmans étaient debout au milieu d'eux les armes à la main.

Ils les tuèrent tous jusqu'au dernier, et aucun d'eux n'échappa. (Grâces en soient rendues à Dieu !) Les musulmans perdirent cinq hommes suivant les uns et trois d'autres les autres.

Le lundi 3 hidja, la nouvelle de cette victoire arriva à Djerba. Le lendemain, le reste de la flotte des chrétiens y arriva, mais personne ne fit attention à eux ni ne s'en occupa. Après être restés quelques jours, ils s'éloignèrent. (Puisse Dieu ne jamais les réunir et ne jamais accorder la victoire à leurs troupes). Salut !

Voilà tout ce qui a été retrouvé.
Louanges à Dieu !
Que la bénédiction soit sur son Prophète avec la faveur divine !

E. BOSSOUTROT,
Interprète principal

المعهد القومي للأثار والفنون
الكتبة التاريخية

— 5 —

جربة

من جزر البحر الأبيض المتوسط التاريخية

وثائق وبحوث ودراسات قديمة منتقاة

تونس

وزارة الشؤون الثقافية

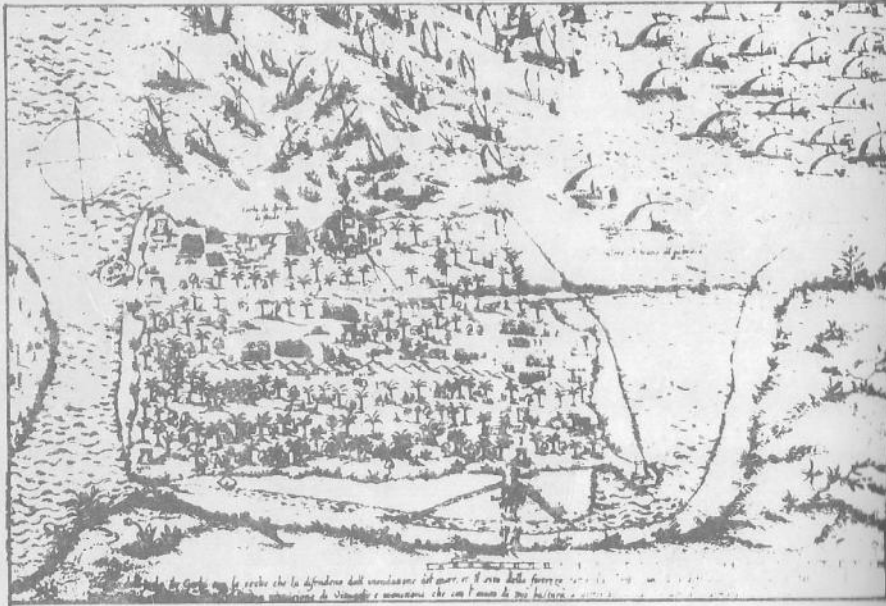
المعهد القومي للآثار والفنون

I.M.P. STAG . TUNIS

المعهد القومي للآثار والفنون

جربة

من جزر البحر الأبيض المتوسط التاريخية



وثائق وبحوث ودراسات قديمة منتقاة

تونس